

Louis Mpala Mbabula

## Philosophie pour tous

*Introduction thématique à la philosophie  
occidentale et à la philosophie africaine*

EDILIVRE



**« La philosophie est liée à la vie comme les lèvres aux dents »**

**Louis MPALA Mbabula paraphasant Louis ALTHUSSER**

**« Quand on est jeune il ne faut pas remettre à philosopher, et quand on est vieux il ne faut pas se lasser de philosopher. Car jamais il n'est trop tôt ou trop tard pour travailler à la santé de l'âme. Or celui qui dit que l'heure de philosopher n'est pas encore arrivée ou est passée pour lui, ressemble à un homme qui dirait que l'heure d'être heureux n'est pas encore venue pour lui ou qu'elle n'est plus. Le jeune et le vieillard doivent donc philosopher l'un et l'autre, celui-ci pour rajeunir au contact du bien, en se remémorant les jours agréables du passé ; celui-là afin d'être, quoique jeune, tranquille comme un ancien en face de l'avenir. Par conséquent il faut méditer sur les causes qui peuvent produire le bonheur puisque, lorsqu'il est à nous, nous avons tout, et que, quand il manque, nous faisons tout pour l'avoir. »**

**EPICURE, *Lettre à Ménécée***



## Préface

Le Professeur Louis Mpala Mbabula nous a fait un honneur en nous demandant de préfacier cet ouvrage dont il est l'auteur. Sans doute, parce que philosophe comme lui et nous intéressant dans nos enseignements et nos recherches aux divers systèmes logiques et aux épistémologies régionales, il se serait sans doute attendu à un autre regard dans la perception que nous avons de la philosophie et dans la manière de l'aborder et de la transmettre à ceux qui s'y intéressent.

Si tel a été son souci majeur, nous ne croyons pas tellement qu'il ait pu trouver un enseignant qui puisse assouvir sa soif au regard des contradictions inhérentes à l'essence même de la discipline philosophique.

De fait, l'histoire du savoir considère la philosophie comme la matrice originale de toutes les disciplines qui se sont peu à peu détachées d'elle pour se doter chacune d'une autonomie méthodologique et d'une autonomie liée à l'objet propre de chaque science.

On convient, à la suite de Jean Piaget, que parmi les sciences de l'homme, à savoir les sciences dites

« nomothétiques », les disciplines historiques et les sciences dites juridiques, seules les disciplines philosophiques constituées de la morale, la métaphysique, la théorie de la connaissance en général, etc. mettent en exergue la recherche de l'Absolu et l'analyse de la totalité de l'expérience humaine, y compris les problèmes de valeurs. Il résulte de cette exigence l'impossibilité de constituer un accord général des esprits, puisqu'il existe des valeurs contradictoires ou irréductibles, d'où la difficulté de parler de « la » philosophie alors qu'il ne se constitue en fait qu'une multitude des philosophies.

L'auteur de cet ouvrage est conscient de cette difficulté et c'est principalement cette raison qui le pousse à aborder avec clarté et méthodiquement cette problématique. Le but qu'il poursuit, à notre avis, est de « populariser » la philosophie qui semble, aux yeux de beaucoup, éloignée des préoccupations de notre quotidienneté.

Pour ce faire, en dix chapitres, l'Auteur présente l'architecture de son ouvrage qui se présente selon le modèle d'emboîtement. Chaque chapitre évoqué s'appuie sur les ressources du chapitre précédent.

De la philosophie comme sagesse en tant qu'art de vivre et un savoir, l'auteur souligne, à la suite des classiques, qu'elle est aussi un savoir en tant qu'elle concerne l'action et oriente la conduite de l'homme dans son existentiel puisque perdu dans le monde.

Née de l'étonnement, la philosophie se présente comme un patrimoine de toute l'humanité. Ce que l'auteur de l'ouvrage rappelle en se référant à la littérature et qui le fonde à poser son paradigme de l'**homocentrisme** en ce que cette humanité est caractérisée par diverses cultures et où les hommes sont préoccupés par des questions existentielles

telles que *qui suis-je ? D'où viens-je ? Pourquoi la présence du mal ? Qu'y aura-t-il après cette vie ?*

Ces questionnements qui constituent des indicateurs des situations-limites auxquelles est confronté l'homme sont permanents dans tous les courants philosophiques où chacun d'eux attend y apporter une réponse.

S'agissant de la philosophie africaine, l'auteur rappelle que depuis la publication de *La Philosophie bantoue* par le missionnaire belge Placide Tempels, un débat s'est engagé et qui peut être explicité en suivant la dialectique hégélienne constituée d'une thèse, d'une antithèse et d'une synthèse.

On peut considérer ici l'affirmation d'une philosophie ou du moins d'une pensée africaine comme étant la thèse, le rejet de celle-ci comme étant l'antithèse et un renouvellement de cette problématique où sont pris en compte les critiques des anti-ethnophilosophes en vue de la reconstruction d'une nouvelle appréhension de ladite problématique comme étant une synthèse.

Bien plus, au nom du paradigme de l'**homocentrisme**, l'auteur de l'ouvrage qui s'appuie sur l'égyptologue congolais Théophile Obenga, donne une périodisation de la philosophie africaine qui trouve ses sources dans l'Égypte pharaonique en passant par les écoles philosophiques médiévales de Tombouctou et Gao dans l'actuel Mali jusqu'à la philosophie africaine moderne et africaine. Même, s'il ne donne pas d'amples informations à ce sujet, le Professeur Louis Mpala Mbabula a le mérite d'en avoir fait mention et de relever en plus la périodisation du philosophe camerounais Hubert Mono Ndjana où l'**Autrefois** de la philosophie ou de la pensée africaine peut correspondre à l'Antiquité, l'**Avant-hier** aux premiers siècles historiques et quelque peu au Moyen-âge, l'**Hier** à la philosophie moderne

et l'**Aujourd'hui** à la philosophie contemporaine.

Le moment est donc venu pour que dans le cadre des différents cours d'Histoires de la philosophie dispensées dans les Universités africaines soient approfondies, enrichies et intégrées ces sommes des connaissances. Ce sera faire œuvre utile.

L'auteur, dans cet ouvrage, met à la disposition de nos étudiants un outil précieux dans la quête de ce qu'est la philosophie.

Cette publication vient à point nommé et honore non son seulement l'intelligence de notre estimé collègue Louis Mpala Mbabula, mais constitue un motif de fierté pour ses collègues de l'Université de Lubumbashi. Ce pour quoi il a droit à nos hommages.

**Jean-Pierre BOKANGA Itindi**

Professeur Ordinaire à l'Université de Kisangani

Professeur Visiteur à l'Université Catholique du Congo  
et à l'Institut Facultaire des Sciences de l'Information et de  
la Communication

## Avant-propos

D'aucuns se poseront la question de savoir si cette *Introduction à la philosophie* vaut la peine aussi longtemps qu'il existe une multitude d'introductions à la philosophie. A ceux-là nous répondrions que chaque *Introduction à la philosophie*, n'étant pas neutre, expose la conception philosophique de chaque auteur ou de chaque philosophe. Et Martin HEIDEGGER a raison de faire remarquer qu'« on reconnaît un philosophe à sa manière d'introduire à la philosophie »<sup>1</sup>. Pourquoi ? Parlant d'un lieu théorique et pratique donné comme le dirait Louis ALTHUSSER, chaque auteur d'une **introduction à la philosophie** introduira à la philosophie telle qu'il la comprend et la juge selon son milieu, pour ne pas dire son école. Dans son introduction, il y imprimera ses convictions philosophiques ou ses thèses. S'il est partisan de l'origine grecque de la philosophie, il écartera les autres peuples du « royaume de la Raison et de la pensée ». C'est l'Ethnocentrisme ou mieux l'**Eurocentrisme** et on parlera de l'**Afrocentrisme** si l'on

---

<sup>1</sup> M.HEIDEGGER cité dans *Dictionnaire des philosophes*, Paris, 1998, p.7.

affirme que la philosophie est née en Afrique et plus précisément en Égypte. Ce que nous disons d'autres auteurs nous concerne aussi. Il suffit de lire notre **Introduction à la philosophie** pour savoir de quel côté nous sommes, car à la suite d'Emmanuel KANT et de Louis ALTHUSSER, nous considérons la philosophie – surtout la philosophie académique – comme un champ de bataille (Kampfplatz) où chacun doit prendre position, et Jean PIAGET renchérit en disant que cette prise de position doit être raisonnée. Ainsi nous soutenons l'**Homocentrisme** : la philosophie est née avec le premier homme. Oui, la philosophie existe puisque l'homme existe, le répétait Platon.

En outre, nous devons faire remarquer que chaque **Introduction à la philosophie** tient compte de la division de la philosophie que l'auteur se fait, et s'il est enseignant, il tiendra compte de différents cours philosophiques dispensés dans l'institution universitaire où il évalue. Nous n'échappons pas à cette règle.

Par ailleurs, **une Introduction à la philosophie** peut être historique ou thématique. HISTORIQUE, elle passe en revue les différentes écoles philosophiques. Pour notre part, nous jugeons bon de ne pas faire un mini cours d'Histoire de la philosophie en général en suivant cette procédure. **Thématique**, elle met en exergue certains thèmes et problématiques que l'étudiant en philosophie aura à traiter et à débattre, et ce sa vie durant. Nous avons voulu emprunter ce chemin, comme étant, à notre humble avis, la meilleure façon de dialoguer avec les étudiants et de les inciter à dire un « mot personnel ». N'est-ce pas là la première initiation à l'acte philosophique ? C'est en prenant position que les étudiants se retrouveront et se

surprendront en train de philosopher. C'est notre point de vue que nous trouvons raisonné.

Ceci étant, on verra en quoi notre **introduction à la philosophie** se distingue des autres. Nous ne disons pas qu'elle est la meilleure, mais aussi longtemps qu'elle peut prédisposer les étudiants à bien suivre d'autres cours philosophiques, elle vaut la peine.

Un souci nous a poussé à publier livre. Diderot disait : « Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire »<sup>2</sup>. Nous la rendrons populaire quand nous saurions exposer sur la place publique ce que nous professons dans les quatre murs de nos auditoriums. Et si notre enseignement ne reçoit pas de critiques internes (de la part de nos collègues et de certains étudiants qui lisent nos cours publiés) et externes (de la part de ceux-là qui voudraient voir que tel ou tel thème soit abordé), nous marquerons les pas. C'est en voulant affronter les critiques et donner l'occasion au public de lire notre livre d'**Introduction à la philosophie** que nous nous hâtons de rendre la philosophie populaire.

De ce qui précède, l'on comprendra que ce livre s'adresse non seulement aux jeunes étudiants en philosophie mais aussi à toute personne qui sait lire. Les spécialistes en philosophie peuvent le lire afin de connaître notre prise de position raisonnée sur tel thème ou tel autre. Et leur appréciation sera la bienvenue si elle est écrite. Ici, nous dénonçons cette manie académique consistant à critiquer verbalement un écrit dans un auditorium sans se donner la peine de le faire par écrit. C'est un signe de lâcheté. Comment apprendrions-nous à nos étudiants à

---

<sup>2</sup> DIDEROT, *De l'interprétation de la nature*, cité par L. SEVE, *Une introduction à la philosophie marxiste*, Paris, 1980, p.34.

prendre position si nous-mêmes nous ne le faisons pas par écrit ?

Sachant que cet écrit est produit par un être faillible, son lecteur/ sa lectrice apprendra encore plus quand il/elle prendra position sur notre prise de position.

Après avoir reçu certaines questions, lors de nos enseignements, et après avoir lu d'autres auteurs des écrits portant sur l'introduction à la philosophie, il nous a semblé urgent d'explicitier certaines notions philosophiques, d'en ajouter d'autres et d'affermir encore plus notre position philosophique, car nous sommes appelé à grandir en âge biologique et philosophique – Platon disait que le philosophe vieillit en apprenant –, en sagesse, en taille philosophique de par nos publications et en intelligence, et ce par la lecture ayant la vertu de nous rajeunir.

Nous devons informer notre lecteur/lectrice que le titre de *philosophie pour tous* nous vient de Gianfranco MORRA<sup>3</sup>. Nous l'avons pris comme tel, car il résume tout notre souci.

L'annexe se veut un exercice pour les jeunes philosophes et ils comprendront que l'exercice sur les universaux relève des discussions quotidiennes.

Le titre de ce livre a le souci de faire voir que nous ne pouvons pas enseigner à nos étudiants l'introduction à la philosophie qui ne s'arrêterait qu'au cours que nous avons reçu des professeurs eurocentristes. Voilà pourquoi, nous devons nous interroger sur l'introduction à la philosophie dispensée dans d'autres universités et continents. Quelle introduction à la philosophie dispense-t-on aux États-Unis, au Japon, en France, en Inde, en Chine, etc. ? Pourquoi la

---

<sup>3</sup> Cf. G. MORRA, *Filosofia per tutti*, Brescia, 1974

nôtre ne doit-elle pas inclure l'Afrique ? Un non africain qui lira ce livre saura ce qu'il en est de la philosophie africaine. Nous étions heureux de dispenser le cours de *Grands courants de pensée philosophique africaine* (2015-2016) aux étudiantes venues de l'Université de Gand et cela nous a permis de voir comment cette philosophie est souvent ignorée sous d'autres cieux. Ce livre vient combler cette lacune.

Nos remerciements vont au professeur KINYONGO Jeki pour nous avoir introduit à la philosophie et au Professeur Jean-Pierre BOKANGA Itindi pour avoir accepté de préfacer notre livre et à Ignace Kabulo.



## Introduction

Il s'agit de l'Introduction à la philosophie. Puisqu'il en est ainsi, que signifie **introduire à la philosophie** ?

La naissance d'un enfant dans une famille constitue un événement. Il y a « l'Introduction » d'un être humain. Ce dernier est introduit dans un milieu familial qui sera son premier cadre d'apprentissage ; la rue et l'école seront d'autres cadres d'éducation. Inséré dans la société, le nouvel être humain apprendra la langue, les coutumes et traditions de sa société. Il lui faudra du temps pour les assimiler. C'est le phénomène de socialisation. On est fils de son milieu et de son époque.

*Mutatis mutandis*, introduire les jeunes étudiants à la philosophie n'est rien d'autre que les faire entrer dans une enceinte ou mieux dans un « village philosophique » où certaines rues sont tracées, où certains quartiers sont constitués et où le langage est déjà produit. Les Thalès de Milet, les Socrate et Platon, les Épicure et les Zénon de Citium, les Plotin, le Thomas, les Descartes, les Kant, les Hegel et Marx, les Heidegger et les Sartre, les Tempels, les Cheikh Anta Diop, les Théophile Obenga, les Bilolo

Mubabinge, les Hubert Mono Ndjana, les Kinyongo et les Habimana, les Nketo, les Mutunda, les Kaumba, les Ndumba, les Dimandja, les Kaumba Lufunda, les Irung, les Mapla, les Mayele, les Mabika, les Bokanga, les Richard Mafai, les Emmanuel Banywessize, les Dieudonné Besa... y sont déjà. Le cours d'introduction à la philosophie sera le moment privilégié où les jeunes étudiants visiteront les différents quartiers philosophiques dont on leur parle et ils parleront avec les anciens et jeunes philosophes par leur lecture. C'est seulement de cette façon qu'ils apprendront la philosophie en philosophant et qu'ils parviendront à s'inscrire dans une tradition philosophique donnée ou à se construire d'autres quartiers. Oui, dans le « village philosophique » il y a encore de la place non occupée contrairement à ce qu'affirme Louis Althusser. En d'autres termes, la philosophie dans son ensemble est comme un livre dont les quelques pages sont écrites et d'autres sont encore vierges. Les jeunes étudiants, en lisant et relisant les pages écrites, prendront connaissance des problèmes et des types des solutions proposées à ces problèmes sur lesquels ils ne manqueront pas de dire un mot. C'est cela philosopher même. Et Peter KEMP ne dit pas le contraire quand il s'exprime en ces termes : « C'est Ricœur qui, plus que n'importe quel autre, m'a appris que faire de la philosophie, c'est suivre la pensée de l'autre jusqu'à son terme pour devenir capable de dépasser cette pensée et pousser sa propre réflexion un peu plus loin »<sup>4</sup>. En d'autres termes, pour bien suivre la pensée de l'autre jusqu'à son terme, il faut mettre en contact les deux personnes et non s'arrêter à

---

<sup>4</sup> P. KEMP, *Ricœur entre Heidegger et Levinas. L'affirmation originaire entre l'attestation ontologique et l'injonction éthique*, dans P. RICŒUR. *L'herméneutique à l'école de la phénoménologie*, Paris, 1995, p.235

« montrer le chemin qui conduit de l'extérieur au lieu où la philosophie a sa demeure, comme on indique à un voyageur égaré le chemin qui mène vers le lieu où il veut se rendre »<sup>5</sup>. Nous pensons que la meilleure introduction ne consiste pas à montrer seulement le chemin, mais surtout à montrer le chemin tout en marchant avec l'autre à introduire, et ce, jusqu'au lieu où les philosophes demeurent. Quitte à lui de s'entretenir avec ces derniers à travers les différents cours de philosophie et en lisant leurs écrits. Ceci étant, l'on comprend pourquoi, pour nous, « initier à la philosophie (...) ne peut donc consister à présenter des résumés de doctrines ou un tableau des principaux systèmes »<sup>6</sup>.

Si notre introduction peut conduire les étudiants, en les tenant par la main, au lieu où les philosophes demeurent, il va sans dire qu'ils vont, malgré eux, s'insérer dans une histoire. Ils se surprendront comme personnes marquées par tel ou tel autre philosophe et surtout marquées par leur propre nature et leur temps. Et ainsi ils retrouveront un regard neuf et ils auront un sol natal, le « lieu d'être » un nouvel être. Toutefois l'on retiendra que l'on est toujours fils de son temps, quitte à ne pas être le prisonnier de sa nature et de son temps. Autrement dit, l'idéal est d'être aussi le père de son temps en essayant de faire mieux que ses prédécesseurs et en laissant, positivement, son nom. Voilà la force de l'homme éveillé, car la vie est un éveil mais un constant éveil comme le souligne Louis SOUBISE. Qui finit de s'éveiller finit aussi de vivre.

De ce qui précède, à la fin de la lecture de ce livre, les

---

<sup>5</sup> T. NKERAMIHIGO, *Initiation à l'acte philosophique*, Kimwenza, 1991. P.9-10

<sup>6</sup> M. DESCHOUX, *Initiation à la philosophie*, Paris, 1961, p. VII.

jeunes étudiants seront capables de maîtriser certains concepts philosophiques, de distinguer la philosophie d'autres sciences ou connaissances humaines, et surtout ils seront capables de suivre aisément d'autres cours de philosophie et de prendre la décision de s'inscrire dans une problématique précise. L'on devient homme quand on prend conscience de son propre « je » et « jeu ». Cependant d'autres lecteurs/lectrices auront l'occasion de se recycler, de prendre connaissance de la pratique philosophique et de prendre goût au débat philosophique.

## Chapitre premier

### Qu'est-ce que la philosophie ?

André Comte-Sponville attire notre attention quand il affirme que la question « **qu'est-ce que la philosophie ?** » est déjà philosophique<sup>7</sup>, et ce parce qu'elle se pose au sein d'une problématique donnée qui lui donne son sens et sa portée. Et faisons déjà remarquer que cette question a des réponses différentes autant qu'il y a des philosophes. Pourquoi cette diversité des réponses ? Que personne ne s'étonne, car cela est propre à la philosophie. Oui, faire de la philosophie, c'est savoir « **se questionner**<sup>8</sup>«- **ainsi on n'aura pas une réponse simple**, c'est savoir « justifier ses affirmations, expliquer les raisons qui permettent de défendre son point de vue, envisager les critiques possibles et chercher à répondre à ces objections.[Alors] il faut **argumenter**<sup>9</sup>«-**car il y a plusieurs points de vue qui**

---

<sup>7</sup> A. COMTE-SPONVILLE, *La philosophie*, Paris, 2008, p.3.

<sup>8</sup> C. EYSSETTE, *Introduction à la philosophie*, 2010-2011 [en ligne] <http://eyssette.net/> (page consultée le 28/10/2013).

<sup>9</sup> *Ib.*

**s'affrontent** : faire de la philosophie, c'est aussi « chercher à comprendre la signification des notions fondamentales de nos vies et de nos croyances. Il s'agit de clarifier le sens des idées que l'on utilise, de les définir précisément. [Comme on peut le deviner] il faut faire de **l'analyse conceptuelle**<sup>10</sup> «-car pour éviter les équivoques, on doit s'entendre sur le sens des notions qu'on utilise.

Jusque là nous n'avons pas encore défini la philosophie, mais nous parlons de « faire la philosophie » tout en sachant que cette façon d'en parler ne fait pas l'unanimité. Voilà qui nous renvoie à argumenter et à analyser les concepts utilisés. Ainsi sera suscité le débat. Mais **attention, la philosophie n'est pas un art de discussion même si c'est à travers la discussion qu'elle grandit.**

Comme on le constate il n'est pas facile de dire ce qu'est la philosophie. Elle est **comme la vie qu'il faut vivre**. Est-elle une activité, une discipline, un savoir ? Toutes ces questions compliquent encore la donne.

Cependant essayons de répondre à la question « **qu'est-ce que la philosophie ?** » en partant de son sens étymologique, de son origine et de son objet. Cette façon de procéder est une voie parmi tant d'autres.

### **1.1. Sens étymologique**

Le mot philosophie est d'origine grecque. PHILIA signifie amour ou la « tension vers » ou encore la recherche et SOPHIA désigne la sagesse. Comme on le voit, il s'agit d'un amour – désir orienté vers un bien qui est ici la sagesse. Voilà pourquoi « la philosophie demeure chez Socrate la

---

<sup>10</sup> *Ib.*

recherche et la poursuite de la sagesse »<sup>11</sup>. Ainsi Joseph VIALATOUX a raison de dire que « la philosophie se présente sous le signe d'une intention et d'un effort de l'homme vers la sagesse »<sup>12</sup>. La question est de savoir ce qu'est la sagesse et si l'on peut la posséder. Nous y répondrons en temps opportun. Mais sachons que le philosophe doit vieillir en apprenant.

Cicéron attribua à Pythagore la paternité de ce mot. Toutefois nous ne devons pas oublier que l'activité philosophie a existé avant le mot philosophie. Nous pensons que chaque peuple, selon son génie, a un mot propre. Ainsi, selon Joseph MABIKA à la suite de BILOLO Mubabinge, dans l'antiquité négro-égyptienne le mot philosophie correspond à Merut Ne Mâat<sup>13</sup> (amour de la science, amour de la justice, amour de la vérité, amour de la sagesse...). Qu'est-ce qui nous empêcherait de penser que Pythagore aurait traduit en grec ces mots par une expression forgée de sa part ?

Il semble que Pythagore avait refusé d'être appelé **sage** et il se considérait comme **philosophe**, c'est-à-dire amoureux de la sagesse<sup>14</sup>. Ainsi sachant que Dieu seul est sage (car il connaît tout et ne se trompe jamais), il donnait la parabole dite de « la panégyrie » : « La vie humaine [est] semblable à cette assemblée où étaient organisés les jeux que fréquentait la Grèce entière ; là, les uns ayant exercé leur corps venaient chercher la gloire et l'illustration d'une

---

<sup>11</sup> PLATON, *Phèdre*, 278d

<sup>12</sup> J. VIALATOUX, *L'intention philosophique*, Paris, 1952, p.

<sup>13</sup> Cf. J. MABIKA, *La mystification fondamentale. 1. Merut Ne Mâat. Aux sources négrides de la philosophie*, Lubumbashi, 2000.

<sup>14</sup> Lire G. MORRA, *Filosofia per tutti*, Brescia, 1974, p.17.

couronne ; d'autres, venus pour acheter ou pour vendre, y étaient conduits par l'appât du gain ; mais il y avait une sorte de visiteurs (et même particulièrement distingués) qui ne cherchaient ni les applaudissements ni le gain, mais qui venaient pour voir et examinaient avec grand soin ce qui avait lieu et comment les choses se passaient. De même que tous ceux-là sont partis de leur ville pour la célébration des jeux, de même les hommes venus à cette vie humaine en quittant une autre vie [croyance en la réincarnation] et une autre nature, sont les uns esclaves de la gloire, les autres, de l'argent ; mais il en est de bien rares qui, comptant pour rien tout le reste, observent avec soin la nature, ce sont eux qu'on appelle amis de la sagesse, c'est-à-dire philosophes ; et de même que, à l'assemblée des jeux, l'attitude la plus digne d'un homme libre est de regarder, sans rien gagner, de même dans la vie, la contemplation et la connaissance des choses l'emportent de beaucoup sur tous les autres travaux »<sup>15</sup>.

Toutefois Jean KINYONGO Jeki rattache plus le mot philosophie non pas à Pythagore, mais à Homère, Hésiode et Hérodote. Il écrit : « Il ne semble pas, dis-je, que l'on trouve chez lui [Pythagore], à ce niveau, une appréhension de la philosophie au sens strict. C'est plutôt et en réalité avec l'avènement de Platon et d'Aristote préparé par le

---

<sup>15</sup> CICERON, *Tusculanes V* 3, 8-9, cité dans *Introduction à l'étude de la philosophie* [en ligne] [http://www.dogmatique.net/Poly %20 %Introduction %20E0 %20la %20P hilosophie.pdf](http://www.dogmatique.net/Poly%20%Introduction%20E0%20la%20Philosophie.pdf) (page consultée le 28/10/2013) et cf. L. COULOUBARITSIS, *Aux origines de la philosophie européenne*, Bruxelles, 1994. Cicéron faisait déjà remarquer que bien que le mot ou nom philosophie soit relativement récent, la chose ou l'activité désignée par ce nom est fort ancienne (cf. *Ib.*)

phénomène de la « Sophistique » que le terme vint à désigner une activité théorique systématique... »<sup>16</sup>. Nous voulons plus suivre Cicéron que Kinyongo. Y a-t-il une philosophie au sens strict comme le prétend Kinyongo ? Autant de philosophes, autant de philosophies, pensons-nous. Où se trouve la philosophie au sens strict ?

Que dire de son origine et de son activité ?

## 1.2. Son origine

Si la paternité du mot philosophie revient à Pythagore selon la tradition occidentale, peut-on dire que la philosophie est née en Grèce ? Si les amoureux de la sagesse sont pour Pythagore, au dire de Cicéron, ceux qui étudient amoureusement la nature, cela vaut-il seulement pour les occidentaux ? Les autres peuples n'ont-ils pas eu des amoureux de la sagesse, ceux-là qui avaient pour occupation la contemplation et la connaissance de la nature ? Comme on le voit, son origine est problématique.

D'aucuns parlent de la Grèce. Plusieurs philosophes disent à qui veut les entendre que la philosophie est non seulement d'origine grecque mais qu'elle est aussi d'essence grecque. Pour Jacques MARITAIN, « la Grèce est le seul point du monde antique où la sagesse de l'homme ait trouvé sa voie, et où, par effet d'un heureux équilibre des forces de l'âme, et d'un long travail pour acquérir la mesure et la discipline de l'esprit, la raison humaine soit parvenue à l'âge de sa force et de sa maturité. Aussi bien le petit peuple grec apparaît-il, à cause de cela, parmi les grands Empires de

---

<sup>16</sup> J. KINYONGO, *Épiphanies de la philosophie africaine et afro-américaine*, Munich-Kinshasa-Lubumbashi, 1989, p.19 et 23.

l'Orient, comme un homme au milieu des géants enfants ; et peut-on dire de lui qu'il est à la raison, et au verbe de l'homme, ce que le peuple juif est à la Révélation, et à parole de Dieu. C'est en Grèce **seulement** [c'est nous qui nous soulignons] que la philosophie acquit une existence autonome en se **distinguant explicitement de la religion** »<sup>17</sup>. Louis DE RAEYMAEKER emboîta les pas de Jacques Maritain en écrivant noir sur blanc que « **le peuple grec fut le peuple élu de la raison** »<sup>18</sup> comme le peuple juif fut le peuple élu de Dieu. B. STEVENS soutient la même idée et pour bien argumenter, il fait appel à Martin HEIDEGGER

---

<sup>17</sup> J. MARITAIN. *Éléments de philosophie*, Paris, 1921, p. 21.

<sup>18</sup> L. DE RAEYMAEKER, *Introduction à la philosophie*, Louvain/Paris, 1956, p. 14. Prosper ISIAKA LALEYE, africain soit-il, est de cet avis quand il affirme que « l'application de l'épithète *philosophie* à toutes autres formes de pensée en pratique chez tout peuple autre que le peuple grec, reste une application analogique », et pour lui les Grecs ont inventé la chose qu'on nomme philosophie (*La philosophie, pourquoi en Afrique ? Dans C.P.A. 3-4* (1973), p. 90-92). Il oublie que si le mot philosophie est d'origine grecque, l'*activité philosophique* (la chose) est propre à tout être humain. A ce propos, ABDOULAYE Bah a des mots justes : « ... la philosophie, âme qui vibre dans les contours culturels des peuples, n'a pas attendu le vocable philosophie pour commencer à exister » (ABDOULAYE Bah, *Le problème de la philosophie africaine*, Coordination Nationale de la Formation Continué du Moyen et du Secondaire /philosophie/Documents de formation de 2004, p.10). Roger CARATINI, tout en reconnaissant que « la philosophie n'est pas sortie, toute armée, du cerveau de Thalès ou de Pythagore » et tout en écrivant que « la philosophie grecque a des racines proches orientales (notamment sumérienne) », finit par dire : « Quoi qu'il en soit de ces racines, une chose est certaine : la première École de philosophie a été fondée vers la fin du VII<sup>ème</sup> siècle av. J.C., à Milet, en Asie Mineure, par un personnage nommé Thalès de Milet. Tels sont le lieu et la date (...) de naissance de ce qu'on appelle la philosophie classique ». *Vent de philo sur les chemins de la philosophie...* Paris, p.23., 24.

pour qui « le mot « philosophia » nous dit que la philosophie est quelque chose qui d'abord et avant tout, détermine l'existence du monde grec. Il y a plus – la « philosophia » détermine aussi en son fond le cours le plus intérieur de notre histoire occidentale – européenne (...). L'affirmation : la philosophie est grecque dans son être propre ne dit rien d'autre que : l'Occident et l'Europe sont, et eux seuls, sont, dans ce qu'a de plus intérieur leur marche historique, originellement « philosophique ». C'est ce qu'attestent la naissance et la domination des sciences (...). Le mot « philosophia » coïncide pour ainsi dire avec l'acte de naissance de notre propre histoire ; nous pouvons aller jusqu'à dire : avec l'acte de naissance de l'époque présente, de l'histoire universelle qui se nomme ère atomique »<sup>19</sup>. Quatre ans après<sup>20</sup>, Stevens reviendra à la même déclaration. Pour lui, le premier âge axial sera celui de la philosophie avant la philosophie. En d'autres mots, la Chine, l'Inde, le Moyen-Orient n'ont pas de philosophie. L'Égypte ne figure pas sur la liste<sup>21</sup>. Est-ce par oubli volontaire pour ne pas se frotter aux Égyptologues dont Cheikh Anta Diop ? Quand Léopold SENGHOR parle de l'émotion qui est nègre et de la raison qui est hellène, il s'inscrit sur la liste de ceux qui pensent que la philosophie est née en Grèce. E. Njoh-

---

<sup>19</sup> M. HEIDEGGER, *Questions II*, cité par B. STEVENS, *cours d'initiation à la philosophie*, Louvain-La -Neuve, 1986, p. 9.

<sup>20</sup> Cf. STEVENS, *Une introduction historique à la philosophie. Tome 1 Des origines à Hegel*, Louvain-la-Neuve, 1990.

<sup>21</sup> En 2010, dans sa préface du livre d'OKOLO OKONDA, *Hegel et l'Afrique. Thèses, critiques et dépassements*, Argenteuil, Le Cercle herméneutique Éditeur, 2010, Bernard Stevens, égal à lui-même, affirme que c'est grâce au contact avec les européens que la philosophie est née en Afrique. Nous lui avons répondu par un écrit, *Pour la philosophie africaine*, Paris, Edilivre, 2015.

Mouelle n'est pas du reste. Pour lui, ce qui a pris « le nom de philosophie, possède un état civil. En effet, martèle-t-il, c'est à Milet, en Asie Mineure, au bord de la Mer Égée, au début du Vie siècle avant l'ère chrétienne, que des hommes comme Thalès, Anaximandre, Anaximène et bien d'autres encore, prirent l'habitude de se réunir pour chercher ensemble la connaissance »<sup>22</sup>.

Tous les philosophes et tant d'autres qui parlent pour l'origine grecque de la philosophie sont des défenseurs de ce qu'on appelle le **MIRACLE GREC**, si miracle il y a. L'expression « **miracle grec** » vient d'**Ernest Renan** qui, émerveillé par la beauté de l'Acropole d'Athènes, s'exclama : « Depuis longtemps, je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot ; cependant, la destinée unique du peuple juif, aboutissant à Jésus et au christianisme, m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait à part. or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le **miracle grec**, une chose qui n'a jamais existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans une tâche locale ou nationale. Je savais bien, avant mon voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation ; mais l'échelle me manquait »<sup>23</sup>. Ceux qui tiennent au miracle grec ne veulent pas accepter le fait qu'en allant en Égypte, les Thalès de Milet (premier

---

<sup>22</sup> E. NJOH-MOUELLE, *La philosophie est-elle inutile ?* Conférence donnée le 9 mai 1996 à l'Institut Catholique de Yaoundé. Les philosophes africains, défenseurs du miracle grec sont nombreux.

<sup>23</sup> E. RENAN, *Prière sur l'Acropole*, cité par SOMET Yoporeka, *L'Afrique dans la philosophie. Introduction à la philosophie africaine pharaonique*, Gif-sur-Yvette, 2005, p.35. Nous soulignons.

philosophe occidental d'après Aristote et Théophraste), les Pythagore, les Solon, les Platon, les Zénon le Stoïcien, les Démocrite..., sont allés non seulement apprendre la géométrie, les mathématiques, les mystères, mais aussi la philosophie. Charles WERNER, même s'il ne veut pas que la philosophie grecque soit fille de l'Égypte, ne se prononce pas sur « la toux » de son maître John BURNET pour qui « ce ne peut pas être par un simple accident que la philosophie prit naissance en Ionie juste au moment où les relations avec ces deux pays (Égypte et Babylone) étaient les plus faciles, et il est significatif que l'homme (Thalès de Milet) même qui, à ce que l'on dit, introduisit d'Égypte la géométrie, est aussi regardé comme le premier des philosophes »<sup>24</sup>. En lisant entre les lignes, il y a de quoi supposer que Burnet écrit une chose et dans son cœur se trouve une autre chose, à savoir l'origine égyptienne de la philosophie grecque. Léon ROBIN, loué par Paul-Bernard GRENET, tout en reconnaissant ce que les savants grecs doivent à l'Orient, l'Égypte comprise, semble réserver l'explication rationnelle aux grecs, et ce jugement provient, en dernière instance, de PLATON qui laisse entendre que les Égyptiens étaient un peuple pratique, **avide de gain** plutôt que philosophe. Cette caractéristique est propre à l'esprit grec, **avide de savoir**<sup>25</sup>. Si réellement il en est ainsi, qu'est-ce que Platon a suivi en Égypte ?

De tous les philosophes précités défendant le miracle grec se profile un certain « **eurocentrisme** » qui voudrait que l'on juge les autres avec les jeux européens et qui, d'une

---

<sup>24</sup> J. BURNET, *L'aurore de la philosophie grecque*, Paris, 1970, p.22.

<sup>25</sup> Cfr PLATON, *République*, 435è et cf. C. WERNER, *La philosophie grecque*, Paris, 1972, p. 13.

façon subtile, voudrait que tout ce qui est bon ne vienne que de l'occident.

Dieu merci, il y a certains occidentaux qui n'empruntent pas ce chemin, et un certain Paul MASSON-OURSSEL est allé à contre courant en faisant voir que « l'homme égyptien ne pouvait se réaliser faber (= avide de gain, pratique) sans s'avérer sapiens (avide de savoir) »<sup>26</sup>. Régis JOLIVET, voyant que les arguments de Paul Masson-Oursel étaient bien fondés, reconnu à la Chine, à l'Inde, une philosophie orientée vers la morale<sup>27</sup>. Ainsi il se démarquait de J. Maritain dont il utilisait le livre. Rappelons que la première édition du livre de Paul Masson-Oursel est de 1938.

Refuser aux autres peuples de la planète terre l'usage de la raison est un mépris envers les autres races et cela relève de la petitesse d'esprit, car le grand rationaliste occidental, R. Descartes, affirme que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu que ceux mêmes qui sont les plus difficiles en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne

---

<sup>26</sup> P. MASSON-OURSSEL, *La philosophie en Orient*, dans E. BREHIER, *Histoire de la philosophie*, Paris, 1969, p. 28.

<sup>27</sup> Cf. R. JOLIVET, *Traité de philosophie. I. Introduction générale, logique, cosmologie*, Paris/Lyon, 1945, p. 7 note infrapaginale n° 1.

considérons pas les mêmes choses ... »<sup>28</sup>. Antonio Gramsci renchérit en ces termes : « Non si puo pensare nesun uomo che non sia anche filosofo, che non pensi, appunto perché il pensare è proprio dell'uomo come tale (a meno che non sia patologicamente idiota)=on ne peut pas penser qu'aucun homme ne soit philosophe, qui ne pense, surtout parce que le fait de penser est propre à l'homme comme tel (à moins qu'il ne soit pathologiquement idiot). »<sup>29</sup> André Comte-Sponville est, à ce propos, plus explicite : « Que la philosophie soit exclusivement occidentale, comme le prétendent certains, c'est bien sûr une sottise. La raison, l'expérience et la liberté de l'esprit ne sont le bien exclusif d'aucun peuple, pas plus que le goût de la vérité ou du bonheur. Pourquoi la philosophie le serait-elle ? »<sup>30</sup>

Comme on peut le remarquer, l'origine de la philosophie semble être problématique.

Une autre catégorie de philosophes, ayant à la tête Cheikh Anta DIOP, dira que la philosophie est d'origine égyptienne. BILOLO Mubabinge et Joseph MABIKA sont du nombre. Thalès, Pythagore, Platon et tant d'autres grecs, ne sont-ils pas allés en Égypte pour apprendre la philosophie et d'autres sciences ? Cette tendance que nous pouvons qualifier d'**Afrocentrisme** tombe dans la même erreur que l'eurocentrisme décrié. Les défenseurs de cette « école » luttent pour le **miracle égyptien**, selon moi. Voilà une autre dérive.

---

<sup>28</sup> DESCARTES, *Discours de la méthode* suivi des *Méditations*, Paris, 1962, p.9.

<sup>29</sup> A. GRAMSCI, *Il materialismo storico e la filosofia di Benedetto Croce*, Torino, 1979, p.29.

<sup>30</sup> A. COMTE-SPONVILLE, *o.c.*, p.30.

Mais, à notre humble avis, nous pensons **que la philosophie naît là où il y a des hommes**. Nous prôtons l'**Homocentrisme**. Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire qu'« un simple regard sur l'histoire ancienne montre d'ailleurs clairement qu'en diverses parties de la terre, marquées par des cultures différentes, naissent en même temps les questions de fond qui caractérisent le parcours de l'existence humaine : *qui suis-je ? D'où viens-je ? Pourquoi la présence du mal ? Qu'y aura-t-il après cette vie ? (...)*. Ces questions ont une source commune : la quête de sens qui depuis toujours est présente dans le cœur de l'homme, car de la réponse à ces questions dépend l'orientation à donner à l'existence »<sup>31</sup>. Cette citation nous montre que chaque homme est à la quête de sens, et cela n'est pas l'unique privilège d'un grec ou d'un égyptien. En d'autres mots, la philosophie vient du cœur de l'homme et « s'est développée au moment où l'homme a commencé à s'interroger sur le pourquoi des choses et sur leur fin. Sous de modes et des formes différentes, elle montre que le désir de vérité fait partie de la nature même de l'homme, c'est une propriété innée de sa raison que de s'interroger sur le pourquoi des choses, même si les réponses données peu à peu s'inscrivent dans une perspective qui met en évidence la complémentarité des différentes cultures dans lesquelles vit l'homme »<sup>32</sup>. Mikel DUFRENNE ne dit pas le contraire quand il affirme que « la philosophie commence lorsqu'on s'interroge sur le sens du monde ou de l'histoire »<sup>33</sup>. De ce fait, aucun peuple ne peut se dire qu'il est unique à pouvoir

---

<sup>31</sup> JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio*, Kinshasa, 1998, p. 4.

<sup>32</sup> *Ib.*, p. 5.

<sup>33</sup> M. DUFRENNE, *Pour l'homme. Essai*, Paris, 1968, p.120.

se poser clairement la question du pourquoi des choses, du sens du monde et de l'histoire et à pouvoir y répondre clairement et distinctement. Chaque peuple a son génie, ses approches, et sa sensibilité. C'est son histoire ; tout ceci joue sur la façon de poser la question du pourquoi des choses et celle concernant la quête de sens, et il a sa façon d'y répondre. Quand on sait que la totalité du réel dont s'occupe la philosophie est comme une boule à mille et une faces, personne, grec soit-il, ne peut se dire d'avoir tout vu et de l'avoir mieux exprimé que les autres. Chacun en voit quelques faces, quitte à se mettre ensemble pour en voir encore plus. Voilà pourquoi la philosophie se veut une quête de la sagesse et non sa possession. Ainsi nous sommes d'accord avec Karel KOSIK quand il écrit : « La philosophie est avant tout et essentiellement une recherche »<sup>34</sup>. Et puisqu'il en est ainsi, « le philosophe doit vieillir en apprenant tous les jours », au dire de Platon<sup>35</sup>.

Résumons-nous : **l'origine, la source d'où jaillit constamment l'impulsion à philosopher, se trouve dans l'homme**<sup>36</sup>. Ainsi on comprend pourquoi Platon disait que « la philosophie existe parce que l'homme existe »<sup>37</sup>. Le commencement, sans doute qu'il est **historique**, est là depuis les origines de l'être humain.

Placide TEMPELS, avec *La philosophie bantou*, a

---

<sup>34</sup> K. KOSIK, *La dialectique du concret*, Paris, 1970, p. 147.

<sup>35</sup> PLATON, Cité par E. BAUDIN, *Introduction générale à la philosophie 1. Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, 1927, p. 250.

<sup>36</sup> J. FREUND, dans sa *philosophie philosophique*, est du même avis. Pour lui aussi, la philosophie est née là où se trouvent des hommes.

<sup>37</sup> PLATON, cité par M. MIZRACHI, *L'homme et le monde*, dans CNTE, *Philosophie. Fascicule 3. Programme générale. Tome I*, Grenoble, s.d., p.1.

relativisé l'origine grecque de la philosophie. Il avait raison<sup>38</sup>

---

<sup>38</sup> Disciple des défenseurs de l'origine grecque de la philosophie, le premier Hountondji, celui de l'*Histoire d'un mythe* (dans *Présence africaine* 91, 1974, p.3-13), cible des coups P. Tempels qui, « en apparence ... s'inspire d'une profonde générosité, puisque son intention déclarée est de réfuter une certaine idée du 'primitif' répandue par Lévy-Bruhl et son école » (*Ib.*, p.7) alors qu'en réalité son livre était destiné aux européens appelés à diriger et à juger les Noirs. Le premier Hountondji parle du « mythe de la 'philosophie africaine' [dont] le succès (...) ne s'est sans doute pas un hasard. Il est dû au fait qu'il remplit une fonction idéologique bien précise qui est de satisfaire à peu de frais l'exigence des Africains pour le respect de leur civilisation et de leur dignité d'hommes. Satisfaire à peu de frais cette exigence, c'était ici, donner aux Africains ou entretenir chez eux l'illusion de posséder déjà une philosophie et de n'avoir plus rien à faire, sur le plan théorique, que d'exhumer avec vénération la pensée de leurs ancêtres, la vision du monde collective de leurs peuples » (*Ib.*, p.3-4). Le second Hountondji, celui de *L'Effet Tempels* (dans *Encyclopédie philosophique universelle*, I: *L'univers philosophique*, deuxième édition, Paris, P.U.F., 1991, p.1472-1480), est redevenu réaliste après avoir mis un peu d'eau dans son verre de vin philosophique et ce suite à des critiques et remarques fusant de partout dont celles de Niamkey Koffi et de ses épigones (cf. NIAMKEY Koffi, *L'impensé de Towa et de Hountondji*, dans Séminaire d'Addis-Abeba, 1-3 décembre 1976 et Olabiyi Babalola YAI, *Théorie et pratique en philosophie africaine : misère de la philosophie spéculative (critique de P. Hountondji, M. Towa et autres)*, dans *Présence africaine* 108, 1978, p.65-91. Ainsi écrira-t-il : « Le contenu du livre, par ailleurs, répond en quelque manière à la promesse du titre : la référence à la philosophie n'est plus simplement allusive, puisqu'elle ne se contente pas de renvoyer, comme chez Dennett, à une profondeur soupçonnée plutôt que constatée, elle n'est pas non plus métonymique, ne désignant pas simplement, comme chez Radin, la nature supposée d'une activité intellectuelle dont on ne s'intéresserait qu'aux producteurs sociaux ; ce qui est donné dans *La philosophie bantoue*, c'est un enchaînement d'idées visant à une systématité déductive, un corpus de notions et de thèses prétendant à une rigoureuse cohérence. Du même coup devenait possible l'idée qu'on n'a pas seulement affaire ici à une 'philosophie' au sens le

et le second Hountondji ne se trompe pas quand il affirme que ce petit livre est « le référent absolu »<sup>39</sup> dans l'histoire de la recherche de la philosophie africaine. Le philosophe Kaumba Lufunda fait remarquer que le R.P. Placide Tempels a fait « éclater les prétentions universalistes de la version occidentale de la philosophie. Il affirmait sans ambages l'existence d'une philosophie bantu. Ce faisant, l'universalité du concept de philosophie et sa réalisation plurielle à travers les mille et unes (sic) cultures, les mille et une histoires des mille et une civilisations »<sup>40</sup>

De notre prise de position quant à ce qui concerne l'origine de la philosophie découle toute une conception de celle-ci. Puisqu'il s'agit de répondre au pourquoi des choses et d'une quête infinie de sens dont l'orientation à donner à l'existence dépendra des réponses données, la philosophie « désigne une attitude d'ensemble, un comportement habituel en face des choses, et implique, plus ou moins

---

plus étroit. La comparaison devenait possible avec la philosophie européenne, une comparaison vouée, dès le départ, à montrer à la fois l'identité générique et les différences spécifiques des deux formes de pensée, tâche que Tempels exécute, ici encore, avec un simplisme génial, en ramenant ces différences à l'opposition, terme pour terme, entre deux formes d'ontologie, fondées respectivement sur une notion statique et une notion dynamique de l'être » (*Ib.*, p.1478).

<sup>39</sup> P. HOUNTONDI, *L'Effet Tempels*, dans *Encyclopédie philosophique universelle*, I: *L'univers philosophique*, deuxième édition, Paris., 1991, p.1475.

<sup>40</sup> KAUMBA Lufunda, *Existe-t-il une philosophie africaine ?* Communication au colloque international de Barcelone organisé sur le thème « *Religion, philosophie et tradition de l'Afrique : entre Dieu, le concept et l'être humain* » par le Centre d'Estudis Africans (CEA) avec le support de la Universitat Pompeu Fabra et le financement de la generalitat de Catalunya, Barcelone, 29-31 octobre 2003.

profondément enfouie, toute une conception du monde »<sup>41</sup>. Puisqu'elle se veut une attitude d'ensemble, un comportement habituel en face des choses de la vie elle-même, « toute philosophie, si éloignée qu'elle puisse paraître de la commune condition possède (et possédera toujours) une signification temporelle et humaine (...) (car) la philosophie finit toujours par parler de la position des hommes, elle obéit toujours au programme que lui assigna Platon. L'objet de la philosophie, c'est l'homme et ce qu'il appartient à son essence de pâtir et d'agir »<sup>42</sup>. De ce discours, l'on se rendra compte qu'il n'est pas donc de plus grand malheur que de vivre sans philosopher. Et pour échapper à ce malheur, « l'homme ne peut pas se passer de philosophie. Aussi est-elle présente partout et toujours répandue dans le public par les proverbes traditionnels, les formules de la sagesse courante, les opinions admises, comme également le langage des gens instruits, les conceptions politiques, et surtout, dès les premiers âges de l'histoire par les mythes. La seule question qui se pose est de savoir si elle est consciente ou non, bonne ou mauvaise, confuse ou claire. Quiconque la rejette affirme par là même une philosophie, sans en avoir conscience »<sup>43</sup>. Qui peut en être exclu ? Ne dit-on pas que « la vérité sort de la bouche des enfants et des fous » ?

Qu'en est-il de son objet ?

---

<sup>41</sup> J. JOLIVET, *La philosophie conduite politique*, Toulouse, 1970, p. 16.

<sup>42</sup> P. NIZAN, *Les chiens de garde*, cité par MUTUZA KABE, *Qu'est-ce que la philosophie ?* dans *La philosophie africaine*, Kinshasa, 1977, p. 22.

<sup>43</sup> K. JASPERS, *Introduction à la philosophie*, Paris, 1974, p. 10.

À ce propos le professeur Tshibangu fait savoir que la philosophie se définirait « comme une exigence de l'esprit et, de ce fait, comme propriété de tout être humain » (*C.P.A.* 3-4 (1973), p. 193).

### 1.3. Son objet

La notion de l'objet est délicate et exige que l'on distingue l'objet matériel de l'objet formel.

#### 1.3.1. *Objet matériel et objet formel*

**L'objet matériel** désigne tout objet qu'on étudie sans tenir compte d'un point de vue donné. Prenons un exemple : l'homme comme **objet matériel** peut être étudié à la fois par la biologie, la philosophie, la psychologie, la sociologie etc. Cependant **l'objet formel** indique le point de vue sous lequel on considère **l'objet matériel**. En d'autres termes, c'est l'angle sous lequel on considère l'objet matériel. Ou mieux, l'objet formel n'est rien d'autre que l'angle à partir duquel on aborde l'objet donné ou un problème. Reprenons toujours l'exemple de l'homme : la biologie peut s'intéresser à l'homme du point de vue de l'hérédité, la sociologie le considère comme un animal social ; la philosophie pourra s'y intéresser soit du point de vue de la liberté, soit du point de vue de la destinées, soit du point de vue politique.

Si telles sont les acceptations de l'objet matériel et de l'objet formel, quels seront l'objet matériel et l'objet formel de la philosophie ?

#### 1.3.2. *Objet matériel et objet formel de la philosophie*

**L'objet matériel** de la philosophie (ou de quoi parlent les philosophes) est tout ce qui est, visible et invisible. Voilà pourquoi nous disons que **son objet matériel est la totalité du réel**, et chaque philosophe ne philosophera que sur une partie de cette totalité du réel. Ainsi il ne parlera pas du

« tout » et de « tout » au même moment et le vécu humain. La totalité du réel est comme une boule à mille et une faces. Puisque la totalité du réel est son objet matériel, la philosophie se veut universelle et aspire à un savoir total. Oui, le philosophe méditera sur tout ce qui se présentera devant son regard et même l'invisible fera l'objet de ses recherches. Toutefois, comme le souligne André Comte-Sponville, « ce ne sont pas ses objets qui définissent la philosophie, c'est la façon dont elle les traite. »<sup>44</sup> C'est cela que nous appelons son *objet formel*.

Tout ce qui est, le réel, l'être visible et invisible, sera considéré sous un aspect ou sous un point de vue qui est propre à la philosophie, à savoir « une certaine radicalité ouverte du questionnement, la puissance conceptuelle, la poursuite indéfinie de la rationalité, la quête d'une explication première ou ultime, l'exigence de la vérité, mais toujours singulière, de totalité, mais toujours à reprendre ou à recommencer. »<sup>45</sup> En mettant, par exemple l'accent sur la quête d'une explication première ou ultime, point de vue où la question du pourquoi des choses attend entendre un ultime **parce que** ou une cause première, « la philosophie poursuit l'explication ultime et définitive de tout réel »<sup>46</sup>. Entendons-nous bien : elle *poursuit* l'explication ultime et définitive de tout réel, *mais ne donne pas*, une fois pour toutes, cette explication ultime. Comme on le voit, il s'agit d'un idéal entretenu par la recherche permanente, car « le philosophe doit vieillir en apprenant tous les jours » et en suggérant, tant bien que mal, des explications qui se veulent

---

<sup>44</sup> A. COMTE-SPONVILLE, *o.c.*, p.20.

<sup>45</sup> *Ib.*, p.20.

<sup>46</sup> R. JOLIVET, *o.c.*, p. 10.

ultimes mais qu'il doit toujours rectifier, car il y a toujours quelque chose qui lui échappe, ne fût ce qu'une virgule. Porter un jugement sur la réalité dont le philosophe parle fait partie de l'objet formel de la philosophie.

Résumons-nous : sans avoir un objet fixe, la philosophie tient compte de tout ce qui est et porte sa réflexion sur la totalité du réel. En d'autres termes, tout peut faire objet d'une réflexion philosophique. Et du point de vue de l'**objet formel**, « la philosophie se place au point de vue de l'explication fondamentale de toutes choses »<sup>47</sup>, comme le dit si bien Louis DE RAEYMAKER. Mais Renaud Barbaras l'exprime le plus simplement possible : « La philosophie ne peut être définie par des contenus, mais plutôt par la façon dont elle se rapporte à tout contenu. *Cette attitude peut être caractérisée, en première approche, comme interrogation* »<sup>48</sup>.

Faisons remarquer, avant de conclure ce chapitre, que s'il est vrai que l'on n'est pas toujours d'accord sur ce qu'est la philosophie, du fait qu'elle est comme « un monstre à plusieurs têtes dont chacune parle une langue différente »<sup>49</sup>, ni sur ce qu'elle vaut, cela ne doit jamais nous étonner, car c'est une façon propre à la croissance et à la pratique de la philosophie.

Toutefois, si l'on ne sait pas dire, sans se disputer, quand et où est née la philosophie, néanmoins l'on peut pérorer sur le comment elle est née.

---

<sup>47</sup> L. DE RAEYMAEKER, *o.c.*, p. 34.

<sup>48</sup> R. BARBARAS, *Qu'est-ce que la philosophie ?* dans *Philosophie. Commencez avec les meilleurs professeurs*, Paris, Groupe Eyrolles, 2007, p.243.

<sup>49</sup> A. SCHOPENHAUER, *Discours du monde*, p.7, cité par A. CHAPELLE, *Introduction systématique à la philosophie*, Bruxelles, 1980.



## Chapitre deuxième

### Comment est née la philosophie ?

Tout vrai homme est sensé se poser des questions sur le sens de son existence et de tout ce qui l'entoure. A dire vrai, un jour, l'homme raisonnable<sup>50</sup> devait trouver comme nouveau tout ce qui était devant et autour de lui. C'est cela, croyons-nous, que l'on appelle **l'étonnement**.

Platon écrit dans son *Théétète* : « Il est tout à fait d'un philosophe, ce sentiment : s'étonner. La philosophie n'a pas d'autre origine »<sup>51</sup>. Aristote ne dit pas le contraire : « A l'origine<sup>52</sup> comme aujourd'hui, c'est l'étonnement et l'admiration qui conduisirent les hommes à la philosophie. Entre les phénomènes qu'ils ne pouvaient comprendre, leur

---

<sup>50</sup> Mais si certains occidentaux se réserveraient le monopole de la raison, l'on sera surtout surpris de priver à tout homme l'étonnement. Au nom de quoi le fait-on ? Au nom d'une certaine théorie raciste qui croit qu'une certaine race est supérieure aux autres. Cette critique s'adresse aussi aux afrocentristes.

<sup>51</sup> PLATON *Théétète*, 155d.

<sup>52</sup> De quelle origine s'agit-il ? De celle des occidentaux ou de l'humanité ? De celle des Égyptiens ?

attention, frappée de surprise, s'arrêta d'abord à ceux qui étaient le plus à leur portée, et, en s'avancant pas à pas dans cette voie, ils dirigèrent leurs doutes et leur examen sur des phénomènes de plus en plus considérables (...). Mais se poser à soi-même des questions et s'étonner des phénomènes, c'est déjà savoir qu'on les ignore ; et voilà comment c'est être encore ami de la sagesse, c'est être philosophe que d'aimer les fables, qui cherchent à expliquer les choses, puisque (la fable, ou) le mythe, ne se compose que d'éléments merveilleux et surprenants. Si donc c'est pour dissiper leur ignorance que les hommes ont cherché à <philosopher>, il est évident qu'ils ne cultivent cette science si ardemment que pour savoir les choses, et non pour en tirer le moindre profit matériel »<sup>53</sup>.

**L'étonnement** est propre à l'homme, car comme le dit Aristote, « l'homme<sup>54</sup> a naturellement la passion de connaître »<sup>55</sup>. Ainsi de par sa nature, l'homme est curieux. Ceci explique le pourquoi « l'homme a le don de s'étonner devant l'imprévu et en face de ce qui ne cadre pas avec ses conceptions »<sup>56</sup>. C'est en cela que l'homme est différent de l'animal. Le premier, se trouvant jeté dans le monde, est capable de se mettre à distance du monde où il est. Le dernier ne peut le faire. Ainsi l'homme peut faire du monde un objet

---

<sup>53</sup> ARISTOTE, *Métaphysique*. A. 11, 982b. L'affirmation de Aristote selon laquelle « si donc c'est pour dissiper leur ignorance que les hommes ont cherché à <philosopher>, il est évident qu'ils ne cultivent cette science si ardemment que pour savoir les choses, et non pour en tirer le moindre profit matériel » est discutable. Il n'y a pas de savoir ne débouchant pas sur une certaine attitude d'être incluant un certain avoir. Nous savons que sur ce point Aristote est resté fidèle à son maître Platon.

<sup>54</sup> De quel homme s'agit-il et de quelle race ?

<sup>55</sup> *Ib.*, A, I, 980 a.

<sup>56</sup> L.DE RAEYMAEKER, *o.c.*, p.11

de réflexion. Le rapport homme-monde est celui de distance et d'étonnement. Ce dernier est la source de la fameuse question fondamentale de Martin Heidegger : « Pourquoi donc l'étant et non pas plutôt rien ? »<sup>57</sup>. Il y reviendra dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* Il écrira : « L'étonnement est arché – il régit d'un bout à l'autre chaque pas de la philosophie. L'étonnement est **pathos** (cf. note 2 : nul pathétique, dans l'étonnement, mais une émotion, au sens propre : ce qui meut de soi) (...). C'est seulement si nous comprenons le pathos comme disposition que nous pouvons aussi caractériser d'une manière plus précise, le *thaumazein* (thauma = la « merveille »), l'étonnement. Dans l'étonnement nous sommes en arrêt<sup>58</sup>. C'est comme si nous faisons recul devant l'étant (ce qui est, l'être) devant le fait qu'il est, et qu'il est ainsi, et qu'il n'est pas autrement. Mais l'étonnement ne s'épuise pas dans devant l'être de l'étant. L'étonnement est, en tant qu'un tel retraits et qu'un tel arrêt, en même temps arraché vers et pour ainsi dire enchaîné par ce devant quoi il fait retraite. Ainsi l'étonnement est cette position dans laquelle et pour laquelle s'ouvre l'être de l'étant »<sup>59</sup>. Max Scheler en dit autant : « La source, qui alimente toute recherche métaphysique, est l'étonnement que quelque chose en général soit plutôt que rien »<sup>60</sup>. C'est cela le mystère philosophique de l'être. Rappelons qu'avant Martin Heidegger et Max Scheler, Leibniz avait formulé la même question même s'il avait une autre

---

<sup>57</sup> M. HEIDEGGER, *Introduction à la Métaphysique*, Paris, 1967, p.13

<sup>58</sup> Le « nous sommes en arrêt » est-il propre à une catégorie des gens d'une race donnée ou il est pour tout être humain ? Seuls les philosophes sortis des universités occidentales sont-ils aptes à l'étonnement ?

<sup>59</sup> ID., *Qu'est-ce que la Philosophie ?* Cité dans ID., *Qu'est-ce que la Métaphysique ?* Paris, 1985, p.101.

<sup>60</sup> M. SCHELER, *L'eterno nell uomo*, cité par G. MORRA, *o.c.* p.26.

préoccupation : « **Pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ?** Car le rien est plus simple et plus facile que quelque chose. De plus, supposé que deux choses doivent exister, il faut qu'on puisse se rendre raison pourquoi elles doivent exister ainsi, et non autrement. (...) (Cela ne peut s'expliquer que par la raison suffisante). Et cette dernière raison des choses est appelée Dieu ». <sup>61</sup>

De ce qui précède, on comprendra que la philosophie est la réponse à cet **étonnement**. Celui-ci est comme une exigence de connaître la **Vérité**. Voilà pourquoi d'aucuns disent que la philosophie est fille de **l'étonnement**.

À la suite de Karl Jaspers, nous disons : « **L'étonnement [envers ce qui nous est extérieur]** engendre l'interrogation et la connaissance ; **le doute** au sujet de ce qu'on croit connaître engendre l'examen et la claire certitude ; **le bouleversement** de l'homme et le **sentiment** qu'il a d'être perdu l'amène à s'interroger sur lui-même » <sup>62</sup>. Tout ceci conduit à philosopher. Toutefois, nous prévient Renaud Barbaras, l'étonnement se distingue de la **peur** qui renvoie à une menace, à la **surprise** qui fait penser à l'inattendu. Elle se caractérise, selon lui, par « une part de familiarité, le surgissement d'une distance avec ce qui allait jusqu'alors de soi » <sup>63</sup>. Ajoutons aussi, à sa suite, que « l'étonnement est tout entier tourné vers le monde et dévoile l'être, le **doute** concerne la valeur de la connaissance et le sujet y est plutôt tourné vers lui-même. **Douter** c'est toujours douter de soi,

---

<sup>61</sup> LEIBNIZ, cité dans M. HEIDEGGER, *Qu'est-ce que la Métaphysique ?*, p. 96.

<sup>62</sup> K. JASPERS, *o.c.*, p. 15.

<sup>63</sup> R. BARBARAS, *a.c.*, p.253.

et par voie de conséquence, de ce en quoi l'on croit, de ce que l'on juge vrai, etc.(...) Alors que l'étonnement questionnent l'être de ce qui est donné, le doute demande si ce donné est bien en lui-même tel qu'il se donne à nous, voire s'il est, tout simplement »<sup>64</sup>.

Alors, disons-le, la philosophie se veut une connaissance de la vérité dans sa totalité. Et l'homme sera l'animal pour la vérité. Voilà pourquoi l'on ne doit pas interdire à l'enfant ***de s'étonner et de poser, d'une façon continue, les questions de pourquoi, car l'enfant découvre le monde. A dire vrai, « le philosophe est quelqu'un qui a toujours une âme d'enfant mais avec l'esprit d'un adulte »***<sup>65</sup>. La vraie éducation des enfants doit cultiver l'amour de la vérité, car cet amour est la première tendance de toute nature intellectuelle comme le fait remarquer Jacques Maritain<sup>66</sup>.

Si la philosophie est née de l'étonnement auquel elle se veut une réponse, force nous est de reconnaître que cette réponse n'est pas la possession de la vérité. Le doute doit toujours inquiéter cette réponse, car le philosophe, en tant qu'ami de la sagesse, est celui qui cherche le savoir tant qu'il sait qu'il ne sait pas.

Reconnaissant que la philosophie est une des formes de connaissance, il est nécessaire de savoir en quoi elle ressemble aux autres formes de connaissance et en quoi elle s'en différencie.

---

<sup>64</sup> *Ib.*, p.258. Nous soulignons.

<sup>65</sup> A. MENDIRI, *Cours de philosophie. Pour toutes les sections de l'enseignement secondaire* [en ligne] <http://ediscrpta.voila.net/cours/depilosophie.pdf> (page consultée le 15/11/2013).

<sup>66</sup> Cf. J. MARITAIN, cité par G. MORRA, *o.c.*, p. 32.



## **Chapitre troisième**

### **Rapports de la philosophie avec les autres formes de connaissance**

Nous devons savoir que la pensée philosophique n'est pas par essence différente de toutes les autres formes de pensée de l'homme et sur l'homme. En outre, une pensée n'est pas à l'abri des erreurs et des ignorances communes et « elle devient philosophique, nous dit Jean-François REVEL, dans la mesure, et pour autant, et aussi longtemps, qu'elle élimine les gratuités et les légèretés du règne de l'opinion »<sup>67</sup>.

Ceci pour dire que la philosophie est une forme de connaissance et qu'ainsi elle peut être comparée aux autres formes de connaissance tout en sachant qu'elle n'est pas exempte des erreurs et que comme d'autres formes de connaissance elle ne doit pas vivre dans le règne de l'opinion.

Dans ce chapitre, nous verrons le rapport existant entre

---

<sup>67</sup> J-F. REVEL, *Pourquoi des philosophes ?* Paris, 1957, p. 35.

la philosophie et la sagesse, la philosophie et la religion, la philosophie et le mythe, et la philosophie et les sciences.

### 3.1. PHILOSOPHIE ET SAGESSE

Étant amoureux de la sagesse, le philosophe ne possède pas la sagesse. Il reconnaît qu'elle existe et il a l'intention de tendre vers elle, sans jamais la rejoindre ni l'atteindre pleinement.

Ceci étant, le philosophe n'est ni un ignorant, ni un sage mais paradoxalement, il est « un sage qui essaie d'être un ignorant du fait que la sagesse est de Dieu seule et l'homme ne peut avoir la sagesse mais seulement l'amour de la sagesse »<sup>68</sup>. Savoir de ne pas savoir ou mieux avoir la conscience de ne pas posséder la sagesse est déjà une attitude sage. En ce sens, la philosophie est une sagesse. Toutefois, signalons que le concept de sagesse s'oppose « à ceux d'impulsivité instinctive [agir par sentiment], d'ignorance inconsciente [paralogisme], d'étourderie [maladresse], de caprice, de passion [aveuglement], de folie [sans raisonner] »<sup>69</sup>. Ainsi, on comprendra pourquoi traditionnellement la sagesse est conçue comme « un ensemble de savoirs, souvent réputées être détenus par les anciens ou par les générations précédentes, ceux qui ont l'expérience de la vie et qui a pour objet de nous guider dans notre existence, de savoir *comment nous comporter* afin de l'assumer de la meilleure manière et de nous apporter *le plus de satisfactions possibles* »<sup>70</sup>. C'est ici que peut retentir la voix

---

<sup>68</sup> G. MORRA, *o.c.*, p. 38.

<sup>69</sup> J. VIALATOUXX, *o.c.*, p. 3.

<sup>70</sup> A. MENDIRI, *Cours de philosophie. Pour toutes les sections de l'enseignement secondaire* [en ligne] <http://ediscrpta.voila.net/cours>

de R. Descartes : « Ce mot *philosophie* signifie étude de la sagesse, et par la sagesse on n'entend pas seulement la prudence dans les affaires, mais une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts. »<sup>71</sup>

En d'autres termes, le philosophe fait constamment usage de sa droite raison. La question est de savoir si cela est possible à chaque minute. La question reste ouverte. Néanmoins le philosophe a une ignorance consciente : il sait qu'il ne sait pas (cf. SOCRATE). Et Maurice MERLEAU-PONTY a raison de dire que « ce qui fait le philosophe, c'est le mouvement qui reconduit sans cesse du savoir à l'ignorance, de l'ignorance au savoir, et une sorte de repos dans ce mouvement »<sup>72</sup>. Ainsi le philosophe est sensé ne pas agir par étourderie, caprice et passion. Il doit agir en connaissance de cause. Ce n'est qu'un idéal et ceci montre que le philosophe n'est pas sage.

Comme l'on veut que le philosophe agisse en connaissance de cause, on comprend que d'aucuns confondent le philosophe à un sage, homme pratique et homme d'action. C'est ce qui fait dire au philosophe congolais MUTUZA Kabe que la sophia grecque « est un art de vivre, une morale qui consiste à se conduire raisonnablement, **à éviter toute démesure**, à accueillir avec

---

*dephilosophie.pdf* (page consultée le 15/11/2013). Souligné par l'auteur.

<sup>71</sup> R. DESCARTES, *Les principes de la philosophie*, Lettre-préface cité par A. COMTE-SPONVILLE, *o.c.*, p.121.

<sup>72</sup> M. MERLEAU-PONTY, *Éloge de la philosophie*, Paris, 1953, p. 11-12. Renaud Barbaras partage cette idée quand elle parle du savoir au non-savoir (Cf. R.BARBARAS, *a.c.*, p.247)

**sérénité les épreuves.** Mais c'est aussi un savoir »<sup>73</sup>. Et, nous situant dans l'optique aristotélicienne, nous dirons que la sagesse est le savoir essentiel, le savoir par excellence, car elle est la science « qui s'occupe des principes premiers des causes »<sup>74</sup>.

De tout ce qui précède, la sagesse s'avère être à la fois un art de vivre, une morale et un savoir. Ainsi l'on parlera de la sagesse pratique et de la sagesse spéculative.

### **3.1.1. La sagesse pratique**

Qui dit pratique sous-entend « ce qui concerne l'action » et « ce qui oriente » la conduite. La sagesse consiste en « une certaine manière d'exister, de se conduire, de se comporter et se caractérise par une maîtrise révélant une transcendance, une activité révélant un engagement, une sérénité révélant un détachement »<sup>75</sup>.

#### **3.1.1.1. Une maîtrise révélant une transcendance**

La façon de vivre du sage montre une **supériorité** « sur l'ordre des choses [événements], sur les opinions des groupes, et sur les puissances instinctives qui sont en lui-même »<sup>76</sup>. Comme le dit Serge Carfantan, « la sagesse tient à la maîtrise de soi, la folie à l'absence de maîtrise »<sup>77</sup> Face au monde, il se possède et non possédé ou « perdu – dans – le

---

<sup>73</sup> MUTUZA KABE, *a.c.*, p. 24.

<sup>74</sup> ARISTOTE, *o.c.*, A, II. 982b, p. 45. Cf. *Ib.*, A. I, 982a, p. 43.

<sup>75</sup> J. VIALATOUX, *o.c.*, p. 4

<sup>76</sup> *Ib.*, p. 4.

<sup>77</sup> S. CARFANTAN, *Leçon 83. Sagesse et philosophie* [en ligne] [http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sagesse\\_philo.htm](http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sagesse_philo.htm) (page consultée le 15/11/2013).

monde ». Il sait rester « authentique ». Il n'en est pas isolé et il n'en est pas immergé. Il en émerge. Il sait commencer sa phrase par « je » et non par « ON ». Il fait bon usage de sa raison. Il sait communiquer avec les autres sans toujours se conformer aux autres.

### 3.1.1.2. *Une activité révélant un engagement*

Le sage agit dans et sur le monde. Il est engagé et situé. Il y vit **au présent** tout en conservant les enseignements **du passé** et en illuminant de sa lampe « raison » le **futur** qui est un présent continu.

Si de par sa maîtrise, il vit dans la transcendance et non dans la caverne où l'on ne sait pas discerner les vraies réalités des réalités images (Cfr le mythe de caverne de Platon), son engagement le place dans l'**immanence**. Ainsi tout ce qui est humain ne lui est jamais étranger. Il sait se salir les mains en s'acquittant de ses devoirs et en réclamant ses droits s'ils sont, par hasard, bafoués. « L'homme sage consent cet engagement dans le monde »<sup>78</sup>.

Le sage est fils et père de son temps<sup>79</sup>. Fils de son temps, il ne sort pas de terre comme un champignon. Il est le fruit de son peuple. Père de son temps, par son esprit critique et innovateur, il essaiera de laisser des empruntes en orientant autrement le cours de son temps. B. Russell dira que « les philosophes sont à la fois des effets et des causes : ils sont les effets de leurs circonstances sociales de la politique et des institutions de leur temps. Ils sont la cause (s'ils sont heureux) des nouvelles croyances qui façonneront la

---

<sup>78</sup> *Ib.*, p. 6.

<sup>79</sup> B. RUSSELL, *Histoire de la philosophie occidentale*, Paris, 1952. p.7.

politique et les institutions des âges futurs ». Il est conscient de cette double nature. Ne pas s'engager équivaut à rester un éternel enfant, un être sans parole. Or l'engagement est le moment privilégié où l'enfant s'efforce d'être adulte, où le **oui** ne se confond pas au **non** et le « **je** » est un « JEU » conscient, car il sort de la caverne pour bien jouer le jeu adulte. Ainsi « la sagesse suppose que **l'intelligence** inspire et gouverne les choix que nous avons à faire quotidiennement. La sagesse suppose **un sens aigu de la discrimination** entre ce qu'il convient de faire et ce qu'il convient d'éviter. La **sagesse** suppose la **lucidité** dans laquelle prend place la décision juste et l'action juste. »<sup>80</sup>

### 3.1.1.3. Une sérénité révélant un détachement

N'ayant pas demandé d'être mis au monde, ayant transcendé le monde par sa maîtrise et transformant son monde par l'engagement, le sage, par sa sérénité, en est détaché. Il est dans le monde sans être du monde. « Il y est engagé sans y être perdu. Il sert dans le monde sans s'y asservir »<sup>81</sup>. Comment arrive-t-il à s'en détacher ? Par la sérénité qui est un fruit d'une longue expérience et d'un « travail » sur soi. Elle sous-entend une vie vertueuse où la tempérance, l'ironie et l'humour ont droit de cité. Le doute qui est une mise en garde de l'esprit doit éveiller le sage ; ainsi il ne sera pas non plus attaché à son « moi sauvage et hautain »<sup>82</sup>. Il essaiera, de ce fait, de mettre en époque et le

---

<sup>80</sup> S. CARFANTAN, *Leçon 83. Sagesse et philosophie* [en ligne] [http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sagesse\\_philo.htm](http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sagesse_philo.htm) (page consultée le 15/11/2013)

<sup>81</sup> J. VIALATOUX, *o.c.*, p. 10.

<sup>82</sup> Cf. L. MPALA Mbabula, *Éducation à la conscience et à la Raison*,

monde et le moi. C'est une forme d'auto purification par un détachement réfléchi. Oui, « l'ironie, ignorance savante, humour, doute, critique sont des formes intellectuelles du détachement, marque de la sagesse pratique »<sup>83</sup>.

### 3.1.2. *La sagesse spéculative*

La pratique est liée à la théorie comme les dents aux lèvres. La transcendance, l'engagement et le détachement proviennent d'une pensée. Celle-ci, en action, s'est transformée en ces trois attitudes. « C'est en pensant le monde que (le sage) le domine ; c'est en se pensant lui-même qu'il se possède et se conduit »<sup>84</sup>. Cela signifie que la sagesse est une connaissance et un savoir qui n'est pas logé dans un tiroir. C'est un soleil qui quand il « se lève », ne peut pas ne pas éclairer le monde. Le sage est celui qui sait, mais il sait pour pouvoir faire quelque chose. Même son silence est action. La sagesse est non seulement science ou connaissance, elle est aussi une conscience. Voilà pourquoi elle est une pensée en action consciente. Elle est un savoir pourquoi, car « savoir sans comprendre n'est pas savoir, ce n'est pas connaître et dominer, mais subir. Le vrai savoir est celui qui comprend. La sagesse est la connaissance **de ce qui fait comprendre** »<sup>85</sup>. Et qu'est-ce que comprendre ? **C'est prendre avec. Prendre quoi et avec quoi ?** Prendre, c'est saisir. Saisir quoi ? Quelque chose sans doute. Ce quelque chose peut être le ceci, le cela, et même le moi. Mais prendre devient comprendre quand il devient **prendre avec**. Avec

---

Lubumbashi, 1995.

<sup>83</sup> J. VIALATOUX, *o.c.*, p. 10.

<sup>84</sup> *Ib.*, p. 14.

<sup>85</sup> *Ib.*, p. 18.

quoi ? Avec **autre chose**. En d'autres termes, il y a quelque chose qui doit nous aider à prendre quelque chose. Joseph VIALATOUX explicite : « Comprendre un théorème, c'est le prendre avec les théorèmes antécédents qui lui servent de principes et dont il est la conséquence »<sup>86</sup>.

Comprendre n'est pas seulement **prendre – avec autre chose**, c'est aussi **prendre avec soi**. C'est faire sien, assimiler. Ainsi par exemple, « comprendre un poème, c'est le recréer soi-même avec le poète »<sup>87</sup>. Le prendre avec – autre – chose et le prendre avec – soi terminent par le fait que le sage est lui-même **pris – avec**. On n'y est tout entier soi-même, on **se donne** à la vérité.

Comme on le devine, il n'est pas facile d'être sage et même Socrate n'est pas sage selon les stoïciens. Il tendait vers la sagesse. Et en parlant ainsi, les stoïciens rejoignaient Aristote pour qui la « possession de cette science [la sagesse] est au-dessus de l'humanité [or Socrate est un homme] ; car la nature de l'homme est esclave de mille façons ; et, selon le dire de Simonide, « il n'y a que Dieu qui puisse jouir de ce privilège auguste (...) ». Mais l'homme se manquerait à lui même, s'il ne recherchait pas la science qu'il peut atteindre (...). De l'aveu du genre humain tout entier, Dieu est la cause et le principe des choses, et il doit être le seul à posséder une telle science [la sagesse] comme science s'occupant des premiers principes et des causes, ou du moins il doit la posséder infiniment plus qu'aucun de nous ne saurait la posséder jamais »<sup>88</sup>. Voilà pourquoi il n'est pas

---

<sup>86</sup> *Ib.*, p. 15.

<sup>87</sup> *Ib.*, p. 15.

<sup>88</sup> ARISTOTE, *o.c.*, A. II, 982b-983a, p 46-47.

sage qu'un philosophe se proclame sage. Il est seulement un amoureux (désireux) de la sagesse.

De ce qui précède, pour bien comprendre le rapport entre la philosophie et la sagesse, nous sommes obligé de retourner à la définition étymologique de la philosophie. Celle-ci est **l'amour de la sagesse**. Elle est **un effort vers la sagesse** tout en sachant que la sagesse ne sera pas atteinte. **« La sagesse est le but ; la philosophie, le chemin.** Mais la sagesse est déjà, au moins pour une part, dans le chemin qui y mène. Si nous étions sages, nous n'aurions plus besoin de philosopher. **Mais si nous étions tout à fait fous ou tout à fait ignorants, nous ne le pourrions pas** »<sup>89</sup>. L'idée selon laquelle la philosophie est un chemin, est riche et révèle la philosophie comme un travail, une activité, un effort pour tendre vers un but se trouvant au bout du chemin. Ce but est la sagesse. Autrement dit, la philosophie n'est pas la sagesse, mais elle est « un chemin de pensée, qui la cherche ou s'en approche. La philosophie est **un travail** ; la sagesse **un repos**. La philosophie est **un certain type de discours** ; la sagesse, **une certaine qualité de silence**. La philosophie est **une façon de penser** ; la sagesse, **une façon de vivre**. Comment la caractériser ? Par la tranquillité d'âme (*ataraxie*), la liberté intérieure (*autarkeia*) et le sentiment d'une unité, mais joyeuse, avec la vérité ou le réel (...) »<sup>90</sup>. De cette citation, on comprendra que le sage est un homme le plus heureux du monde et la sagesse se confond au bonheur et à la parfaite connaissance. Qui peut l'atteindre et l'avoir parmi les fils des hommes et des femmes ? Encore une fois, revenons à Pythagore qui refuse d'être appelé sage

---

<sup>89</sup> A. COMTE-SPONVILLE, *o.c.*, p.122. Nous soulignons.

<sup>90</sup> *Ib.*, p.123. Nous soulignons.

et Platon a raison de dire que « ni les sages ne philosophent (ils n'en ont pas besoin), ni les ignorants (ils ne le peuvent). Qui donc peut et doit philosopher ? Ceux-là – nous tous – qui sont entre les deux »<sup>91</sup>. Serge Carfantan suit le chemin qu'André Comte-Sponville trace : « *Le chemin de la sagesse, c'est la philosophie elle-même et rien d'autre.(...)*. Le philosophe est *l'ami de la sagesse*, non qu'il se *prétende sage*, mais du moins qu'il a pour la sagesse une aspiration, un désir et un attrait, et cela suffit pour comprendre que c'est là une étude qui mérite d'être poursuivie. Nous ne pouvons pas chercher la sagesse pour un *résultat*, pour des raisons qui tiendraient à l'efficacité ou à la compétence, nous ne pouvons rechercher la sagesse que pour la sagesse même. »<sup>92</sup>

Que dire du rapport philosophie et religion ?

### 3.2. PHILOSOPHIE ET RELIGION

Le rapport de la philosophie à la religion revient à celui de la **Raison à la Foi**. Nous avons à faire à deux genres de connaissance différents dont se sert l'homme. Retenons que la philosophie et la religion sont deux activités diverses et complémentaires. Et le Pape Jean Paul II ne se trompe pas quand il commence sa lettre encyclique **Fides et Ratio** par ces mots : « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. C'est Dieu qui a mis au cœur de l'homme le désir de connaître la vérité et, au terme, de la connaître lui-même afin que, le connaissant et l'aimant, il

---

<sup>91</sup> PLATON, *Le Banquet*, 204 a-b cité par *Ib.*

<sup>92</sup> S.CARFANTAN, *Leçon 83. Sagesse et philosophie* [en ligne] [http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sagesse\\_philo.htm](http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sagesse_philo.htm) (page consultée le 15/11/2013).

puisse atteindre la pleine vérité sur lui-même (cf. Ex 33, 18 ; Ps 27 (26), 8-9 ; 63 (62), 2-3 ; Jn 14, 8 ; 1 Jn 3,2 »<sup>93</sup>.

La religion renvoie au **sacré**, ce qui est séparé du **profane**. Ce dernier cherche à se lier ou à s'attacher au sacré ou au divin. Ainsi on comprendra que de par son étymologie, religion vient du latin *religare* qui signifie relier ou attacher ; toutefois le mot religion peut aussi provenir du latin *religere* signifiant recueillir, rassembler. Composée de croyance et de pratiques, la religion est un moyen, pour l'homme, de communiquer avec une puissance divine. De ce fait, elle a ses propres caractéristiques ou éléments dont la **foi** qui se veut une adhésion profonde de l'homme à la **doctrine**. Celle-ci est un ensemble d'idées portant sur Dieu ou le divin et le monde divin, sur l'origine du monde et de l'homme, sur tout ce qui est visible et invisible. Et tout part de ce que Dieu aurait dit ou a révélé aux humains ou aux esprits pour le communiquer aux humains. Tout cela peut être résumé en un **credo** De la doctrine découlera le **code** ou **prescriptions morales** par lesquelles la **communauté religieuse** ou l'ensemble des fidèles se distinguera des autres membres de la société. La doctrine influera sur le **culte**. Ce dernier n'est rien d'autre qu'un ensemble des pratiques à observer toutes les fois qu'on aura à s'adresser au divin ou à entrer en contact avec lui et le culte se fait dans un **lieu particulier**. **Retenons que les animaux n'ont pas de religion.**

Dans la religion, « la foi opère la rencontre entre le Dieu de révélation et l'homme »<sup>94</sup>. La **théologie** est la science de Dieu, mais en partant de **la révélation**. Dieu se fait

---

<sup>93</sup> JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio*, Kinshasa, 1998, p.3.

<sup>94</sup> R. LATOURELLE, *Teologia scienza della salvezza*, Assisi, 1980, p. 12.

connaître par la révélation. Ainsi il intervient historiquement. Le point de départ de la théologie est Dieu ; la théologie se base sur les faits de la révélation accueillis par la **foi**. Grâce à celle-ci, l'homme accepte l'intervention divine. Mais « ce qui est pour le simple croyant, un objet d'assentiment, le théologien l'étudie pour le comprendre »<sup>95</sup>. Comme on le voit le théologien n'est pas privé de raison, car il étudie pour comprendre les faits de la révélation. Ainsi René Latourelle a raison de définir la théologie en ces termes : « La théologie, comme science, est l'œuvre du croyant qui se sert de la raison pour mieux comprendre ce qu'il possède avec la foi »<sup>96</sup>. Autrement dit, le théologien se refuse de recevoir Dieu aveuglement, par sentiment, par force, mais il veut le recevoir en homme raisonnable et libre. Avec saint Anselme, la foi est une « **Fides quaerens intellectum** ». C'est-à-dire la foi appliquée à l'intelligence de son objet. Saint Augustin disait : « j'ai désiré voir avec ma propre intelligence ce que j'ai cru ». C'est le fameux « **Credo ut intelligam** ». Le croire précède le comprendre. Il ne s'agit pas du « **Quaero intelligere ut credam** ». En effet, devons-nous le souligner, la raison dont se sert le théologien n'a pas pour rôle de prouver les vérités de la foi, mais elle sert d'un instrument au théologien pour expliciter le contenu de son enseignement et pour défendre ce contenu contre les adversaires.

Faisons remarquer que Dieu, dans la religion, vient au secours de l'homme, lui propose le salut et il est son dernier secours, son refuge. Par et grâce à la religion, l'homme peut faire des exploits (Ps. 60, 14). Par la foi, l'homme fini se voit

---

<sup>95</sup> *Ib.*, p. 15.

<sup>96</sup> *Ib.*, p. 25.

inachevé et livré à l'erreur. Voilà pourquoi Karl JASPERS traitera de démoniaque tout homme qui voudra affirmer absolument sa liberté face à Dieu<sup>97</sup>.

Comme la foi, la raison est aussi un don de Dieu. C'est grâce à la raison que l'homme connaît comment il doit vivre, comment il doit organiser le monde et soi-même. La foi et la raison sont deux ordres de connaissance, deux formes de connaissance conduisant à la vérité. Nous ne pouvons pas vivre une vie compartimentée à deux étages différents et personne ne peut éviter des contacts, des relations entre la philosophie et la religion.

Toutefois, nous devons indiquer les dangers qui guettent la foi et la raison. Certains philosophes ont inclus la religion dans la philosophie. La religion, dans ce cas, au dire de Kant, serait une forme imparfaite de moralité, car elle est « la connaissance de tous nos devoirs comme commandements divins »<sup>98</sup>. Hegel la traitait de philosophie inadéquate ayant le même objet (Dieu, l'absolu) avec la philosophie (Dieu est compris sous forme de représentation dans la religion et sous la forme de concept dans la philosophie). Arthur Schopenhauer la qualifiait de « Métaphysique pour le peuple ». En d'autres termes, la religion serait pour le peuple qui ne sait pas se lever jusqu'à la philosophie où seule la raison a le dernier mot. Ces philosophes ne sont pas différents de ceux-là qui trouvent l'incompatibilité entre la foi et la raison et qui sacrifient la foi au bénéfice de la raison. On y rejette des dogmes, l'essentiel du crédo en faveur de la raison. Marcien Towa est de ceux-là, car pour lui, « la philosophie entre en

---

<sup>97</sup> Cf. K. JASPERS, *La foi philosophique*, Paris, 1953, p. 168.

<sup>98</sup> E. KANT, cité par G. MORRA, *o.c.*, p. 49.

conflit avec la religion (...). La religion conçoit l'esprit humain comme borné, limité et ayant donc besoin que les vérités essentielles pour l'homme, que sa raison infirme serait incapable de découvrir par elle-même, lui soient révélées d'une façon surnaturelle et mystérieuse. Mais l'idée d'une vérité au-delà de la raison, inaccessible naturellement à l'esprit humain, est absolument inconcevable par la philosophie qui repose sur le principe diamétralement opposé selon lequel la pensée ne doit rien présumer en dehors d'elle-même, c'est-à-dire que la philosophie ne doit rien admettre comme vrai qui n'ait été saisi comme tel par la pensée »<sup>99</sup>. Les discours des philosophes cités et qui déconsidèrent la religion relèvent du **Rationalisme** qui donnera naissance au **Scientisme**. Ces philosophes semblent oublier qu'ils parlent à partir d'un lieu théorique et pratique donné et que d'autres philosophes ont leurs lieux théoriques et pratiques donnés. Que dire des philosophes mystiques qui placent la **gnose** au-dessus de la Foi et de la Raison ? Quelle position prendront-ils devant ce même Kant qui nie à la Raison la capacité de connaître l'*en soi* ou le *noumène* des phénomènes et ainsi il limite la Raison et il ne la reconnaît pas absolue ? En niant le *noumène kantien* et la *révélation religieuse*, M. Towa est dogmatique et non critique.

D'autres personnes, si elles ne rejettent pas la raison ou la philosophie, la font fondre carrément dans la théologie. Elle serait une forme imparfaite de connaissance ou elle serait rejetée du fait qu'elle ne peut rien nous dire de vrai sur Dieu et sur les problèmes humains. Pour ces gens, la

---

<sup>99</sup> M.TOWA, *Essai*, p.62 cité par J. E. BITANG, *Philosophie et religion* [en ligne] <http://jeanericbitang.wordpress.com/2011/02/07/philosophie-et-religion> (page consultée le 15/11/2013).

croissance religieuse résoud tous les problèmes qui ont été vraiment examinés par les philosophes : les préambules de la foi n'entrent plus en jeu, la foi se passe de la raison et suffit pour résoudre les problèmes ultimes de l'homme. C'est le *Fidélisme* s'appuyant exclusivement sur la croyance.

Au-delà de ces deux attitudes radicales, on rencontre aussi deux attitudes « modérées » consistant à rejeter soit un ou plusieurs articles du crédo en faveur de certaines conclusions philosophiques respectivement contradictoires aux propositions de foi correspondantes. Ex : rejet de la transcendance divine, de la loi morale objective, etc. Ceci est propre à *l'hérésie* qui signifie étymologiquement *choix* (de « aïresis » en grec). Ici, le jugement personnel prévaut sur la Révélation divine. Chacun décide selon ses conclusions personnelles dictées par la raison philosophique. L'autre attitude rejette une ou plusieurs thèses philosophiques en faveur des énoncés de foi qui s'y opposent respectivement. Ex : le rejet du *panthéisme* pour affirmer le *monothéisme*. C'est le désir de *l'ORTHODOXIE*, le fait d'avoir une « *opinion droite* » (« Orthos » = droit, « doxa » = opinion,).

L'attitude de l'orthodoxie est à la source de la philosophie chrétienne où le philosophe reconnaît le droit de la Raison divine de contrôler la raison humaine. Reconnaisant que Dieu existe comme créateur et Omniscient, et sachant que la raison humaine est faillible, le philosophe chrétien sait que la raison peut être corrigée par Dieu. Cette attitude découle d'un comportement strictement rationnel, devons-nous le reconnaître. Sachons que tout philosophe (croyant ou athée) est toujours influencé par quelque chose. Il n'y a pas de philosophe pur. Le philosophe croyant est aussi authentique.

Concluons en disant que la finalité de la philosophie est cognitive alors que celle de la religion est salvifique en dernière analyse. La méthode philosophique est strictement rationnelle. La religion a son point de départ dans le fait objectif de la révélation. « La certitude de la religion, au contraire, est toujours évidente et absolue »<sup>100</sup>. Dans sa recherche, la philosophie se sert des concepts, mais la religion se sert des images et des symboles car son langage est toujours inadéquat et allégorique et utilise aussi des paraboles. Retenons encore ceci : « Comme l'homme religieux, le philosophe est avide de vérité totale et de justification absolue. Comme lui, il se soucie de la destinée intégrale de l'homme, de ses rapports avec Dieu (de leur possibilité même), de l'éventuelle survie de son âme (du sens même de cette notion). Mais la philosophie a conquis son domaine propre sur la religion et la mythologie. Elle se veut étrangère à tout dogmatisme ipensez à l'intégrisme religieux, à toute croyance acceptée comme irrationnelle, pensez au *credo quia absurdum est*», à toute solution venue du dehors. Tout mystère est pour elle un problème, problématique dans son existence, même en tant que problème (...). Le philosophe est philosophe parce qu'il fait appel seulement à la liberté de sa réflexion et veut résoudre humainement le problème humain dont les données sont universellement humaines »<sup>101</sup>.

Souvenons-nous que c'est l'homme, en dernière analyse, qui est en jeu, car la philosophie comme la religion sont des formes de connaissance dont l'homme a besoin et tous les deux discours se base sur l'être humain, car tout se

---

<sup>100</sup> G. MORRA, *o.c.* p.52.

<sup>101</sup> M. DESCHOUX, *o.c.*, p.4-5

rapporte à lui. Il philosophe en fonction de lui-même et pratique la religion en fonction de lui-même. Encore une fois, l'homme reste l'objet par excellence de la philosophie et de la religion. Tout est fait et se fait en fonction de l'homme. **Il y a, alors, complémentarité et non contradiction. Et tout conflit ne serait pas entre les deux, mais il serait dans l'homme.**

Toutefois, devons-nous le reconnaître, l'humilité du philosophe aura lieu quand cette parole de Blaise Pascal sera entendue : « Le dernier pas de la raison est de connaître qu'il existe une infinité de choses qui la dépassent »<sup>102</sup>. Et cette humilité a fait croire à certains philosophes que la vraie philosophie conduit à Dieu. Pythagore donnait comme consigne à ses disciples de « suivre la divinité » ou de « marcher à la suite des dieux » ; Platon affirma que le but de la philosophie est de « s'assimiler à Dieu dans la mesure du possible »<sup>103</sup> et Aristote considéra le vrai bonheur pour un homme comme n'étant rien d'autre que la contemplation intellectuelle et morale de la divinité ; Héraclite et à sa suite les stoïciens enseignèrent que le but de la philosophie serait de vivre conformément à la nature, i.e. vivre conformément à la volonté divine ; Plotin déclara, à son tour, que le but de la philosophie est l'assimilation à la divinité. Rien d'étonnant de voir certains philosophes devenir des fondateurs de religion.

La philosophie de la religion, la philosophie chrétienne et théodicée explicitent bien ce rapport.

Et qu'en est-il du rapport philosophie et mythe ?

---

<sup>102</sup> B. PASCAL, *Pensée* n°267 cité par G.MORRA, *o.c.* p.55 note n°17.

<sup>103</sup> PLATON, *Théétète*, 176b

### 3.3. PHILOSOPHIE ET MYTHE

Le mythe a plusieurs définitions. André Lalande le définit comme « l'exposition d'une idée ou d'une doctrine sous forme volontairement poétique et narrative, où l'imagination se donne carrière et mêle ses fantaisies aux vérités sous jacentes »<sup>104</sup>. Mais si pour Bultmann, « le mythe représente une dégénération de la raison et donc un langage aliénant constituant une représentation de la réalité à travers des catégories préscientifiques, fantastiques, métaphysiques, pour Heidegger, Eliade, Ricœur, Vergote et beaucoup d'autres le mythe est l'expression plus directe, immédiate, originaire et donc aussi authentique de la réalité »<sup>105</sup>. Pour Paul Ricœur, il faut saisir le sens et la vérité du mythe, « puisque le mythe dit quelque chose, et que ce sens et cette vérité ne sont nulle part ailleurs, sinon dans le *dit du dire* du mythe »<sup>106</sup>. Chez Heidegger, il y a aussi une connexion entre mythologie et vérité. Celle-ci est un dévoilement<sup>107</sup>. De ces différentes définitions, il en ressort deux conceptions de mythe : mythe-fable et mythe-vérité.

Le philosophe congolais **MAYELE Ilo** a sa façon de voir, de comprendre et d'expliquer le mythe. Il est devenu incontournable. Nous devons le consulter. Il est une des mentalités qui freine la recherche dans nos universités. On se réfère plus aux travaux des étrangers au moment où nous avons sur place des écrits de nos savants locaux. A quand se

---

<sup>104</sup> A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris 1960. p. 665.

<sup>105</sup> B. MONDIN, *Il Linguaggio teologico.*, Roma, 1977. p.43.

<sup>106</sup> J-P. MAYELE ILO, *Statut mythique et scientifique de la gémellité. Essai sur la dualité*, Bruxelles, 2000, p. 211-212.

<sup>107</sup> Cf. *Ib.*, p. 212, 214, 216, 220.

sentiront-ils utiles pour leurs concitoyens ? Se sentant abandonnés, ils préfèrent envoyer leurs articles à l'étranger et les résultats de leurs recherches passent inaperçus là où ils ont été produits. Il est aussi vrai que certains de nos chercheurs se croient « être plus » quand ils publient à l'étranger.

Après avoir passé en revue les différents auteurs qui ont parlé du mythe dont Platon pour qui le mythe est à la fois un récit, une parole ou propos (*Lois XI, 927c*), un conte épisodique (*Alcibiade I, 123a*), un conte de bonne femme (*Gorgias, 527 a*), une légende mythologique au sens moderne (*République, II et III passim ; Lois XII, 944a*), un mensonge (*République II, 377a*), etc. et Aristote pour qui le mythe est à la fois une fable, un conte de vieillard (*Rhétor., 1395a, 5*), une légende (*Polit., 1257b ; 15, 1284a, 22*), un mensonge (*H. Anim., 578b, 23, 580a, 17-18, 597a 7, etc.*)<sup>108</sup>, MAYELE est parvenu à faire une distinction entre le mot « mûthos » « mythe » et la chose mûthos/mythe. Qu'est-ce à dire ? Pour Mayele, cela signifie que les mots « mythes » et « mythologies » sont d'origine grecque, mais les réalités qu'ils désignent et expriment respectivement sont universelles<sup>109</sup>. En d'autres termes, chaque peuple a ses mythes qu'il désigne sous un nom propre à son génie. A ce propos Mayele explicite : « Le mythe est universel, bien que *mûthos* soit grec. Aussi bien les grecs que tous les peuples de la terre ont des mythes, mieux *ils vivent le mythe* »<sup>110</sup>. A ce propos, Paul Kalola Bupe dira que « le mythe est du domaine de l'interculturalité »<sup>111</sup>

---

<sup>108</sup> Cf. *Ib.*, p. 62.

<sup>109</sup> Cf. *Ib.*, p. 53.

<sup>110</sup> *Ib.*, p. 53 et cf. *Ib.*, p. 222, 247.

<sup>111</sup> P. KALOLA Bupe, *Unité et pluralité de la christologie. Vers un*

La distinction entre le mot mythe et la chose mythe étant faite, Mayele a établi « les axes de la distinction entre le *mythe* et la *mythologie* »<sup>112</sup>. La mythologie est une des formes (parmi lesquelles nous avons des gestes, arts, danses, rites) que prend le *mythe profond*, elle ne l'épuise pas et ne le fixe pas. La mythologie, selon Mayele, est un *mythe en surface*. Pour Mayele, le mythe profond prend toujours une forme pour se dire, mais rien n'autorise à déduire que la forme qu'il prend dans tel contexte culturel l'épuise absolument<sup>113</sup>. Ainsi, la narration orale ou le récit littéraire exprime le mythe, mais ne l'invente pas, ne l'épuise pas non plus<sup>114</sup>. Et en résumant Marcel Détiénne, Mayele écrit : « Il est aberrant de fixer et donc de fixer le mythe en une forme déterminée, fût-elle narrative »<sup>115</sup>. Le mythe profond a la « liberté » de s'exprimer sous la modalité narrative ou sous d'autres modalités possibles. Quitte à l'homme à découvrir ces modalités dans leur diversité. Mayele pose cette liberté comme un *postulat*<sup>116</sup>. **Paul Kalola Bupe parlera de « l'irréductibilité du mythe à la forme narrative »<sup>117</sup>. C'est le premier axe de distinction.**

Et si nous relisons la définition de mythe que donne A. Lalonde, nous voyons qu'il le fige dans la forme poétique et narrative. Cette « manie » de figer le mythe a conduit Mayele à appeler « *narrativistes* » une catégorie des

---

*paradigme mythique en théologie africaine*, préface de Mayele Ilo, Paris, Edilivre, 2015, p.34.

<sup>112</sup> *Ib.*, p. 32. C'est nous qui soulignons.

<sup>113</sup> Cf. J-P. MAYELE Ilo, *o.c.*, p. 34.

<sup>114</sup> Cf. *Ib.*, p. 34.

<sup>115</sup> M. DETIENNE, résumé par MAYELE Ilo, *o.c.*, p. 42.

<sup>116</sup> Cf. MAYELE, *o.c.*, p. 41.

<sup>117</sup> P. KALOLA Bupe, *o.c.*, p.32. Souligné par l'auteur.

chercheurs sur le mythe, et « *transcendantistes* » une autre catégorie des chercheurs. Pour les premiers, le mythe se rattache à ses formes – les mythologies – et est surtout défini comme narration, un récit, un discours (au sens de narration) ; pour les autres, le mythe est quelque chose d'indéfinissable, d'infiniment simple mais fondamental – une structure – que la narration orale ou littéraire, vient broder, une pensée, un vécu, une expérience, et dont la forme est introuvable »<sup>118</sup>. Mais qu'elle est alors la grande différence entre les narrativistes et les soit disant transcendantistes ? Mayele y répond : « Si le transcendantisme peut concevoir la narration mythologique comme une forme possible d'expression ou de prise de corps du mythe, en revanche le narrativisme exclut par principe l'éventualité de l'existence du mythe en dehors d'une narration »<sup>119</sup>. C'est ici que Paul Kalola Bupe présentera **le deuxième axe de la distinction, à savoir l'indifférence du genre**. « Celle-ci est à comprendre dans le sens que le mythe n'est pas nécessairement un genre littéraire. Il se présente aussi sous les formes extra-littéraires. Il est certes multiformes. Il se montre aussi bien dans les formes littéraires que non littéraires : la narration, la prose, la poésie, les noms, une illustration, une présentation de l'iconographie »<sup>120</sup>. Paul Kalola Bupe prendra la mythologie iconographique africaine comme un exemple éloquent invitant les chercheurs sur le mythe à éviter de définir ce dernier « uniquement par son genre littéraire oral ou écrit (...) [car selon l'affirmation de J.

---

<sup>118</sup> MAYELE Ilo, *o.c.*, p. 126.

<sup>119</sup> *Ib.*, p. 126

<sup>120</sup> P. KALOLA Bupe, *o.c.*, p.35.

Laude] la communication, la sauvegarde et la perpétuation des mythologies africaines ne sont pas assurées par l'écrit, mais bien par l'initiation. Or l'instruction dispensée par différentes écoles initiatiques est transmise par une variété des moyens qui en modulent les aspects »<sup>121</sup>. Et J. Laude nous apprend que l'enseignement « joue souvent sur plusieurs registres : celui du comportement du candidat placé dans une situation critique (effrayante, périlleuse), celui de l'accoutumance et de la résistance aux privations et souffrances physiques, mais aussi l'apprentissage de la danse, de la disposition du code gestique et même, parfois, celui de la présentation, muette, d'une série d'objets, dont des statuettes »<sup>122</sup>

Mais alors comment Mayele définit-il le mythe ? A vrai dire, *étant donné le caractère transcendantal du mythe* (c'est-à-dire l'apriorisme du mythe par rapport à toutes ses formes et modalités d'expression possibles, explicite Mayele), *il préfère le décrire* que de le définir. Et il le décrit comme « *une structure articulée de couple mixte* »<sup>123</sup>, c'est-à-dire « une structure ayant pour couple d'éléments mixtes, le monde invisible, le monde divin ou un ou quelques éléments de ce monde, d'une part, et le monde visible, le monde humain, monde des créatures ou un ou quelques éléments de ce monde, d'autre part »<sup>124</sup>. Comme on le voit, le mythe est au-delà d'une simple narration.

S'appuyant sur le récit généalogique de type hésiodique dont Couloubaritsis a conclu, dans son analyse, qu'il était le

---

<sup>121</sup> *Ib.*, p.36.

<sup>122</sup> J. LAUDE cité par *Ib.*, p.36-37.

<sup>123</sup> MAYELE Ilo, *o.c.*, p. 127. Souligné par l'auteur.

<sup>124</sup> *Ib.*, p. 131.

lieu par excellence du mythe, et tirant les conclusions pratiques d'une telle vérité, Mayele analyse le récit généalogique de Jésus en Lc. 3, 23-24 et y décèle une véritable articulation du visible (homme) et de l'invisible (Dieu). En bref, le mythe est ainsi décrit par Mayele comme une structure articulée du couple mixte visible-invisible. Par ailleurs, le mythe est décrit par Mayele comme une démarche de la pensée visant la connaissance de ce qui la stimule, c'est-à-dire ce dont cette démarche participe et qui, à cause de cela, ne se peut nommer dans ce contexte que comme le mythique. Fort de cette double description, Mayele rejettera par option « toute conception dévalorisante du mythe, bien qu'elle fasse également partie de la tradition. Il s'agit de la conception qui fait du mythe quelque chose de chimérique, de purement fantasmagorique, n'ayant aucune référence à la réalité quelle que soit sa prétention à la vérité, bref, ce qui n'existe pas, ce qui n'est rien »<sup>125</sup>.

De ses recherches sur le mythe, Mayele nous livre trois principes heuristiques : « (1°) **Le mythe se donne à être élaboré (brodé, pensé, cru, vécu, etc.) en tant que structure ou canevas.** Individus ou collectivités ne peuvent donc prétendre en être réellement d'authentiques créateurs ; ils ne sont, pour ainsi dire, que des voies par lesquelles le mythe **se donne à être dit.** Mythologies et Mythographes sont des brodeurs, des artistes, par la parole ou la plume desquels le mystérieux mythe acquiert de la voix, devient audible, se fait verbe pour se laisser écouter, lire et modeler selon telle ou telle forme (...). (2°) **Les aptitudes ou les talents du**

---

<sup>125</sup> *Ib.*, p. 32.

*mythologue ou du mythographe ne déterminent pas le mythe, mais en conditionnent seulement le dire. S'adressant de sa propre initiative à l'esprit de l'homme ou émergeant en lui tout constitué. (3°) Il n'y a pas de mythologie ou de mythographie sans le mythe, tandis que l'une et l'autre n'épuisent pas ce dernier ; entre mythe, d'une part et mythologie et mythographie, d'autre part, il y a un jeu possible ; de même qu'il y a spécification entre mythologie et mythographie »<sup>126</sup>.*

Devant ces trois principes heuristiques, Mayele tire une conséquence et conseille : « Comme l'esprit, le mythe souffle ou s'exprime quand il veut, comme il veut et où il veut. L'homme n'a qu'une attitude raisonnable à adopter face à cette liberté et cette gratuité : être à l'écoute, recevoir, c'est-à-dire accueillir par son imagination. Et cette attitude implique l'acceptation de la non-nécessité du lien entre le mythe et une forme exclusive déterminée qui le ferait forcément identifier à elle »<sup>127</sup>.

Si Mayele rejette le Mythe-fable, accepte-t-il le **mythe-vérité** ? Non. Il parle, au contraire, du **mythe-valeur**. Voici son argumentation : « La notion classique de vérité comme adéquation du discours à l'objet de ce discours semble d'une application inadéquate au mythe, même si on dit de celui-ci qu'il est animé d'une prétention à la vérité, en raison essentiellement des traits que voilà qui lui sont reconnus et surtout du fait que, la distinction entre mythe et mythologie étant posée comme nécessaire, la notion de discours devient par conséquent inapplicable au premier, d'une part, et

---

<sup>126</sup> *Ib.*, p. 38-39.

<sup>127</sup> *Ib.*, p. 42.

d'autre part, le mythe n'a d'autre objet que lui-même. La prétention du mythe au sens, en revanche, ne se conçoit que dans la mesure où cela signifie que le mythe dans sa transcendance et dans son universalité est une valeur pour l'homme. Poser le mythe comme valeur, c'est reconnaître qu'il a quelque chose de transcendantal et d'autoritaire qui fait qu'il s'impose à la conscience tant individuelle que collective, et que sa forme immédiate ou médiante est au carrefour de la transcendance et de l'immanence, de la donation et de l'aspiration, de sa nécessité externe et du besoin interne (consentement) de la conscience, de la révélation et de la signification, etc. »<sup>128</sup>. « Quoi qu'il en soit, conclut Mayele, le mythe profond n'est ni vrai ni faux parce qu'il n'a pas de modèle de référence autre que lui-même »<sup>129</sup>. Comme on le voit, Mayele pose autrement la question classique, celle de savoir si le mythe a affaire à la vérité.

Si le mythe se décrit, selon Mayele, comme une structure articulée de couple mixte de l'invisible et du visible, quel rapport entretient-il avec le *temps* ? Mayele se prononce : « On affirme, d'une part, que le mythe appartient à un temps qui est hors du temps, et, d'autre part, qu'il engendre le temps quand, notamment, il prend la forme de récit et que ce récit est raconté. Il est manifeste que le temps dont participe le mythe et celui qu'il engendre ne sont pas les mêmes, ne se recouvrent pas. D'où la difficulté de comprendre et d'expliquer comment le mythe, qui participe du temps non chronologique, peut engendrer un temps qui est chronologique. Ne vient-il pas simplement

---

<sup>128</sup> *Ib.*, p. 207.

<sup>129</sup> *Ib.*, p. 39.

s'investir dans la trame historique sans renier sa nature non historique ? Par ailleurs, renvoyé au commencement des temps, à l'origine du temps, *in principio, in illo tempore*, etc., comme à sa matrice naturelle, le mythe, comme événement, se trouve enfermé dans la sémantique de ces expressions. Malheureusement, celles-ci ne livrent pas, par elles-mêmes, la particularité du temps mythique en question (...). Mais en lui-même, le temps mythique ignorerait probablement et totalement la chronologie, parce que, en lui, tout est concentré comme une sorte de singularité »<sup>130</sup>.

De cette longue citation, nous pouvons dire avec Mayele que le mythe est le *temps total*. Le temps ordinaire est chronologique et donc irréversible, mais le temps mythique est illimité, réversible et non divisé en passé, présent et avenir. « Le temps mythique serait donc aussi celui de l'être, de la permanence, de l'immutabilité et de l'immutabilité »<sup>131</sup>. Reconnaissons avec Mayele que « le rapport du mythe au temps est complexe et difficile à débrouiller »<sup>132</sup>.

Que retenir du mythe selon Mayele ? Ce dernier, après avoir prouvé l'universalité, l'extranéité et la transcendance de la chose mythe – qui est l'a priori de la mythologie-, arrive à une conclusion qu'il qualifie de provisoire même s'il la trouve déconcertante et même si devant elle il ne peut que s'incliner. La voici : « La chose mythe est insaisissable, mystérieuse, et par voie de conséquence, strictement

---

<sup>130</sup> *Ib.*, p. 207-208.

<sup>131</sup> *Ib.*, p. 155.

<sup>132</sup> *Ib.* P. 248.

innommable (...). En revanche, si le mythe est sans nom véritable, il a cependant des formes incontestables avec lesquelles, d'ailleurs, il est fort imprudent de le confondre, ou auxquelles il est tentant parfois de le réduire. Seules ces formes peuvent être qualifiées ou nommées, parce que leur essence relève en partie de la contribution de l'homme.(...). Le mythe est en l'homme et par l'homme, sans être de lui<sup>133</sup>.

La philosophie comme le mythe ont à la fois à que faire avec la réalité, l'être, ce qui est. Chacun la représente et l'exprime à sa façon, et il arrive que la philosophie se serve du langage mythologique pour s'exprimer et dire sa vérité. Platon en est un exemple.

Parlons, à présent, du rapport entre la **philosophie et le mythe**. Avec Georges Gusdorf, nous affirmons que « le point de départ de la **philosophie authentique** se trouve dans l'étonnement, dans l'admiration ou l'angoisse (...). On appelle philosophie, chez tous les hommes, si simples soient-ils, les principes élémentaires traduisant la justification que se donne la personne de sa place dans le monde, et de son accord avec l'univers. Frustrée ou élaborée, ce que la réflexion recherche, c'est toujours un état de paix, de soi à soi, de soi aux autres et de soi au monde – principe d'une orientation ontologique, en foi de quoi l'homme se trouve à l'aise dans son paysage »<sup>134</sup>. Nous retenons de cette considération le mot *réflexion*. En d'autres termes, **la philosophie est une démarche de la pensée pour atteindre une certaine connaissance** procurant un état de paix, de soi

---

<sup>133</sup> *Ib.*, p. 247 et 250.

<sup>134</sup> G. GUSDORF, *Mythe et Métaphysique, introduction à la philosophie*, Paris, 1984, p. 338.

à soi, de soi aux autres et de soi au monde. **De ce fait, cette réflexion se fait selon une logique qui lui est propre et qui ne voudrait pas être « avalée » par n'importe quelle logique ou savoir, scientifique soit-elle.** A la suite de Mayele, nous savons que **si objectivement le mythe est une structure articulée de couple mixte impliquant l'invisible et le visible, subjectivement, il s'agit d'une démarche de la pensée dont la finalité est la connaissance, démarche dont l'initiateur réel est l'invisible.** Car c'est cet auteur invisible qui se donne à être connu, à être représenté, à être dit. **La mythologie est, de ce fait, la mise en forme du mythe, sous ses différentes modalités concrètes, destinées à la communication, à l'enseignement des autres.** Nous l'avons déjà souligné.

Ainsi nous savons que le mythe vise la connaissance et la mythologie la communication de cette connaissance. Ici aussi on acquiert cette connaissance en suivant une logique donnée. Si pour **la philosophie** certains principes (principe d'identité, principe de non contradiction, principe de tiers exclu. Soulignons que ces trois principes sont battus en brèche par les trois lois de la dialectique matérialiste, à savoir le passage de la quantité à la qualité et vice versa, la compénétration des contraires, la négation de la négation. Mais nous devons reconnaître que tout dépend du genre de connaissance pour décider des quels principes, l'on fera usage) sont prisés, **le mythe** a sa logique qui prise, entre autres, la contradiction. Puisqu'il en est ainsi, le mythe n'a pas besoin d'une reprise réflexive et critique de la philosophie, si ce n'est la mythologie, car le mythe est « déjà une réflexion, une démarche de la pensée ayant en commun avec la philosophie la même visée, c'est-à-dire la

connaissance, et que la logique de l'un est différente de celle de l'autre »<sup>135</sup>. Ceci étant, la philosophie ne peut pas le reprendre comme son objet, que cela n'en déplaise à Paul Ricœur, à Georges Gusdorf, et à tant d'autres. La logique du mythe échappe à celle de la philosophie, et faire du mythe son objet reviendrait à le méconnaître et à le réduire à sa logique. Et à ce niveau, nous pouvons faire appel à G. Gusdorf, même si sur plus d'un point, nous nous écartons de ses positions : « Entre la conscience mythique et conscience réflexive, il n'y aurait donc pas à choisir. L'antagonisme peut se résoudre en une réconciliation, car les deux composantes de l'affirmation humaine sont appelées à se compléter mutuellement (...). La conscience mythique ne signifie donc nullement le renoncement à la raison. Bien plus, elle nous apparaît dans le sens d'un élargissement et d'un enrichissement de la raison. Si la raison est l'organe suprême de la pensée humaine, la fonction de la vérité, cette fonction doit ressaisir et ordonner en nous les aspirations opposées, faire justice à chacune d'elles en lui reconnaissant la place qui lui revient »<sup>136</sup>. Souvenons-nous toujours de la première ligne de la Métaphysique d'Aristote : « L'homme a naturellement la passion de connaître »<sup>137</sup>, et, devons-nous ajouter qu'il n'y a pas une seule voie privilégiée pour connaître : la foi, la raison, le mythe, etc. sont des voies parmi tant d'autres.

Toutefois, il sied d'ajouter ceci : « Le contenu des récits mythiques est *vrai*, parce qu'il livre le don des dieux aux hommes (...). La philosophie en revanche devient l'instance

---

<sup>135</sup> *Ib.*, p. 21.

<sup>136</sup> *Ib.*, p. 353.

<sup>137</sup> ARISTOTE, *Métaphysique*, A. I., 980a.

critique, qui a la mission de purifier le vrai message livré par les dieux de toutes mythologies mensongères qu’imaginent et racontent Homère, Hésiode et d’autres poètes, qui, au lieu de révéler l’essence de dieux, la dénaturent »<sup>138</sup>.

Par ailleurs, affirme E. Rudolph, Platon présente « le mythe comme un correctif et comme un complément du logos »<sup>139</sup>. Ceci étant dit, Paul Kalola parle de la supériorité du mûthos par rapport au Logos qui se manifeste sous deux rapports : « D’un côté, le discours mythique est le plus approprié pour traiter certains thèmes philosophiques importants, en l’occurrence la création du monde (*Timaïos*), les éléments de l’organisation et l’histoire du cosmos (*Politicos*), la vie de l’âme après la mort (*Phaidon*, *Gorgias*, *Politeia*), l’applicabilité des principes de la vie commune politique (*Timaïos*). Le mythe intervient là où la raison atteint ses limites pour aborder certains de ses thèmes importants ; d’autre part, le discours mythique est l’expression d’une réflexion sur les limites de la faculté humaine à connaître la vérité. Les mythe réfléchit sur les conditions aprioritiques de la pensée (*Menon*, *Politicos*). Platon a fabriqué lui-même des récits mythologiques. Selon L. Brisson, la structure narrative du mythe dans le système platonicien garde, malgré ses failles à résoudre le problème de la définition du mythe, une certaine utilité, non seulement en assurant la transmission des valeurs et savoirs traditionnels, mais surtout en indiquant le caractère irréductible des objets mythiques aux significations des images exprimées »<sup>140</sup>

---

<sup>138</sup> P. KALOLA Bupe, *o.c.*, p.42.

<sup>139</sup> E. RUDOLPH cité par *Ib.*, p.42.

<sup>140</sup> P. KALOLA Bupe, *o.c.*, p.43.

L'étonnement peut être à la source de la mythologie et de la philosophie. Mais du point de vue de la *nature*, la philosophie diffère du mythe en ce sens qu'elle est un discours non immédiat au moment où le mythe se veut une structure articulée du couple mixte du visible et de l'invisible. La philosophie n'en serait pas un discours au second degré. Du point de vue de la *procédure*, le mythe a sa logique et prend plusieurs formes auxquelles elle ne se réduit pas, mais la philosophie déploie une autre logique et elle ferait de la « mythophagie » si elle prenait le mythe pour un objet. Elle ne peut reprendre que la mythologie.

Que dire du rapport philosophie et science ?

### **3.4. PHILOSOPHIE ET SCIENCE**

La philosophie et la science étaient jadis exercées par une même personne. C'est le cas de Pythagore, d'Aristote, de Descartes, etc. Toutefois, ils ne confondaient pas les deux formes de connaissance. Voilà pourquoi Aristote appela la métaphysique « philosophie première ». Ainsi il la distinguait de la physique ou « philosophie seconde ». Disons-le, la distinction rigoureuse entre la philosophie et la science viendra plus tard. Entre le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, la science se détachera de la philosophie et éclatera en plusieurs disciplines dont chacune d'elles se donnera un objet d'étude et se dotera de ses propres méthodes d'investigation.

#### **3.4.1. Nature de la philosophie et de la science**

La philosophie et la science (de *scientia* signifiant connaissance) sont deux domaines de connaissance. De par sa nature, la science invite le véritable scientifique à se laisser

attirer par « la stimulation de la découverte et de la recherche : c'est exactement cela qui le rapproche du philosophe. »<sup>141</sup> S'il est vrai que la philosophie n'a pas, par vocation, de faire de découverte scientifique, cependant elle invite le philosophe à faire de la recherche. Ainsi Frédéric Fournier n'a pas tort d'affirmer que « la philosophie consiste tout d'abord en une réflexion et en un questionnement d'une façon critique et rationnelle sur les dimensions de la vie humaine. Une recherche profonde sur la vérité, sur la pensée de l'être humain, sur son destin ainsi que sa destinée »<sup>142</sup>. Puisqu'il s'agit de la recherche, le scientifique comme le philosophe ont la passion de connaître comme ne cessait de le dire Aristote. De ce fait, se révèle en eux la *curiosité intellectuelle*. « Cela signifie que le chercheur est par nature animé du *désir de connaître* et de l'obstination qui va avec. Un scientifique véritable [et le philosophe, amoureux de la sagesse] garde[nt] vivant en [eux] le sens de l'étonnement devant le mystère de la Nature [et de la Vie]<sup>143</sup>. La curiosité scientifique a pour compagnon *l'amour de la vérité* qui rime avec *l'honnêteté intellectuelle*. Ajoutons, par ailleurs, que la curiosité scientifique, l'amour de la vérité et l'honnêteté intellectuelle sont aveugles si *l'esprit critique* venait à faire défaut. « Il faut savoir mettre

---

<sup>141</sup> S. CARFANTAN, *Leçon 75. Science et philosophie* [en ligne] <http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sciencephilo.htm> (page consultée le 18/11/2013)

<sup>142</sup> F. FOURNIER, *La différence entre la philosophie et la science* <http://www.cvm.qc.ca/encephi/contenu/vospages/fred04.htm> (page consultée le 7/06/2013).

<sup>143</sup> S. CARFANTAN, *Leçon 75. Science et philosophie* [en ligne] <http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sciencephilo.htm> (page consultée le 18/11/2013)

en *doute* ce qui semble bien installé dans la conscience commune, mais a bien des raisons d'être remis en cause. L'esprit critique est l'art de bien juger en discriminant le vrai du faux »<sup>144</sup>. Ceci fait partie du destin du scientifique et du philosophe.

En outre, nous devons souligner que cette passion de connaître contribue à former plusieurs vertus dont *l'indépendance du jugement* (« le paradigme de l'objectivité, ... exige que le scientifique soit capable de mettre de côté le parti pris passionnel, tel qu'on le rencontre souvent dans le débat politique, dans les luttes partisans du nationalisme, les affrontements religieux, etc. »<sup>145</sup>. Le philosophe n'a peur de personne si ce n'est de sa conscience), le *désintéressement* (« il faut entendre par désintéressement cette qualité morale qui fait qu'un chercheur est avant tout soucieux de la vérité. Le désintéressement commande de ne pas spécialement rechercher la gloire, la reconnaissance, les honneurs, mais de travailler modestement au progrès du savoir »<sup>146</sup>), *l'humilité* (reconnaître les limites de la raison devant la complexité de la nature et le mystère de la vie), la *probité intellectuelle* (« on entend par probité intellectuelle la vertu de l'homme de science [et du philosophe] qui allie le souci de la vérité et le courage de s'y tenir... La probité intellectuelle enveloppe une grande honnêteté, le sens austère de la discipline qui fait que parfois il faut accepter de voir remises en cause des idées auxquelles on tenait. [Pour l'homme de science] Il faut savoir accepter la sanction des faits, il faut être capable de s'assurer de la validité d'une

---

<sup>144</sup> *Ib.*

<sup>145</sup> *Ib.*

<sup>146</sup> *Ib.*

hypothèse [et le philosophe, à la suite de Kant doit savoir rebrousser chemin et en écoutant Karl Popper, il doit apprendre à débusquer les erreurs]. Il y a donc indéniablement non seulement des aptitudes mais surtout une *déontologie de l'esprit scientifique* »<sup>147</sup>.

Les deux formes de connaissance ont leurs objets.

### 3.4.2. *Différences entre la philosophie et la science*

Les deux domaines de recherche ont certaines différences portant, entre autres, sur les objets d'étude, les méthodes et le comment-pourquoi.

#### 3.4.2.1. *Objet*

La philosophie et la science peuvent avoir **le même objet matériel** ; exemple : la philosophie comme la science peuvent s'intéresser à l'homme. C'est l'angle sous lequel chacune d'elles s'y intéresse qui les différencie. C'est cela qu'on appelle **l'objet formel**. Quand un homme de science s'intéresse à l'homme, cela peut se faire du point de vue biologique ou physiologique. Pour le philosophe, la liberté et la destinée de l'homme peuvent retenir son attention.

##### 3.4.2.1.1. *Objet formel de la philosophie*

Ayant pour objet matériel la totalité du réel visible et invisible, la philosophie fait montre de sa capacité de se questionner et de répondre aux questions posées, et ce sous l'angle qui lui est propre. Exemple, si la réflexion du philosophe porte sur le monde ou l'univers, il voudra savoir s'il est déterminé ou s'il a la liberté ; s'il porte son regard sur

---

<sup>147</sup> *Ib.*

la société, il se posera des questions sur la meilleure forme de gouvernement, etc. ; et si l'existence attire attention, il s'interrogera sur les critères d'une vie authentique, sur le primat de l'essence sur l'existence et vice-versa, etc. Il ne manque pas de se poser des questions sur lui-même : qui suis-je ? Pourquoi dois-je souffrir et mourir ? Que puis-je espérer ? A dire vrai, la philosophie est englobante.

#### 3.4.2.1.2. *Objet formelle de la science*

N'ayant pas pour objet la totalité du réel, la science invite le scientifique à ne se poser « de questions que dans les limites étroites de sa spécialité, ce qui réduit la portée de la démarche »<sup>148</sup>. A dire vrai, c'est la spécialité qui fait l'objet formel de chaque science. Ainsi, par exemple, « l'objet propre de la physique, c'est l'étude de la *région de la matière...*, tels que la déviation des rayons lumineux, la chute d'un corps, le mouvement d'un fluide etc. [et ce sous l'angle qui lui est propre]... l'objet propre de la biologie, c'est la *région du vivant*, depuis les êtres monocellulaires, jusqu'aux individualités vivantes complexes des plantes et des animaux supérieurs [et ce sous l'angle qui lui est propre] »<sup>149</sup>. Le mathématicien a aussi son domaine d'étude propre qui est la *région des idéalités mathématiques* comme le nombre, le point, la ligne, qui sont de pures idées, des êtres de la raison qu'on ne peut rencontrer dans la nature et il les étudie sous un angle qui n'est pas celui de l'économiste,

---

<sup>148</sup> E. SERGEYEVA, *La philosophie, la science des sciences ?* [en ligne] <http://elisabethsergeyeva.wordpress.com/dissertations/terminale/> (page consultée le 17/11/2013).

<sup>149</sup> S. CARFANTAN, *Leçon 75. Science et philosophie* [en ligne] <http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sciencephilo.htm> (page consultée le 18/11/2013).

par exemple.

Conscient du débat sur la définition du concept science<sup>150</sup>, et du fait que ce livre s'adresse avant tout aux étudiants ou nouveaux chercheurs, nous proposons trois points communs sur lesquels le débat se tait : là où l'on parle de la science, ceux qui parlent, forment **une communauté scientifique**. Cette communauté a **un objet d'étude** qui lui est propre. En outre, cette communauté qui se veut scientifique étudie son objet en appliquant **des méthodes** bien appropriées. De ce fait, la science qui s'écrit au singulier, est plurielle dans sa compréhension. Puisqu'il en est ainsi, le débat entre les tenants des sciences dites dures se démarquant de ceux qu'ils traitent des défenseurs des sciences dites molles est sans objet.

De ce qui précède, nous définirons, la science (de *scientia* signifiant connaissance) comme étant un ensemble de connaissances obtenues par diverses théories et méthodes sur les phénomènes de la réalité, connaissances à prétention universelle. En d'autres termes, la science est une activité systématique produisant un *ensemble cohérent* de connaissances. Elle est centrée sur les phénomènes de la réalité (par exemple la nature, la société, la pensée) et *utilise un outillage précis* (des hypothèses, théories, méthodes, etc.)<sup>151</sup>.

Retenons qu'il existe plusieurs classifications des sciences. Ainsi certains classeront les sciences selon **leur**

---

<sup>150</sup> Cf. J.M. PRELLEZO et J. M. GARCIA (dir), *Invito alla ricerca. Metodologia e tecniche del lavoro scientifico*, 4a edizione riveduta e aggiornata, Roma, LAS-Libreria Ateneo Salesiano, 2010, p.31-33.

<sup>151</sup> Cf. <http://tecfa.unige.ch/guides/methodo/IDHEAP/slides/methodo-slides-15.html> (page consultée le 18/11/2012).

**objet.** Dans ce cas, on aura les sciences logico-formelles ou hypothético-déductives (mathématiques, logique) et les sciences empiriques (à l'intérieur desquelles, on distingue les sciences de la nature et les sciences humaines et sociales) ; d'autres, selon **leur but** ; on parlera des sciences appliquées et des sciences fondamentales ; d'autres selon **leur méthode** et de ce fait, on se trouvera en face des sciences nomothétiques (comme la physique, la biologie, l'économie, la psychologie, la sociologie qui cherchent à établir des lois générales pour des phénomènes susceptibles de se reproduire) et sciences idiographiques (comme l'histoire qui s'occupe du singulier, de l'unique, du non récurrent.), des sciences expérimentales et sciences d'observation (qui emploient la méthode expérimentale. Toutefois, il sied d'avertir que cette classification ne rend pas compte de la complexité des sciences, car « une même science peut ainsi être pour partie expérimentale, pour partie observationnelle. Il faut également prendre garde de ne pas tomber dans l'excès inverse qui consisterait, face à la complexité du réel, à nier qu'il puisse y avoir de profondes différences entre les différentes formes de recherche scientifique »<sup>152</sup>. Selon le contexte du but, telle science peut être appliquée et telle autre fondamentale. Bref, cette typologie n'est pas unique.

Devant cette pluralité de classification Jean Ladrière croit pouvoir trouver **un caractère commun** et ainsi il groupera les sciences dans « le type de classement que M.-D. Popelart et D. Vernant qualifient de *contemporain* »<sup>153</sup>.

---

<sup>152</sup> <http://tecfa.unige.ch/guides/methodo/IDHEAP/slides/methodo-slides-15.html> page consultée le 18/11/2012).

<sup>153</sup> C. DIMANDJA Eluy'a Kondo, *La problématique de la scientificité*,

Ceci étant, il établira une distinction « entre les sciences formelles pures, les sciences *empirico-formelles* et les sciences *herméneutiques* »<sup>154</sup>.

Jean Ladrière propose ce classement en partant de « leur fonctionnement effectif plus précisément, sous l'angle de leurs modes de validation respectif, c'est-à-dire en examinant les procédures mises en œuvre soit pour engendrer des propositions vraies, soit pour accepter et légitimer comme scientifiques de nouvelles propositions formulables dans un langage d'une discipline scientifique ou d'une série donnée de disciplines scientifiques »<sup>155</sup>.

De ce qui précède, Jean Ladrière désignera par **sciences formelles pures** les mathématiques et la logique formalisée et se justifie en évoquant deux faits précis et clairs, et ce en ces termes : « *Primo*, l'objet dont elles s'occupent ne se trouve ni livré tel quel dans la nature (...) ni même abstrait ou isolé des réalités naturelles quelles qu'elles soient »<sup>156</sup>. Autrement dit, nous avons affaire aux « sciences qui construisent entièrement leur objet ou qui ne le découvrent qu'en le construisant »<sup>157</sup>. En outre, s'il en est ainsi de l'objet, « les mêmes méthodes peuvent être transférées d'une discipline à l'autre (en l'occurrence des mathématiques à la logique), l'une et l'autre étant, en définitive, des *études des systèmes formels* (...). Toute forme d'étude des systèmes formels correspond ainsi très exactement à la mise en œuvre de ce mécanisme qui n'est rien d'autre que la démonstration. *La démonstration représente donc le mode fondamental de*

---

Kinshasa, Noraf, 2002, p.27. Souligné pare l'auteur.

<sup>154</sup> *Ib.*, p.27. Souligné pare l'auteur.

<sup>155</sup> *Ib.*, p.28. Souligné pare l'auteur.

<sup>156</sup> *Ib.*, p.29.

<sup>157</sup> J. LADRIERE cité par *Ib.*, p.29.

*validation dans les sciences formelles*. De sorte que l'on peut affirmer 'est acceptable' comme scientifiquement fondé '*ce qui est démontrable*' »<sup>158</sup>. Les *sciences* dites *empirico-formelles* sont celles dont le modèle d'explication s'inspire de la physique. Pensons à la chimie et aux sciences naturelles. En effet, « elles sont appelées empirico-formelles parce que, dans leur fonctionnement et dans leur langage interviennent deux composantes : l'une, expérimentale, qui a trait à la réalité empirique non organique (elle s'exprime en langage expérimental) et l'autre, franchement théorique (de nature formelle recourant parfois au langage mathématique)<sup>159</sup>. C. Dimandja, fils intellectuel de Jean Ladrière, explique en ces termes la composante théorique des sciences empirico-scientifique : « En physique, la théorie ne résulte pas de la simple observation ; elle ne relève donc pas de l'induction ou de la généralisation. C'est une 'construction intellectuelle (formelle) qui, à l'instar des principes de relativité, fonctionne comme un 'a priori' vis-à-vis de la composante empirique »<sup>160</sup>. C'est à ce niveau qu'intervient le concept *modèle* qu'on obtient quand on interprète une théorie. Le *modèle* est construit « de telle sorte qu'il serve d'intermédiaire entre la théorie et la réalité »<sup>161</sup>. Et C. Dimandja est très explicite (et à ce point il confirme notre dire) quand il affirme que « quand il s'agit d'appliquer la théorie à la réalité ou, ce qui revient au même, quand on veut *mettre la théorie à l'épreuve*, c'est l'aspect plutôt méthodologique que l'on aborde. Ici intervient le *langage expérimental*, celui qui décrit

---

<sup>158</sup> C. DIMANDJA Eluy'a Kondo, *o.c.*, p.29.

<sup>159</sup> *Ib.*, p.32.

<sup>160</sup> *Ib.*, p.33.

<sup>161</sup> *Ib.*, p.34.

le *protocole de recherche*, c'est-à-dire les faits empiriques sur lesquels porte la recherche, les ressources langagières et techniques à mettre en œuvre pour pouvoir décrire les résultats escomptés »<sup>162</sup>.

La procédure de la validation consistera « en la mise en correspondance (reposant elle aussi sur un crédit provisoire) de la composante théorique et de la correspondance expérimentale. La comparaison se fait à deux points de vue : *primo*, au niveau de leurs termes descriptifs respectifs ; *secundo*, au niveau des propositions théoriques P déduites des axiomes et des propositions expérimentales P jugées pertinentes et de même degré de généralité que P. Cette comparaison peut donner lieu soit à la confirmation (P=P) soit à la réfutation (P≠P) »<sup>163</sup>. Et il sied de noter que « si la réfutation aboutit, la théorie succombe aux tests de falsification et, dès lors, il n'y a aucune raison de la maintenir. Si, dans le cas contraire, la théorie résiste aux tests, on doit la considérer non pas comme vérifiée, mais plutôt comme 'corroborée' – ce qui veut dire qu'on peut la maintenir provisoirement (en attendant notamment de la soumettre à de nouveaux tests et de la confronter à de nouvelles théories) »<sup>164</sup>.

De ce qui précède, l'on peut déjà comprendre ce « verdict philosophique » : « Que retenir de cette analyse des sciences empirico-formelles ? Essentiellement l'idée que ces sciences ne se fondent nullement sur un socle de vérités définitivement acquises. Tout est affaire de consensus

---

<sup>162</sup> *Ib.*, p.35.

<sup>163</sup> *Ib.*, p.36.

<sup>164</sup> *Ib.*, p.37.

provisoire et donc de crédibilité »<sup>165</sup>.

Dépendant de la notion de **crédibilité**, « le mode de validation dans les sciences empirico-formelles, résume C. Dimandja, fait intervenir des critères relevant des deux composantes : d'un côté, des critères formels (a priori), tels que la non-contradiction, la compatibilité entre les théories sous-jacentes à la théorie soumise à l'examen ; de l'autre côté, des critères empiriques (a posteriori) de nature expérimentale. Ce qu'il ne convient pas de perdre de vue, nous prévient C. Dimandja, c'est le fait que la théorie joue doublement dans l'apport expérimental où c'est grâce à elle que les résultats reçoivent leur sens et c'est aussi grâce à elle – grâce au rôle 'anticipateur et prospectif' de la théorie – que sont suggérées de nouvelles expériences qui font progresser la science »<sup>166</sup>.

Pour les *sciences* dites *Herméneutiques* regroupant les disciplines se rapportant à l'homme et, en particulier, aux « systèmes de comportement et d'action, individuels et collectifs, dans lesquels la signification (des situations et des conduites) »<sup>167</sup> ou mieux les sciences humaines et sociales ou « sciences de la société » (physique sociale) et sciences de l'homme, le modèle de validation a un concept clé, celui de **signification**. À ce propos, C. Dimandja insiste sur le fait que « la catégorie de la signification est centrale dans la mesure où elle constitue l'élément qui permet de distinguer les sciences humaines les unes des autres, selon que celles-ci l'intègrent ou non dans leur mode d'élaboration »<sup>168</sup>. De ce

---

<sup>165</sup> *Ib.*, p.37.

<sup>166</sup> *Ib.*, p.38.

<sup>167</sup> J. LADRIERE cité par *Ib.*, p.39.

<sup>168</sup> C. DIMANDJA Eluy'a Kondo, *o.c.*, p.39.

fait, « le critère de validation d'une interprétation, c'est le *degré de saturation de l'interprétation proposée* »<sup>169</sup>, nous apprend J. Ladrière par la bouche ou mieux par l'écriture de C. Dimandja.

En dernière analyse, puisqu'il en est ainsi, pour Jean Ladrière, le critère de validité dans les sciences herméneutiques se présente en termes de « capacité de faire saisir l'articulation dissimulée sous les apparences du vécu et de guider efficacement l'action (dans le sens non d'une réussite particulière, mais d'une équation croissante à la dynamique profonde de la totalité, telle que la révèle précisément la théorie) »<sup>170</sup>

Nous trouvant devant trois modes de validation – la démonstration dans les sciences et/ou la non-contradiction dans les sciences formelles pures, « le degré de crédibilité d'une théorie dans les sciences empirico-formelles et le degré de saturation de l'interprétation dans les sciences herméneutiques »<sup>171</sup>, une question pertinente s'impose et Jean Ladrière se l'est posée au dire de son fils scientifique C. Dimandja : « Existerait-il **un** [c'est nous qui soulignons] critère de scientificité qui soit commun aux divers types de sciences ? (...) : [oui] celui d'*opération* »<sup>172</sup>.

Retenons que le dire de Jean Ladrière est une voix parmi tant d'autres, mais elle a l'avantage, à notre humble avis, d'être claire et bien argumentée pour convaincre.

#### 3.4.2.2. *Méthodes ou Démarche méthodologique de la science*

---

<sup>169</sup> *Ib.*, p.42.

<sup>170</sup> J. LADRIERE cité par *Ib.*, p.41.

<sup>171</sup> C. DIMANDJA Eluy'a Kondo, *o.c.*, p.42.

<sup>172</sup> *Ib.*, p.42. Souligné par l'auteur.

Pour atteindre la connaissance, chaque domaine de recherche a sa propre démarche. La science et la philosophie ont, chacune, sa propre démarche méthodologique.

La science pouvant être considérée comme une activité systématique (produisant un *ensemble cohérent* de connaissances intégrées dans un *système*) centrée sur la réalité (par exemple la nature, la société, la pensée) et *utilisant un outillage précis* (des hypothèses, théories, méthodes, etc.), tente de généraliser, et ce en produisant des lois<sup>173</sup> et des théories ; et elle a trois composantes, à savoir l'**observation** (des faits scientifiques choisis, mesurés et ce à l'aide des instruments pouvant la rendre plus précise), l'**expérimentation** (doublée de la vérification de l'hypothèse émise) et les **lois** (produites lorsque les phénomènes observés font apparaître des relations invariables entre certaines grandeurs mesurées<sup>174</sup> et sont rédigées, dans la plupart du temps, dans un langage précis, souvent celui des mathématiques).

La science a des méthodes et des techniques scientifiques s'interposant entre le scientifique et la nature et nous pouvons retenir la méthode expérimentale. Cependant elle n'est pas l'unique méthode scientifique. Nous pouvons la schématiser de la manière suivante : l'**observation** conduit à l'émission d'une **hypothèse**. Celle-

---

<sup>173</sup> Qu'est-ce que la science ? [en ligne] <http://tecfa.unige.ch/guides/methodo/IDHEAP/slides/methodo-slides-15.html> (page consultée le 15/05/2013)

<sup>174</sup> H. JAMET, Qu'est-ce que la science ? [en ligne] <http://www.jamet.org/Reflexions/Science/Definition.html> (page consultée le 15/05/2013)

ci sera suivie d'une **vérification** afin de la réfuter ou de l'accepter. La confirmation de la vérification se terminera par la production des **lois**. Et l'ensemble des lois donne des **théories**.

La philosophie a aussi des méthodes dont certaines seront étudiées dans un des chapitres suivants de ce livre. Le philosophe est sujet et objet de sa propre réflexion ; d'où le philosophe s'engage dans la philosophie en tant qu'homme et non comme technicien et ne peut échapper à sa philosophie.

Ainsi apparaissent les notions de « *Objet-monde et sujet-moi* ». *La raison humaine* a le pouvoir de constituer la connaissance d'un monde et celui de se tourner vers la subjectivité du moi. Retenons, il n'y a pas deux raisons, mais une seule, la raison humaine. Toutefois, l'activité rationnelle du sujet pensant opère deux orientations différentes ou deux « intentions ». La première activité constructive est tournée vers l'objet :

$S \longrightarrow O$  ; la seconde est tournée vers le sujet :  $S \longleftarrow O$ .  
En résumé on a ce schéma :  $S \longleftrightarrow O$ .

La philosophie pourrait alors être appelée, avec raison, la science de sujet et la science celle de l'objet. Ce schéma pose problème car il sous-entend qu'en science il n'y a que l'objectivité et en philosophie la subjectivité. Serge Carfantan nous avertit afin de ne pas tomber dans ce piège. Pour lui, « l'empire de l'objectivité est très varié. *L'objectivité* que l'on est en droit d'attendre de la physique est très différente de celle que l'on est en droit d'attendre de l'histoire, de la psychologie, elle n'est pas non plus celle que l'on peut attendre des mathématiques. Chaque *région de l'être* nécessite une approche qui lui soit propre, une

*définition de l'objectivité.* En tant qu'être humain, chacun de nous *est* une subjectivité et chacun de nous ne peut connaître qu'en tant que conscience et par rapport à sa propre conscience. [L'homme de science n'est pas un robot.] Il serait tout de même incompréhensible que l'approche objective de la connaissance des sciences ne vienne pas correspondre à des exigences de la subjectivité en nous »<sup>175</sup>.

### 3.4.2.3. *Le pourquoi et le comment de la science et de la philosophie*

D'aucuns disent et enseignent que la science répond à la question du **comment** et la philosophie à celle du **pourquoi**. Et pourtant toutes les deux ont des comment et des pourquoi.

Point n'est besoin de rappeler que lorsqu'un homme de science observe un phénomène, il ne se demande pas **pourquoi** ce phénomène a lieu, mais **comment** il s'explique. Cependant, « il semble bien plus naturel de demander **pourquoi** le soleil brille, plutôt que de demander **comment** il brille »<sup>176</sup>. Il y a aussi un **Pourquoi** la Terre tourne-t-elle autour du Soleil? Et la réponse sera : à cause de la gravitation universelle.

Le *comment et le pourquoi scientifique* ne se confondent pas *au comment et au pourquoi*

---

<sup>175</sup> S. CARFANTAN, *Leçon 75. Science et philosophie* [en ligne] <http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sciencephilo.htm> (page consultée le 18/11/2013)

<sup>176</sup> H. JAMET, *Qu'est-ce que la science?* [en ligne] <http://www.jamet.org/Reflexions/Science/Definition.html> (page consultée le 15/05/2013)

*philosophique* ; ils sont de nature différente. Exemple : **comment** dois-je me comporter pour être un authentique être pour autrui ? **Pourquoi** faut-il se battre pour la liberté ? Toute réponse scientifique à un pourquoi philosophique risque alors d'être insatisfaisante et générer un nouveau pourquoi. Il ne faut jamais confondre les genres.

### 3.4.3. Complémentarité entre la science et la philosophie

La philosophie peut se nourrir des découvertes scientifiques et il n'est pas étonnant de voir des savants avec une philosophie spontanée. Louis Althusser le fait bien voir dans son livre *Philosophie et la philosophie spontanée des savants*. « En tout scientifique, soutient-il, il est un philosophe qui sommeille »<sup>177</sup>

. Mais reconnaissons qu'il existe une exploitation des sciences par la philosophie. À ce propos, Althusser écrit : « L'immense majorité des philosophies connues ont toujours dans l'histoire de la philosophie exploité les sciences (et pas seulement leurs échecs) au profit des « valeurs », des idéologies pratiques : religieuse, juridique,

---

<sup>177</sup> L. ALTHUSSER, *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Paris, 1974, p. 7-8. Soulignons que le scientifique a une croyance fréquente au *déterminisme*, car il a la conviction que tout phénomène est la *conséquence* nécessaire de conditions communes. De ce fait, le hasard dans l'explication serait une mesure de notre ignorance. En outre, il croit au principe du *relativisme* qui l'invite à accepter que notre connaissance est *imparfaite et relative*, et d'une façon spéciale en sciences sociales où l'homme est à la fois sujet et objet, observateur et observé (*Qu'est-ce que la science* [en ligne] <http://tecfa.unige.ch/guides/methodo/IDHEAP/slides/methodo-slides-15.html> (page consultée le 15/05/2013)). Ces deux croyances ne sont pas scientifiques.

esthétique, etc. »<sup>178</sup>. Ainsi, grâce aux vastes théories, le philosophe peut préciser la place de l'homme dans l'univers. Quand la théorie héliocentrique n'était pas en vogue, le philosophe considérait l'homme et sa liberté d'une autre façon. Cette théorie l'a aidé à rectifier son tir et à « positionner » l'homme autrement qu'avant. Par ailleurs, « les découvertes de la physique ont puissamment fait progresser la biologie et la médecine qui, à leur tour, ont mieux fait comprendre les conditions du comportement humain et le sens de la liberté »<sup>179</sup>. Ces découvertes conduiront le philosophe à considérer sous un jour nouveau les problèmes moraux et métaphysiques. Il serait très téméraire d'affirmer, avec Louis Althusser, *qu'en dehors de son rapport aux sciences, la philosophie n'existerait pas*<sup>180</sup>. Sa position se comprend, car pour lui la philosophie suit la science et ne la précède pas. Il se réfère à la devise écrite sur le fronton de l'Académie de Platon : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Puisque nous évoquons le nom de Louis Althusser, disons encore un mot sur sa façon de voir le rapport entre la philosophie et les sciences.

Pour lui, il existe un *rapport spécifique* entre la philosophie et les sciences. Il réserve le concept de *question*<sup>181</sup> à la philosophie et celui de *problème* aux

---

<sup>178</sup> *Ib.*, p. 83.

<sup>179</sup> T. ABOU-REJEILY, *Précis de philosophie*, Bruxelles/Kinshasa, 1973, p. 23.

<sup>180</sup> Cf. L. ALTHUSSER, *o.c.* p. 65-68.

<sup>181</sup> Renaud Barbaras fait le contraire : la *question* est propre à la science car elle fait appel au donné alors que le *problème* est « toujours une invitation à dépasser le donné... Toute activité philosophique passe par la formulation de problèmes ... [mais] tout problème n'est pas philosophique, et la philosophie peut dès lors être caractérisée par un

sciences. Entre les sciences exactes, la philosophie aura le **rôle** de tracer une ligne de démarcation entre les deux types **d'application**, comme par exemple l'application des mathématiques aux sciences exactes. Dans cet exemple, on voit que les sciences de la nature sont mathématisées. C'est un rapport d'application. COMMENT CONCEVOIR CETTE APPLICATION est une question philosophique. Cette application est-elle un effet d'impression comme on « applique » une signature sur un texte ? Est-ce sur le mode de l'extériorité et de l'instrumentalité, sur le mode de la technique ? Ainsi, à travers ces questions, se tracera une ligne de démarcation qui fera voir quelque chose qu'on ne voyait pas avant. Quoi ? Des questions, comme celle de que doit-on comprendre sous la catégorie d'application des mathématiques aux sciences de la nature ? Ainsi on verra aussi que les sciences de la nature poseront aux mathématiques des problèmes. Cette fois-ci il ne s'agira pas du rapport d'application mais du **rapport de constitution**. N'oublions pas que les mathématiques sont partie prenante à la constitution des sciences de la nature. Ce rôle de tracer la ligne de démarcation est capital, car il dégage la voie pour orienter les scientifiques. En d'autres termes, sans empiéter sur les sciences, les questions philosophiques peuvent aider à poser des questions scientifiques, dans l'espace qu'elles dégagent. En dégageant la voie, le **tracé** qui prend la forme des **thèses justifiées** (pour Louis Althusser la philosophie énonce des thèses qui sont dogmatiques dans la mesure où toute thèse n'est pas susceptible de démonstration au sens strictement scientifique. Voilà pourquoi les thèses philosophiques ne peuvent pas être dites « vraies », mais

---

certain type de problèmes » (R. BARBARAS, *a.c.*, p.245.

elles peuvent seulement être dites « **justes** ») et lève les obstacles épistémologiques et ainsi on se trouvera devant un espace pour une « **ligne juste** » pour les pratiques qui sont *l'enjeu* des thèses philosophiques.

Le cinquième cours d'Althusser intitulé *Du côté de la philosophie* résume tout : les grandes révolutions philosophiques font toujours suite aux grandes révolutions scientifiques. Ainsi par exemple, aux mathématiques grecques, fait suite la philosophie de Platon ; à la constitution de la physique galiléenne, la philosophie cartésienne ; à la physique newtonienne, la philosophie kantienne ; à la logique mathématique, la philosophie de Husserl ; et à la science de l'histoire fondée par Marx (le matérialisme historique), une nouvelle philosophie, le matérialisme dialectique<sup>182</sup>. Voilà pourquoi il se permettra d'affirmer que l'immense majorité des philosophies religieuses, spiritualistes ou idéalistes entretiennent avec les sciences un rapport d'exploitation, à l'exception du matérialisme dialectique. Sachez que L. Althusser est athée et tire la couverture de son côté, de telle sorte qu'il sera aveugle pour ne pas voir que *La dialectique de la nature* de F. ENGELS exploite aussi les sciences. Heureusement le dernier Louis Althusser a su rebrousser chemin après avoir débusqué les erreurs et il confessera qu'il avait prêté à Marx sa propre philosophie, i.e. celle de Louis Althusser et il parlera du Matérialisme aléatoire.

De ce qui précède, malgré les positions extrémistes de

---

<sup>182</sup> Pierre SOMVILLE affirme, pour sa part, que la philosophie « naît toujours d'une théologie » (*Parménide d'Élée. son temps et le nôtre*, Paris, 1976, p. 28).

L. Althusser, nous pouvons nous permettre de dire que la philosophie permet de dire aux sciences de toujours mieux préciser leurs objets formels, d'améliorer leurs méthodes et de reconnaître leurs limites.

En outre, la philosophie joue le rôle de critique des résultats de la recherche scientifique. « Rappelons que la philosophie est fondée sur une certaine idée de morale. Les recherches scientifiques se retrouvent bien souvent confrontées aux mœurs déjà établies dans la société humaine. On peut dire que l'éthique (...) met parfois un frein au progrès dans la recherche scientifique. Nous pourrions citer des exemples comme le clonage : un progrès dans la recherche scientifique, testé pour le moment uniquement sur l'espèce animale, la bioéthique (ou l'étude des problèmes éthiques posés par l'interventionnisme médical) interdisant celui-ci d'être pratiqué sur l'espèce humaine »<sup>183</sup>.

Par ailleurs, il n'est pas surprenant de voir la philosophie jouer le rôle vulgarisateur des résultats des recherches scientifiques.

Soulignons un autre fait de complémentarité : la philosophie réfléchit aussi sur la science, ses pratiques, ses méthodes et ses fins. Ainsi on aura *la Philosophie des sciences*. A côté de la philosophie des sciences, siège l'épistémologie, la réflexion philosophique portant sur les spécificités et les problèmes posés par une discipline scientifique. « Il y a une épistémologie de la physique, une

---

<sup>183</sup> E. SERGEYEVA, *La philosophie, la science des sciences ?* [en ligne] <http://elisabethsergeyeva.wordpress.com/dissertations/terminale/> (page consultée le 17/11/2013).

épistémologie de la biologie, des mathématiques, de l'histoire, de la sociologie, de la psychologie etc. *L'épistémologie générale est la réflexion sur la science dans son ensemble* »<sup>184</sup>.

La philosophie et la science se permettent mutuellement d'aller de l'avant et de se questionner sur de nouveaux phénomènes. En effet, le philosophe et le scientifique vivent dans un même monde et sont confrontés aux mêmes questions ou problèmes. La philosophie ne se pratique pas dans les nuages et l'homme de science ne passe pas sa vie dans le laboratoire. Ils sont tous fils de la terre et du ciel.

La philosophie comme la science, en dernière analyse, sont deux formes de savoir dont l'humilité de l'une et de l'autre est à l'origine de la richesse humaine. Un homme de science qui croirait résoudre tous les problèmes humains sombrerait dans le **scientisme** qui est une maladie provenant d'un athéisme aveugle. Si la science et la technique (qui en est sa fille) offrent la possibilité de connaître le monde, de le transformer, elles ne sont pas capables de répondre à la question du bien et du mal, du bonheur et ne peuvent pas déterminer leur propre valeur et leur propre portée pratique. **Ses jugements sont de fait et non de valeur.** Gabriel Marcel a raison de distinguer le **problème** du **mystère**. La solution du premier provient des sciences et celle du second du recueillement ou mieux de la philosophie car l'homme y est impliqué. On ne mesure pas l'amour par exemple, on le vit avec ses flammes. La science

---

<sup>184</sup> S. CARFANTAN, *Leçon 75. Science et philosophie* [en ligne] <http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sciencephilosophie.htm> (page consultée le 18/11/2013).

ne peut pas faire une seconde réflexion sur elle-même, si ce n'est la philosophie. *Mais le discours philosophique sur la science n'est pas scientifique, il reste toujours philosophique.*

La philosophie des sciences en dit plus. En d'autres termes, le rapport entre la philosophie et la science n'est pas celui d'exclusion mais celui de complémentarité, car « la vérité humaine doit être cherchée sur les grands chemins de la terre des hommes ; et les philosophes devraient se faire les compagnons de route de tous ceux qui se sont donnés pour tâche l'inventaire lucide et sagace de la condition humaine »<sup>185</sup>.

Ces réflexions doivent nous conduire à ne pas nous comporter devant le monde – l'ordre des objets – comme devant les sujets où le moi est en relation étroite avec le toi. Le Moi et le Toi constituent le « *règne des fins* », et cela interdit de considérer le Moi et le Toi comme des moyens. Le « respect » y est de rigueur. Emmanuel Kant en parle dans les **Fondements de la métaphysique** où les trois formules de l'impératif catégorique sont bien explicitées. Malheureusement, certains hommes de sciences sans conscience se croient tout permis en oubliant que tout n'est pas pour l'intérêt de l'homme. Certains hommes de sciences et non la science se préoccupent peu des problèmes de l'environnement et « les progrès spectaculaires de la biologie et de la médecine à mesure qu'ils suscitent d'immenses espoirs, soulèvent également de nombreux problèmes d'éthique dans des domaines variés (génétique, transgénèse, clonage mais aussi procréation médicalement

---

<sup>185</sup> G. GUSDORF cité par MUTUZA KABE, *a.c.*, p. 30.

assistée) »<sup>186</sup>. Retenons que toute découverte scientifique n'est ni bonne, ni mauvaise en soi, le problème qui se pose se situe au comment va-t-on utiliser cette découverte. Et c'est ici que la philosophie doit jouer le rôle de « policière de la circulation scientifique » (PCS), car il y va de la survie humaine, y compris celle de l'homme de science. Oui, le scientifique a une grande responsabilité et il doit comprendre qu'il est **« par définition au service de la science, mais la science, elle, est liée au destin de l'humanité »**<sup>187</sup> et il ne doit pas laisser ses découvertes dans les mains des « bandits scientifiques » pour fabriquer des bombes atomiques et pour transformer des prisonniers en cobayes de laboratoire. Le problème devient complexe quand on voit des privés ou des entreprises financières et non anthropophiles financer les recherches scientifiques.

A dire vrai, la philosophie et la science ne sont jamais en conflit et si ce dernier existe, il n'est que dans l'homme.

---

<sup>186</sup> E. SERGEYEVA, *La philosophie, la science des sciences ?* [en ligne] <http://elisabethsergeyeva.wordpress.com/dissertations/terminale/> (page consultée le 17/11/2013).

<sup>187</sup> S. CARFANTAN, *Leçon 75. Science et philosophie* [en ligne] <http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sciencephilo.htm> (page consultée le 18/11/2013)



## Chapitre quatrième

# Méthodes philosophiques face aux méthodes scientifiques

Une méthode est une voie de recherche, un chemin à suivre pour atteindre une connaissance. C'est un cheminement. Dans les sciences, le sujet est tourné vers le monde des objets. Et pour bien atteindre et analyser ces objets, il faut avoir une méthode ; dans la philosophie, le sujet retourne sur soi-même et il faut un procédé pour s'atteindre, se recueillir et se « ramasser ». Ainsi nous avons affaire à deux démarches ou procédés différents.

### 4.1. Méthodes scientifiques

Il y a plusieurs méthodes scientifiques. Toutefois nous présenterons la méthode des sciences expérimentales. Les sciences de la nature utilisent **la méthode inductive** appelée **expérimentale**. Elle a trois temps : « Il s'agit d'abord d'observer les faits puis d'en proposer une explication conjecturale, l'hypothèse, enfin de retourner à l'expérience

pour vérifier l'hypothèse »<sup>188</sup>. On établira la « loi » après la vérification de l'hypothèse et l'ensemble des lois forme une théorie.

L'observation des faits est soit simple (quand il y a le concours des sens et de l'esprit), soit armée (quand elle se fait avec le concours d'instruments). Cette observation se fait sur les faits scientifiques, faits choisis, remarquables et mesurés. Il n'est pas exclu que l'observation des faits scientifiques aboutisse à la découverte des faits nouveaux pouvant entrer en contradiction avec le système du monde tel qu'il est admis. Alors l'on est devant les faits-problèmes ou « faits-polémiques », selon Gaston Bachelard.

L'observation sera suivie de l'émission d'une hypothèse qui est une idée anticipant sur la cause du phénomène. De diverses façons, on expérimentera pour vérifier l'hypothèse. « Autrement dit, on part d'un fait, on conçoit une idée pour expliquer ce fait et l'on revient aux faits pour contrôler l'idée. Il y a donc un va-et-vient incessant des faits à l'idée et de l'idée aux faits »<sup>189</sup>.

De cette méthode expérimentale, l'on voit bien que la science introduit une séparation entre le sujet observant (cogito) et l'objet observé et pensé (congitatum) et la réalité dont la science parle se veut une réalité objective.

## 4.2. Méthodes philosophiques

La philosophie est aussi méthodique. La méthode propre à la philosophie est la *méthode réflexive*. C'est une voie de retour par laquelle la pensée revient de l'extérieur

---

<sup>188</sup> *Ib.*, p. 95.

<sup>189</sup> *Ib.*, p. 91.

vers l'intérieur, et c'est aussi un retour de la pensée sur ce qui a attiré son attention. L'on parlera de la seconde réflexion.

La méthode réflexive prend plusieurs formes selon les philosophes. Ainsi on aura :

#### **4.2.1. La dialectique**

La dialectique signifie dialogue chez Socrate où l'ironie et la maïeutique en sont les deux moments forts. Chez Platon, la dialectique est ascendante et descendante. L'on part du monde sensible vers le monde des Idées et de ce dernier vers le premier. Chez Hegel, la méthode dialectique est un processus évoluant de l'affirmation d'une thèse à celle d'une antithèse vers une synthèse. Engels, en collaboration avec Marx, parlera aussi d'une méthode dialectique avec ses trois moments, à savoir le passage de la quantité à la qualité et vice versa, compénétration des contraires et la négation de la négation. Notre brochure intitulée *La Dialectique. D'Héraclite d'Éphèse à Georges Gurvitch* donne un aperçu historique de la Dialectique comme méthode et comme conception de la réalité<sup>190</sup>.

#### **4.2.2. La phénoménologie**

Avec Husserl, l'on a la phénoménologie transcendantale. Par cette méthode l'esprit, au moyen des réductions successives, se trouve en face de la conscience pure ou du moi transcendantal et l'on voit les choses telles qu'elles sont elles-mêmes. Avec la phénoménologie

---

<sup>190</sup> Cf. L. MPALA MBABULA *La Dialectique. De Héraclite d'Éphèse à Georges Gurvitch*, Lubumbashi, 2000.

existentielle (Heidegger, Sartre), « le retour aux choses devient bel et bien fidélité au concret et à l'existence en se donnant pour thème essentiel « l'être-au-monde »<sup>191</sup>. Il s'agit de décrire le milieu concret dans lequel le « je » se trouve en situation. Il s'agit, en dernière analyse pour cette méthode, de retrouver le sens même dans les phénomènes qui apparaissent.

#### **4.2.3. L'analyse philosophique**

L'analyse est une méthode destinée à retrouver dans les données complexes, les éléments simples et les idées claires qui les expriment. C'est la seconde règle de la méthode universelle de Descartes. L'analyse du langage est aussi une méthode. Il y aura aussi analyse « chaque fois qu'on ira de l'effet à la cause. De la conséquence au principe, mouvement qu'on appelle par métaphore « démonter » », comme le dit Roger Vernaux<sup>192</sup>.

#### **4.2.4. La synthèse**

Comme l'entend Descartes, par cette règle ou méthode on conduit par ordre la pensée « en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître pour monter peu à peu, comme par degrés, à la connaissance des plus composés »<sup>193</sup>. Il y aura aussi synthèse « quand on « descendra » d'une cause à ses effets, d'un principe à ses conséquences »<sup>194</sup>.

---

<sup>191</sup> T. NKERAMIHIGO, *o.c.*, p. 80.

<sup>192</sup> R. VERNAUX, *Introduction générale et logique*, Paris, 1964, p. 43.

<sup>193</sup> J. DUBOIS, *o.c.*, p. 12.

<sup>194</sup> *Ib.*, p. 43.

#### **4.2.5. La critique**

Elle examine une affirmation en vue de porter à son sujet un jugement d'appréciation. Le doute y joue un rôle important. On ne veut pas être victime de la naïveté et du dogmatisme. C'est vraiment un exercice de bon sens, d'honnêteté et d'équilibre spirituel et intellectuel.

#### **4.2.6. L'intuition**

Empirique ou psychologique, elle est une perception directe ou immédiate d'un fait physique affectant nos organes sensoriels ou celle de nos propres états de conscience. On parlera même de l'intuition divinatrice ou intellectuelle où il y a une découverte directe de rapports entre les choses. Mais l'intuition mystique se révèle être une saisie immédiate des réalités religieuses ou ultra-sensorielles. Platon, Blaise Pascal, Henri Bergson, Senghor ont été friands de la méthode intuitive.

#### **4.2.7. Le recueillement philosophique**

Il est une méthode différente du recueillement religieux où il y a le sacré. Le philosophe s'y retrouve seul devant ses réalités mystères. Il est solitaire. G. Marcel a prôné cette méthode.

#### **4.2.8. Le silence et l'amour<sup>195</sup>**

Le silence et l'amour peuvent être comptés parmi les

---

<sup>195</sup> Roger Caratini dit à ce propos : « Elle (la philosophie) peut se décrire comme une démarche très générale qu'utilise tous les procédés dont l'esprit humain dispose pour réfléchir, comme l'observation, la déduction, le calcul, les ordinateurs, amour, l'extase, la parole, le silence, la souffrance, » (R. CARATINI, *Vent de philo. Sur les chemins de la*

différentes formes de méthode réflexive. Il suffit qu'un étudiant soit silencieux ou qu'il aime son professeur pour que la compréhension du cours soit facilitée.

#### **4.2.9. Évocation**

L'évocation est « la méthode de la méditation philosophique qui s'installe dans l'axe existentiel toujours tumultueux et toujours tendu entre l'amont et l'aval ; elle a pour préoccupation de réconcilier la lucidité avec la créativité, la mémoire avec l'imagination, la conscience historique avec l'exigence de la métamorphose »<sup>196</sup>.

#### **4.2.10. Herméneutique**

Il s'agit de l'interprétation des textes. Chaque fois que le philosophe aura à lire un texte philosophique, il sera obligé de l'interpréter pour bien l'exposer. La meilleure interprétation finit par le phénomène d'**appropriation** et d'**actualisation**. Sachons qu'il y a plusieurs tendances en herméneutique. Pensons à Schleiermacher, Dilthey, Heidegger, Gadamer, Ricœur, Hirsch, Emilio Betti, Habermas, lecture matérialiste, etc.

#### **4.2.11. Méthode historique**

La méthode historique est utilisée pour les différents cours d'histoire de la philosophie. Elle procède en générale de manière chronologique. On peut par exemple partir d'une idée comme celle de bonheur et voir depuis l'antiquité

---

*philosophie...*, Paris, 1997, p. 22.)

<sup>196</sup> C. DIMANDJA, *Préface*, dans KAMANA, *Destinée négro-africaine. Expérience de la dérivé et énergétique du sens*. Strasbourg, 1987, 1987, p. 10.

les philosophes qui ont parlé du bonheur. Nous pensons, à notre humble avis, que cette méthode n'exclut pas l'appréciation critique après avoir exposé la pensée de l'auteur, car l'histoire de la philosophie ne se confond pas aux sciences historiques.

Comme on le voit, la méthode réflexive fait voir que la philosophie essaie de comprendre la réalité dans sa totalité et ne veut pas séparer l'homme de tout ce qui l'entoure, qui touche à sa vie matérielle et spirituelle. Mais nous devons regretter avec Louis Althusser que depuis que l'homme se livre à la réflexion philosophique avec sa méthode réflexive il lui arrive souvent de tomber dans le puits comme cela fut le cas avec Thalès de Milet. Qu'est-ce à dire ? La réflexion philosophique semble plus inquiéter que tranquilliser l'esprit. N'est-ce pas là le sort du philosophe ? La question est ouverte.

Alors à quoi sert la philosophie ?



## Chapitre cinquième

### Utilité et action de la philosophie

Ce sont souvent les philosophes eux-mêmes qui posent la question de l'utilité de leur propre discipline. Cela ne doit jamais étonner, car c'est une des manières d'être de la philosophie. Elle doit douter même de son rôle et de sa nature. Sans cela, elle serait un pur **dogmatisme**. Mais faisons remarquer que « demander à quoi sert la philosophie, c'est engager une enquête sur le sens et la portée des diverses activités humaines, donc sur la signification de l'existence humaine. Demander à quoi sert la philosophie, c'est déjà philosopher »<sup>197</sup>.

Parler de l'utilité de la philosophie revient, en outre, à poser la question de savoir quel est le rôle des philosophes dans la société. Avant de discours sur les différents rôles du philosophe, nous trouvons opportun de rappeler que l'homme ne peut se passer de philosophie.

Par ailleurs, « la philosophie est ce qui ramène au centre

---

<sup>197</sup> M. DESCHOUX, *o.c.*, p. 3.

où l'homme devient lui-même en s'insérant dans la réalité »<sup>198</sup>. En d'autres termes, chaque personne essaie de se positionner, de se donner une ligne de conduite et de trouver une « *équation existentielle* » afin de bien s'insérer dans la réalité politique, sociale, économique, culturelle et religieuse. Cette prise de position raisonnée comme le dirait J. Piaget dans *La Sagesse et illusions de la philosophie* est inspirée et soutenue par une certaine philosophie « car le philosophe naît en nous dès l'instant où nous nous posons la question si simple et si décisive : à quoi sert-il de vivre ? »<sup>199</sup>.

La philosophie, comme cours, enseigne à bien penser. La logique se charge de cette tâche. Voilà une de ses utilités pour les étudiants. Mais le danger qui guette ceux qui s'adonnent beaucoup à la logique est celui d'être sophiste et de verser dans l'art de discussion. Au lieu de rechercher la vérité, on se contente de persuader. C'est cette utilité qui fait que la philosophie soit mal vue par le public non averti. Et si on a des conseillers politiques philosophes qui s'arrêtent à cette utilité, la démagogie devient l'arme avec laquelle on dirige le corps social.

Une autre utilité de la philosophie est celle de rendre l'homme capable de réfléchir sur la vie. Cet aspect fait que l'homme soit supérieur à l'animal. Voilà pourquoi Blaise Pascal n'a pas hésité à dire : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est avec elle que nous devons nous élever... Travaillons donc à bien

---

<sup>198</sup> K. JASPERS, *Introduction à la philosophie*, p. 12.

<sup>199</sup> M. DESCHOUX, *o.c.*, p. 3.

penser. Voilà le principe de la morale »<sup>200</sup>. Ainsi la philosophie enseigne à être l'homme.

De ce fait, un philosophe devenu conscient de son humanité, voudra être « *fonctionnaire de l'humanité* » selon Husserl<sup>201</sup>.

Nietzsche ira plus loin en traitant le philosophe de « *Médecin de la civilisation* »<sup>202</sup>. Il est au service d'une civilisation. Certes, « il ne peut *créer une civilisation*, mais il peut la préparer en écartant certains obstacles, la modérer et par là la conserver ou la détruire (...). C'est quand il y a *beaucoup à détruire* qu'il est le plus utile, à des époques de chaos ou de décadence »<sup>203</sup>. Il ajoutera aussi que le but de la philosophie est de lutter contre la bêtise qui n'est rien d'autre que l'absence de la réflexion.

De notre part, nous voudrions le qualifier de *Général dans le combat pour l'humanité*, car la philosophie, en dernière analyse, est un champ de bataille comme le disait Emmanuel Kant (Kampfplatz). Pour Mikel Dufrenne, « nul n'est philosophe impunément, et la preuve de la philosophie reste dans le philosophe (...). Mais l'essentiel est que la philosophie débouche sur la vie (...). Le philosophe est un homme qui s'adresse à des hommes, et qui les provoque à être hommes ou surhommes. Sinon voudrait-elle une heure de peine ? »<sup>204</sup>. Oui, « ON attend du philosophe qu'il témoigne de sa philosophie en la vivant »<sup>205</sup>. Nous le prenons pour celui

---

<sup>200</sup> B. P ASCAL, *Pensées n° 347*, Paris, 1972, p. 342.

<sup>201</sup> E. HUSSERL, cité par G. MORRA, *o.c.*, p. 149.

<sup>202</sup> Cf. F. NIETZSCHE, *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, Paris, 1938, p. 163.

<sup>203</sup> *Ib.*, p. 165.

<sup>204</sup> M. DUFRENNE, *o.c.*, p. 122.

<sup>205</sup> *Ib.*, p. 125.

qui enseigne ce que doit être l'humanité, celui qui propose les solutions pour la soigner et celui qui lutte, en étant devant, pour la protéger et la promouvoir. Tout ceci peut avoir lieu du fait qu'il fait de la réflexion sur la vie son premier souci. Il est le « *Veilleur ou Gardien de l'humanité* ». En résumé, nous dirions qu'il est le témoin privilégié. Il dit avec Térérence : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Ludwig Wittgenstein II nous dit, quant à lui, que la philosophie sert à montrer à la mouche *la voie de sortie de la bouteille*<sup>206</sup> En d'autres termes, le philosophe a la mission d'éclairer et de rendre, par l'analyse, plus clair ce qui était « brouillard ». Pour ce faire, il est invité à ne pas s'enfermer dans un langage hermétique qui rendrait plus « brouillard » ce qui l'est dès le départ.

Nous devons ajouter qu'elle peut avoir aussi une *fonction thérapeutique* et Wittgenstein II va plus loin avec le §255 de ses *Investigations philosophiques* où il écrit : « En philosophie une question se traite comme une maladie »<sup>207</sup>. Ceci pour dire que le philosophe doit prendre au sérieux ses questions, car il y va de sa vie et de celle des autres. Ici nous pensons à Louis Althusser pour qui tout concept ou mot est comparable à un explosif, à un poison qu'il faut savoir manier. A ce propos on peut lire son écrit intitulé *Positions*.

Bertrand Russell nous donne encore un autre rôle de la philosophie : « Elle rend les gens capables d'agir résolument, alors qu'ils ne sont pas absolument certains que leur action est vraiment la bonne »<sup>208</sup>.

---

<sup>206</sup> L. WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus suivi des Investigations philosophiques*, Paris, 1961, §309.

<sup>207</sup> *Ib.*, §255

<sup>208</sup> B. RUSSELL, *Ma conception du monde*, Paris, 1962, p. 17.

MISENGA Nkongolo fait de la philosophie la lumière qui luit dans les ténèbres afin d'éclairer l'univers en mettant chaque chose à sa place, notamment en secouant la torpeur pour réveiller les consciences endormies à leurs vraies responsabilités (...). La philosophe, grâce à l'éveil de la conscience qu'elle suscite ou ressuscite d'une manière particulière, contribue activement à la désaliénation, à la décolonisation mentale, faisant de chaque citoyen un être fier de lui-même et conscient de ses devoirs civiques »<sup>209</sup>.

Comme on peut le constater, la philosophie a une utilité incontestable. De tout ce qui précède, l'on doit soutenir que le philosophe est un homme d'action, car il n'y a pas de philosophie neutre, même les philosophes spéculatifs et idéalistes comme Platon et Hegel sont des hommes d'action qui ont transformé le monde par leurs idées<sup>210</sup>. L'homme agit aussi par sa pensée. Retenons que les philosophes traînés dans la boue pour avoir écrit et parlé sans « agir directement politiquement » ne sont pas moins valeureux que les philosophies révolutionnaires. Ainsi la 11<sup>ème</sup> thèse de Marx sur Feuerbach (les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, à présent il faut le transformer) ne méprise pas Feuerbach : au contraire, elle appelle à la connaissance de cette interprétation du monde pour bien appliquer les principes nous rendant capables d'orienter nos actions. Ainsi, croyons-nous, il n'y a pas de philosophie pour la philosophie mais de philosophie pour la vie. La

---

<sup>209</sup> MISENGA Nkongolo, *La philosophie comme lumière qui luit dans les ténèbres*, dans C.P.A. 3-4 (1973), p. 113 et 115.

<sup>210</sup> Pour Isaiah BERLIN, « les idées mènent donc une vie propre, indépendante de leur auteur et des circonstances de leur naissance », dans G. SORMAN, *Les vrais penseurs de notre temps*, Paris, 1989, p. 345.

question est celle de savoir de quelle philosophie s'agit-il et pour quelle vie. En d'autres termes, le philosophe agit et agira toujours ; même la contemplation n'est pas gratuite, elle est action. L'on contemple pour une fin car il n'y a pas, de l'avis de Sénèque (et aussi de notre avis), de contemplation véritable sans action. Francis BACON n'avait-il pas raison de dire « *Savoir est pouvoir* »<sup>211</sup> ?

L'action et la réflexion doivent être vues sous l'angle dialectique. L'on ne doit pas par exemple considérer la contemplation plus supérieure à l'action. Sur cette voie nous ne pouvons pas suivre Aristote. Oui, le rapport entre la pensée et l'action dépend, en dernière analyse, du type de la philosophie choisie, car chaque philosophe parle d'un lieu théorique et pratique donné comme le souligne Louis Althusser.

Nous jugerons bon de paraphraser l'avertissement placé à l'entrée de l'Académie de Platon : « Que nul ne face la philosophie s'il n'est révolutionnaire et s'il ne pense au bien commun ». Autrement dit, « si philosopher est découvrir le sens premier de l'être, on ne philosophe donc pas en quittant la situation humaine : il faut au contraire s'y enfoncer »<sup>212</sup>.

Puisqu'il en est ainsi, le philosophe est convié à se détourner du regard désengagé, désincarné et « dont la splendeur des constructions théoriques ou spéculatives tend à être exactement proportionnelle à la distance prise par rapport à l'expérience vécue dans la réalité quotidienne d'un chacun en relation avec autrui (...). Le péché mortel de la

---

<sup>211</sup> F. BACON cité C. MORRA, *o.c.*, p.94.

<sup>212</sup> M. MERLEAU-PONTY, *o.c.*, p. 28.

philosophie est la tentation de la spéculation pure, décañtée de l'incontournable impureté propre à l'aspect quotidien social, imprévisible aussi, de la condition humaine »<sup>213</sup>. Même la spéculation pure est une action narcissique.

Nous terminerons ce chapitre avec un mot du stoïcien Epictète : « Le bonheur est à la fin de toutes nos actions »<sup>214</sup> et il s'acquiert grâce à la « philosophie (qui) nous aide à bien vivre et à bien mourir » comme le dit si bien Karl Jaspers dans son *Introduction à la philosophie*<sup>215</sup>.

En philosophie, cherche-t-on la vérité ?

---

<sup>213</sup> B. STEVENS, *Une introduction historique à la philosophie...*, p. 19.

<sup>214</sup> EPICTETE cité par J. MOREAU, *Épictète ou le secret de la liberté*, Paris, 1964, p. 17.

<sup>215</sup> Cf. K. JASPERS, *o.c.*, p.135.



## Chapitre sixième

### La vérité, la liberté et l'autonomie de la philosophie

Il n'est pas rare d'entendre les gens dire qu'en philosophie l'on est d'accord sur le désaccord. Le non dit de cette conception est qu'en philosophie on sacrifie la vérité. Et pourtant, comme le souligne si bien Karl JASPERS, « l'essence de la philosophie c'est la recherche de la vérité, non sa possession, même si elle se trahit elle-même, comme il arrive, jusqu'à dégénérer en dogmatisme, en un savoir mis en formules définitif, complet, transmissible par l'enseignement. Faire la philosophie c'est être en route »<sup>216</sup>. Le philosophe est un homme en route vers le village de la vérité et il y va avec l'âme tout entière comme le dit si bien Platon. Mais ce qui est plus intéressant dans cette quête de la vérité est que le philosophe y va sans savoir *a priori* ce qu'elle est. Ce caractère révèle la logique propre à la philosophie et incite le philosophe à la réflexion et à la pondération dans sa quête de la vérité. Voilà pourquoi le

---

<sup>216</sup> *Ib.*, p.10-11.

*fanatisme* et le *dogmatisme* ne doivent pas se constituer en obstacles épistémologiques. Ces deux ennemis internes risquent de fausser la vérité et de la rendre inaccessible. Sachant qu'il ne la possède pas, mais qu'il la recherche, le philosophe se considérera comme pèlerin de la vérité et doit cultiver la *tolérance* et devant un autre ayant une autre « vue » de la vie, il aura *une humilité philosophique* qui consiste à dire que « *la vérité n'est pas plus à moi qu'à toi, mais qu'elle est devant nous* »<sup>217</sup>. Faisons remarquer que pour Karl POPPER, « le philosophe, l'intellectuel ne doit pas être celui qui cherche la vérité, mais celui qui débusque l'erreur »<sup>218</sup>. Cette conception nous invite, à notre avis, à ne pas perdre de vue que dans cette recherche de la vérité, la voie est parsemée d'erreurs qu'il faut débusquer. Autrement dit, Karl POPPER met plus l'accent sur les erreurs à débusquer que sur l'adage d'être en route vers la vérité.

Toutefois, *l'humble orgueil* consistera à dire : « jusqu'à preuve du contraire, je garde mon point de vue ». Et quand il verra le contraire, il n'hésitera pas à *rebrousser chemin*, comme le lui conseille Kant. Au cas contraire, il sera prêt à inscrire son nom sur la liste des martyrs philosophes sur laquelle est écrit en or, entre autres, le nom de Socrate.

De ce qui précède, l'on doit comprendre que quand les philosophes sont en désaccord, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de vérité, mais qu'ils prennent ensemble la résolution de se mettre de nouveau sur le chemin de la vérité, car la philosophie reste une perpétuelle tension entre l'existence humaine et la vérité. Retenons avec Albert Chapelle que

---

<sup>217</sup> MUTUZA KABE, *o.c.*, p.25. Nous soulignons.

<sup>218</sup> K. POPPER résumé par G. SORMAN, *o.c.*, p.323.

« toute tentative philosophique est une quête à la fois si âpre (l'homme est livré à lui-même) et si confiante (l'homme a l'espoir de rencontrer ce qu'il cherche) : on ne peut traiter avec dérision qui cherche à tâtons »<sup>219</sup>. L'expression est lâchée : **à tâtons**. Voilà pourquoi l'on parle de Wittgenstein I et II, et le philosophe n'a pas honte de dire à haute voix à qui veut l'entendre qu'il s'est trompé. Ceci fait comprendre pourquoi grand nombre de philosophes refusent d'avoir des disciples. Ne voulant pas se tromper, ils se gardent de tromper les autres, et s'il lui arrive d'affirmer une idée aujourd'hui qu'il reconnaîtra comme erreur demain, il l'a faite et le fait avec **sincérité**, et celle-ci est symbole de l'absence d'arrière pensée. Tout est résumé par Platon : *y aller avec son âme tout entière*.

Toutefois, devons-nous le rappeler, ***errare humanum est sed perseverare diabolicum***.

La meilleure façon d'aller vers la vérité est d'aller vers les causes premières. Ce n'est pas pour rien que les premiers philosophes grecs s'époumonaient à rechercher le principe premier d'où dérivent toutes choses. C'est au nom de la recherche de la vérité que certains ont refusé la vraie connaissance dans ce monde qui change (Platon). Peut-on opposer la vérité à l'opinion ? N'y a-t-il pas de « droite opinion » pouvant conduire l'homme vers le bien ? Reconnaissons avec Aristote que la vérité est d'un côté difficile, du fait que personne ne réussit à la posséder pleinement et de l'autre côté, elle est facile, du fait que personne n'en est complètement privé.

Quelle serait alors **la vérité philosophique**, si elle

---

<sup>219</sup> A. CHAPELLE, *o.c.*, p.12

existe ? Elle n'est rien d'autre que « la reconnaissance de la vérité *ontologique*, c'est dire les choses comme elles sont », c'est « affirmer ce qui est »<sup>220</sup>. Cette façon de définir la vérité nous fait penser à St Thomas avec son « *adequatio intellectus et res* » (vérité comme adéquation de l'intelligence à l'être de choses). Tout le monde serait-il en accord avec cette définition ? Non. D'autres voudraient trouver la vérité en eux-mêmes et non dans le monde naturel et extérieur. Ainsi, on parlera de la vérité intérieure et on ira même plus loin en disant que c'est la raison ou l'esprit qui produit la vérité. Il semble qu'elle serait même fille de son temps et de son milieu. C'est le **Relativisme**. Et pourtant l'honnête philosophe est convié à dépasser le relativisme. Doit-on parler de la vérité ou des vérités philosophiques ? Max Scheler nous semble réaliste quand il parle, non pas de vérité au singulier mais des vérités philosophiques : « La première vérité, dit-il, est l'intuition que quelque chose existe et qu'elle aurait pu ne pas exister, la seconde vérité est qu'il existe une entité absolue d'où chaque être fini reçoit l'être ; la troisième vérité est la distinction, en chaque réalité finie, d'une essence et d'une existence »<sup>221</sup>. De ce qui précède, il va sans dire que la vérité philosophique au singulier serait la reconnaissance de son propre principe qui est Dieu. Ce dernier est vérité. Car il est l'Être. Qu'en diraient les athées ? Cela dépend de chaque tendance. Toutefois, faisons remarquer que si le « philosophe cherche la vérité c'est pour s'épanouir, car la vérité rend libre ». Il s'agit ici de la vérité « existentielle » et non celle des hommes de science où l'unanimité établit un

---

<sup>220</sup> G. MORRA, *o.c.*, p.115.

<sup>221</sup> M. SCHELER cité par G. MORRA, *o.c.* p.116.

savoir définitif. A notre humble avis, la **VERITE** reste Dieu seul et c'est vers Lui qu'il faut tendre. **La vraie philosophie conduit à et finit en Dieu.** C'est notre point de vue.

Comme on peut le remarquer, cette recherche de la vérité présuppose la liberté et l'autonomie de la philosophie.

L'homme est un être qui vit pour la liberté et qui est prêt aussi à mourir pour elle. Mais cet homme veut se sentir libre de et se décider à choisir une **Liberté-pour**. Voilà pourquoi le philosophe n'hésite pas à refuser même Dieu si ce dernier le diminue. C'est le cas de Jean-Paul SARTRE qui, par sa conception absolue de la liberté et selon son choix philosophique libre, a sa façon de voir les choses et de les exprimer. Tout se fait au nom de son **OPTION FONDAMENTALE**. Voilà pourquoi la liberté de la philosophie adore la **tolérance** et appelle chacun à aiguiser les armes de son raisonnement. Mais la vraie liberté philosophique est celle qui conduit à la découverte de son propre profond caractère, de sa propre vocation et de son propre destin. Le philosophe est **l'homme qui ne vit pas au brouillon**. Oui, « le philosophe est philosophe parce qu'il fait appel seulement à la liberté de sa réflexion et veut résoudre **humainement** le problème humain dont les données sont universellement humaines »<sup>222</sup> et quand il ne s'en sert pas, qu'il n'oublie pas qu'il a une seconde aile à côté de la raison : **la Foi**.

Le philosophe réfléchit aussi sur la liberté, mais le réalisme le conduit souvent à reconnaître qu'**il n'existe pas de liberté absolue** et que l'exercice même de la liberté est

---

<sup>222</sup> M. DESCHOUX, *o.c.*, p. 5.

situé, limité. ***La liberté n'exclut pas la nécessité et le déterminisme.*** Il y a ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous comme enseignent les stoïciens. Cependant, devons-nous ajouter, la liberté n'est pas un fait conquis une fois pour toutes, mais elle est une conquête continue, car la liberté, à notre humble avis, doit s'entendre comme un geste de choix, choix d'une option existentielle ou fondamentale, et chaque choix existentiel se veut un jeu qui a ses règles et qui est prêt à se choisir selon les nouvelles données de la vie qui est comme une boule à mille et une face.

Mais qu'est-ce qui fait la force de la philosophie ? C'est son ***AUTONOMIE***. Tout en acceptant l'apport des autres formes de connaissance (***Hétéronomie***), la philosophie se garde d'être avalée par les autres ou d'en être une servante, une *ancilla*. Ainsi, croyons-nous, ***le philosophe est celui qui a beaucoup vu, beaucoup entendu et même peut-être beaucoup lu, et qui voit tout sous un nouveau soleil. Il n'a peur de personne, si ce n'est de sa propre conscience.*** Quitte à aiguïser celle-ci et à l'éduquer.

Nous pouvons résumer ce chapitre en ces termes : la philosophie est une recherche libre de la vérité qui libère et rend plus homme. Le philosophe peut tout sacrifier à l'exception de sa liberté et il se veut autonome. Il n'est pas orgueilleux, il reste franc avec sa propre conscience.

## Chapitre septième

### Attitudes philosophiques ou courants philosophiques<sup>223</sup>

Il n'est surprenant, et peut-être cela est vrai, d'entendre depuis Engels que les philosophes se distinguent en deux groupes ou camps. Le premier regrouperait tous les philosophes qui défendent le primat de l'esprit sur la matière. *C'est l'idéalisme* sous toutes ses formes. Le second aurait en son sein tous ceux-là qui luttent pour le primat de la matière sur l'esprit. C'est le *matérialisme*.

Cette classification, accusée de réductionniste, a son sens d'être, car à un moment donné chaque philosophe doit se prononcer sur le rapport esprit/matière. Lénine traitant d'idéaliste honteux tout philosophe qui se réclamait du matérialisme tout en donnant (inconsciemment ?) le primat

---

<sup>223</sup> Ce chapitre s'inspire de J. DUBIOS, *o.c.*, p. 245-248, de notre livre *La passion de connaître et la recherche du bonheur. Cours d'histoire de la philosophie antique* et de D. JULIA, *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Librairie Larousse, 1984. Mais André LALANDE remet les pendules à l'heure en faisant voir que ces courants ont des acceptions différentes.

à l'esprit. Par ailleurs, la prise de position sur le rapport esprit/matière a des répercussions sur sa propre théorie de connaissance même si cela ne se vérifie pas dans tous les cas.

Au-delà des discussions que suscite cette classification engelsienne, nous retenons ces diverses attitudes. Soulignons qu'il y a d'autres attitudes que nous ne citerons pas.

### 7.1. L'idéalisme

Cette tendance se situe au niveau *épistémologique*, c'est-à-dire celui de la connaissance. L'idéalisme est une doctrine philosophique qui enseigne que nous ne connaissons ici sur terre que des représentations des choses. En d'autres termes, la vraie réalité est située dans un autre monde, le monde de l'esprit.

Signalons qu'il y a l'*idéalisme objectif ou réaliste* et l'*idéalisme subjectif*. Le premier affirme l'existence objective des réalités spirituelle et ce en dehors de l'être humain : exemple de Dieu Yahvé pour les Juifs et les Chrétiens et des Idées pour Platon. Le dernier met l'accent sur le fait que le spirituel est « une caractéristique propre de l'être humain, qu'il est à l'intérieur de l'être humain. L'être humain est conçu comme un sujet unique qui donne un sens par sa pensée à la réalité »<sup>224</sup>. Pensons à Descartes avec son « cogito ergo sum=je pense donc je suis ». L'*idéalisme transcendantal* d'Emmanuel Kant peut être inclus dans cet idéalisme, car pour lui seule la réalité phénoménale est connaissable du fait qu'elle donnée dans le cadre

---

<sup>224</sup> E. CHRETIEN, *Le Québec philosophique. Une introduction à la philosophie*, Montréal, Editeur McGraw-Hill, 1991, p.38.

transcendante de l'espace et du temps ; et la réalité est « en soi » existe, dans la tête de Kant sans doute (?), mais elle est inconnaissable

Platon, Descartes, Kant et Hegel peuvent être cités parmi les représentants de cette attitude.

## **7.2. Le Réalisme**

Opposé à l'idéalisme, le réalisme enseigne que nous connaissons les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. La matière n'y est pas méprisée face à l'esprit. Il est opposé à l'idéalisme, car il affirme que le monde existe indépendamment des idées qu'on peut se faire sur lui. Aristote, Saint Thomas d'Aquin sont cités parmi ses représentants.

## **7.3. Le Matérialisme**

Cette tendance se situe au niveau *ontologique*, celui de l'être. Ce courant philosophique affirme le primat de la matière sur l'esprit. Ce dernier, d'après ce courant, dériverait de la matière car il n'existe d'autre substance que la matière. Leucippe, Démocrite, Epicure et Karl Marx sont des représentants de ce courant.

## **7.4. Le Spiritualisme**

Contrairement au matérialisme, le spiritualisme prône le primat de l'esprit sur la matière. Il soutient l'existence des valeurs spirituelles et morales et se refuse d'être confondu à la spiritualité. Henri Bergson est compté parmi les spiritualistes.

## 7.5. Le Rationalisme

Ce courant est d'ordre *épistémologique* et affirme le primat de la raison humaine. D'après lui, la raison est capable de connaître et d'établir la vérité et ce indépendamment de l'expérience. La raison devient la source unique de la connaissance, car elle possède des principes universels et des idées *a priori*, c'est-à-dire indépendantes de l'expérience. Il s'oppose à l'empirisme. Parménide en serait le père. R. Descartes en est le représentant le plus connu. Kant est pour le *rationalisme critique* car tout en reconnaissant les pouvoirs de la raison, il signale aussi ses limites.

## 7.6. L'Empirisme

Contrairement au rationalisme, l'empirisme se veut une attitude philosophique selon laquelle toute connaissance dérive de l'expérience. Beaucoup de philosophes anglais sont empiristes et parmi eux nous pouvons citer Hume.

## 7.7. L'Intellectualisme

Ce courant philosophique donne plus d'importance au rôle de l'intelligence aux dépens de la volonté et de sentiment. Socrate est intellectualiste quand il croit que la connaissance du bien conduit nécessairement à la pratique du bien et il oublie l'éducation de la volonté et l'influence des sentiments dans l'agir humain.

## 7.8. Le Panthéisme

Selon cette attitude philosophique, tout est en Dieu et Dieu est identique au monde. Spinoza en est la figure

emblématique.

### **7.9. L'existentialisme**

Ce courant, par l'analyse de l'existence concrète ou vécue, vise à découvrir le sens profond de l'homme et il enseigne que l'existence précède l'essence. Si dans sa formulation il s'oppose à l'essentialisme affirmant le primat de l'essence sur l'existence, il est, à ses origines, une réaction au rationalisme de Hegel. L'existence étant non déductible par la raison, elle est absurde. Et de ce fait même on rejette le rationalisme.

Kierkegaard, Jaspers, Marcel, Sartre... en sont des représentants.

### **7.10. Le personnalisme**

Ce courant affirme la valeur fondamentale de la personne humaine. Tout doit être mis au service de la personne pour assurer son progrès et son épanouissement. Emmanuel Mounier en est la figure emblématique.

### **7.11. Le platonisme**

Ce courant est celui de Platon et de ses disciples. D'après cette doctrine, le vrai monde est celui des Idées ou mieux des entités intelligibles et s'oppose au monde sensible. Ces entités peuvent être des Idées ou archétypes chez Plotin, des nombres comme chez Jamblique. A dire vrai, les mathématiciens sont platoniciens toutes les fois qu'ils considèrent que les objets mathématiques existent réellement et ne relèvent pas de l'invention de l'esprit humain. Mais qu'ils sont à découvrir. S'il en est ainsi, on se retrouve dans le débat du nominalisme avec Guillaume

d'Ockham et du conceptualisme avec Pierre Abélard.

### 7.12. L'anarchisme

Comme courant philosophique, l'anarchisme englobe un ensemble de théories et de pratiques remettant en question ou mieux refusant toute autorité sociétale et de toute contrainte des institutions étatiques. La seule valeur à défendre est l'individu appelé à vivre sans domination et exploitation. On cherche de l'ordre sans le pouvoir étatique. Bakounine en est le représentant.

### 7.13. Le cynisme

Le cynisme est une attitude philosophique issue de l'école philosophique fondée par Antisthène et dont Diogène de Sinope en est le célèbre de par son comportement. Par leur façon de vivre, les Cyniques remettaient en question la société grecque et proposaient une autre façon de philosopher et de vivre. Anticonformistes et cosmopolites, les Cyniques n'étaient pas tendres à l'égard des riches et des puissants de leur époque. Ils enseignaient la vertu, la sagesse et se voulaient libres.

### 7.14. Le scepticisme

Attitude philosophique issue de l'école philosophique fondée par PYRRHON D'Élis, le scepticisme enseigne la suspension de jugement en prônant l'**aphasie** (ne rien dire) et l'**ataraxie** (ne point se troubler) peuvent seuls conduire à l'impassivité. Chez Pyrrhon, la suspension de jugement (épochè), l'indifférence complète (adiaphonie) marquent le terme de l'impassivité fondée sur l'incertitude de ce que l'homme ne peut saisir.

Le scepticisme plonge dans le *relativisme absolu* et s'oppose au *dogmatisme*.

### 7.15. L'épicurisme

Attitude philosophique, l'épicurisme est issue de la doctrine du philosophe Épicure qui était un homme modéré, sobre, doux, assez vertueux, intrépide devant la souffrance et qui fut accablé de calomnies ternissant sa mémoire.

D'après lui, il n'y a que deux choses dans l'univers : les atomes et le vide. Par un mouvement les déviant de leur trajectoire, le **clinamen**, les atomes se combinent par **hasard** et non par Nécessité comme enseignait Leucippe. Pour Épicure, l'idéal de la sagesse est absence de trouble de l'âme, **l'ataraxie** (Cf. Démocrite). Son Éthique, comme celle de Démocrite, voit dans les **plaisirs** la source de Bonheur et de bien. Toutefois, les plaisirs ne sont pas confondus à ceux des débauchés (Cf. Aristide). Au contraire, ils consistent en l'absence de souffrances physiques et de trouble de l'âme. Voilà pourquoi, il donna une **hiérarchie des plaisirs** : les **plaisirs naturels et nécessaires** visant à retrouver la santé et l'équilibre. Ex : boire de l'eau. **Les plaisirs naturels et non nécessaires**. Ex : vouloir se nourrir des mets délicats et ne boire que ce qui est rare. **Les plaisirs non naturels et non nécessaires**. Ex : vouloir dominer le monde ou disposer d'immenses richesses.

### 7.16. Le stoïcisme

Attitude philosophique, le stoïcisme a plusieurs représentants selon les époques (Zénon de Cittium (334-264 av J.C.), Chrysippe de Sales (280/277-210/204) mort en

riant, Cléanthe (331-232 av J.C.), Posidonius d'Apamée (135-51/5 av J.C.), Sénèque (8-64 ap. J.C.), Épictète (50-130 apr. J.C.) et de l'empereur Marc Aurèle (121-180 apr. J.C.)). Il compare la **philosophie** à un verger défendu par des murs : logique, physique et éthique. Il la compare aussi à l'œuf : le jaune = éthique ; le blanc = physique et la coquille = logique.

Il enseigne que la réalité est matérielle ou corporelle et que la **divinité** se confond au **monde**. C'est le *panthéisme*. Le monde est DIEU ; ce dernier est le **logos** ordonnateur du monde. En outre, le stoïcisme prône une éthique basée sur la conduite sage et vertueuse, seule capable de procurer **l'absence de trouble de l'âme** et de soigner ou d'écarter les **passions de l'âme**. Par ailleurs, il invite l'homme à rechercher l'*équilibre*, car il y a une **solidarité humaine** et **cosmique**. Toutefois il interpelle l'homme à savoir que dans la vie il y a ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. D'où il ne faut pas se plaindre sous peine de perdre le bonheur qui est l'absence de trouble de l'âme.

### 7.17. L'utilitarisme

L'utilitarisme est un courant philosophique moral qui met l'accent sur le **principe d'utilité**. Autrement dit, l'utilité est le seul critère de la moralité. Ce qui est utile est bon. Selon le bon sens, il faut poursuivre les choses utiles et éviter les choses inutiles.

Selon l'utilitarisme, tout homme poursuit le bonheur (**eudémonisme**) ou le bien-être pour soi-même et pour les autres. En d'autres termes, nous courrons après les plaisirs (**hédonisme**) et nous fuyons les douleurs. Pour ce faire, toutes les fois qu'on posera un acte, on aura à juger ce

dernier de bon ou de mauvais selon les conséquences (**conséquentialisme** qui nie l'**impératif catégorique** de Kant). Ce principe, le conséquentialisme, joue un grand rôle dans l'appréciation de l'action comme bonne ou mauvaise. En effet, ce principe ferme les yeux sur les qualités morales de l'agent moral, seules les conséquences de l'action comptent. Par ailleurs, le type d'action intéresse peu, car une même action peut avoir des conséquences différentes selon le contexte ou les circonstances et elle sera jugée différemment, bonne ici et mauvaise là-bas.

Cela étant, selon l'utilitarisme, il faut choisir l'acte qui produira le plus grand solde possible de plaisir et moins de douleur, et ce non seulement pour moi mais aussi pour le plus grand nombre d'individus affectés par cet acte (**principe d'agrégation**). Et il convient, selon l'utilitarisme, de maximiser le bien-être général (**principe de maximisation**) et ce bien-être sera évalué indépendamment de la culture, de la position sociale des gens (**universalisme**).

Signalons qu'il y a plusieurs formes d'utilitarisme dont l'**utilitarisme égoïste** pour lequel une action sera dite bonne si elle procure du plaisir à son auteur quand bien même elle serait néfaste pour autrui, et mauvaise si elle engendre la peine à son auteur. Jeremy Bentham et John Stuart Mill en sont les deux grands représentants.

Il existe plusieurs courants philosophiques qui ne sont pas cités dans ce livre.



## Chapitre huitième

# La philosophie dans la vie de l'homme ou les problèmes de la recherche philosophique<sup>225</sup>

Le philosophe, avons-nous appris, est un homme qui est en route vers la vérité. La question est celle de savoir de quelle vérité il s'agit et sur quoi elle porte. Le philosophe s'interroge sur lui-même et sur tout ce qui l'entoure et ce qui est l'interroge aussi. Il ne manque pas de s'interroger même sur la validité de ses activités intellectuelles. Kant peut nous quitter dans ce chapitre avec ses quatre questions : **Que puis-je savoir ? Que puis-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Qu'est-ce que l'homme ?**

---

<sup>225</sup> Ce chapitre est bel et bien développé par Battista MONDIN, *Introduzione alla filosofia*, Milano 1990 et constitue le trois quart de son livre. La vie et la mort, vues sous l'angle bioéthique (procréation assistée, don d'organe, euthanasie...), l'environnement (l'écologie), l'intelligence artificielle, la sorcellerie, etc. sont aussi des problèmes philosophiques.

### **8.1. L'homme comme problème philosophique : Qu'est-ce que l'homme ?**

L'homme s'interroge sur sa propre nature humaine. Il essaie de se saisir en se comparant aux animaux, aux autres hommes et en se plaçant face à Dieu, le Transcendant. Par une méthode réflexive, phénoménologique, critique, dialectique, il essaiera de répondre à la fameuse question de « *qu'est-ce que l'homme* ». Certains philosophes ont essayé de parler de la nature humaine qui fait sa spécificité : la politique pour Aristote, la main pour Anaxagore, la raison pour les stoïciens, le rire pour Rabelais, la liberté pour Rousseau et Sartre, le travail pour Marx, etc. Une branche philosophique s'occupe de cette question. Il s'agit de *l'Anthropologie philosophique*.

### **8.2. La politique, la société comme problèmes philosophiques : Que puis-je faire ?**

Cet homme qui tente de réfléchir sur sa propre nature est situé, vit dans une société. Il ne manquera pas ainsi de réfléchir sur les conditions de possibilité d'une meilleure organisation de la cité et sur les valeurs à promouvoir pour une meilleure vie où l'on cherche à éviter le mal et à pratiquer le bien. Quel agir moral doit-on promouvoir pour éviter la crise morale ? Toutes ces réflexions de l'homme sur le comment organiser la société, sur l'agir moral et des valeurs éthiques seront faites par *la philosophie politique, sociale et morale*.

### **8.3. L'histoire comme problème philosophique : Que m'est-il permis d'espérer ?**

L'homme né à une époque donnée réfléchira sur son

histoire et le sens de l'histoire en général. Il recherchera, ainsi, à connaître le sens de sa vie et de sa destinée. Tout en vivant « son présent », il essaie de construire « son avenir ». Son présent et son avenir deviendront son *histoire*. Il doit alors y réfléchir jusqu'au bout des doigts pour bien s'assumer librement, consciemment. *La philosophie de l'histoire* s'en occupera.

#### **8.4. Nature comme problème philosophique : Que puis-je savoir ?**

Cette nature dont il fait partie, qui le porte, fait un objet de recherche de la part de l'homme. Qu'est-ce que la nature, la matière, l'espace-temps ? Tout ce qui est doit avoir été causé par quelque chose ou quelqu'un. Qu'appelle-t-on causalité ? L'homme face au monde est-il victime du déterminisme ? Quelle est la finalité du monde ? A-t-il un commencement ? Est-il éternel ? Toutes les questions sur le sens se lient sans doute au destin de l'homme. Ce qui entoure l'homme ne le laisse pas indifférent. *La philosophie de la nature* est le lieu privilégié de cette réflexion. La nature est notre carapace. Pensons à la tortue avec sa carapace : une fois en détachée, la tortue meure.

#### **8.5. La connaissance comme problème philosophique : Que puis-je savoir ?**

Qu'est-ce que l'homme peut connaître ? Comment peut-il connaître et quel est le statut épistémologique de son discours ? La connaissance scientifique est-elle différente de la connaissance vulgaire ? En un mot : quelle est la portée de la connaissance humaine en général et de différentes disciplines scientifiques en particulier ?

Quelle est la nécessité de la méthode en science ? Qu'est-ce que la science elle-même ? Quel raisonnement doit-on avoir pour atteindre une connaissance ? Ne tombons pas dans un dialogue des sourds, faute d'une logique dans nos discours ? *L'épistémologie, la philosophie des sciences, la logique*, etc. s'en occupent.

### **8.6. L'être comme problème philosophique : Que puis-je savoir ?**

Le problème de l'être est fondamental. Qu'est-ce que l'être ? Y a-t-il un Être par excellence dont l'existence se confond à l'essence ? Y a-t-il un Être qui donne l'être aux autres ? S'il existe, quels sont ses attributs ? Comment les autres êtres se comprennent par rapport à cet Être ? Peut-on le connaître ? La notion de l'Être n'appelle-t-elle pas celle du Non-être ou du Néant ? Quand on parle de l'être, discours-on réellement sur l'être ou les étants ? N'y a-t-il pas l'oubli de l'être ? En dernière analyse, tout tourne autour de la saisie de l'être. On doit le saisir puisqu'il y a quelque chose plutôt que rien. *La métaphysique* en est la branche spécialisée.

### **8.7. Dieu et la religion comme problèmes philosophiques : Que m'est-il permis d'espérer ?**

Dieu existe-t-il ? Quelles sont les preuves de son existence ou de sa non-existence ? Quelle est la portée ou la valeur des ces preuves ? Que dire de l'existence du mal ou de la souffrance devant l'affirmation d'un Dieu Bon ? L'existence de Dieu ne met-elle pas en danger la liberté de l'homme ? L'idée de Dieu, d'où provient-elle ? N'est-elle pas contradictoire ?

L'homme, avec sa raison, peut-il saisir quelque chose sur la nature divine et peut-il valablement en parler ? La foi n'est-elle pas le seul mode privilégié pour connaître et parler de Dieu ?

A dire vrai, l'homme doit un jour se prononcer sur Dieu et sur la religion.

**La théodicée, la philosophie de la religion** sont en fait une enquête métaphysique sur Dieu. Ce sont, à dire vrai, des métaphysiques spéciales s'intéressant au problème de Dieu.

Il y a encore d'autres questions qui intéressent la philosophie.

En dernière analyse, tout tourne autour de l'homme face à soi-même, à son semblable, face au monde qui l'entoure et face au monde invisible qui touche sa vie. L'homme reste au centre car si la question ne vient pas de lui, la réponse ne peut pas ne pas venir de lui. ***Ce caractère a poussé certains philosophes à faire de l'homme l'objet par excellence de la philosophie.***

Si jusqu'à présent nous avons plus parlé des philosophes occidentaux, qu'en est-il de la philosophie africaine ?



# Chapitre neuvième

## Introduction à la philosophie Africaine <sup>226</sup>

**L'introduction** à la philosophie africaine affronte la problématique de la philosophie africaine. Nous entendons par la problématique un ensemble des questions, des problèmes autour d'un point ou d'une idée, d'un objet, d'un phénomène, d'un individu. Pour notre cas, il s'agira d'un ensemble des questions-réponses autour de la philosophie africaine. Comme l'introduction est évocative, personne ne peut se dispenser d'engagement, car il faudra prendre position. La philosophie n'est-elle pas un champ de bataille où il faut toujours prendre position ? On n'apprend pas la philosophie, on apprend à philosopher, à réfléchir

---

<sup>226</sup> On peut lire avec intérêt SMET, A. J., *Histoire de la philosophie africaine contemporaine : courants et problèmes*. (Cours et documents). Kinshasa, Faculté de Théologie Catholique, 1980. On peut aussi lire NGOMA, *Philosophie contemporaine Analyse historique critique*. (Recherches philosophiques africaines). Kinshasa, F.C.K., 1994 ; BUASSA, M., *Père A. SMET et la philosophie africaine*. Kinshasa, F.C.K., 1998.

logiquement, d'une façon critique et autocritique en suivant une certaine méthode afin d'arriver à une fin.

Nous devons prendre position. Si l'on parle de la problématique de la philosophie africaine, cela sous-entend qu'il y a un combat et il faut savoir qui va prendre l'étendard de victoire. Souvenez-vous de ceux-là qui disent tout haut que la philosophie est d'essence grecque, qu'elle est propre à l'occident, à ce continent produisant les sciences (Althusser).

Que dire alors de l'Afrique ? A-t-elle été sans philosophie ? Est-ce que l'Afrique n'a pas eu des amoureux de la sagesse, ceux-là qui avaient pour occupation la contemplation et la connaissance de la nature ? Puisqu'ils n'ont pas écrit (?) (Que dire de Socrate l' « analphabète » ?), n'ont-ils pas droit à notre respect ? Ceux qui s'intéressent à la philosophie antique négro-égyptienne connaissent les noms des quelques philosophes prêtres. Ne tombons pas dans le piège de ceux-là qui aimeraient confiner la philosophie dans les écrits tout en oubliant qu'il existait des écoles où l'on apprenait à exercer la mémoire afin d'être des bibliothèques vivantes. Ne dit-on pas que la mort d'un vieillard c'est la destruction d'une bibliothèque ? Car avec sa mort disparaît un savoir blanchi par les âges.

De ce qui précède, que dire de la problématique de la philosophie africaine ?

Retenons qu'à chaque époque correspond une mentalité donnée, une préoccupation déterminée. Ainsi il n'est pas étonnant que cette problématique naisse au temps de la colonisation, à la veille des indépendances de l'Afrique. Cette lutte de l'indépendance pendra différentes formes

selon les préoccupations et une d'elles prédominera. Ainsi l'indépendance politique dominera sur les autres sans les avaler. De ce fait, l'indépendance de la pensée surgira aussi ou mieux certains, poussés par l'honnêteté intellectuelle ou par un autre motif dont la seule propre conscience en connaît le secret, auront le courage de dire que l'Africain n'est pas un homme prélogique, primitif, qu'il a une pensée, une métaphysique, une philosophie comme l'européen. C'est le temps de la démythification de la raison hellène. C'est le temps de la chute de *l'ethnocentrisme*. Voilà pourquoi la figure de Placide TEMPELS devient incontournable. Cela ne veut pas dire qu'avant lui certains blancs ne prenaient pas position pour les africains. Mais avec lui, cela est devenu une vraie problématique et ceci était rendu possible par la pratique socio-politique des années 40-45 et 60. Tempels est arrivé au bon moment. Ainsi il devient incontournable.

## 9.1. EXISTE-T-IL UNE PHILOSOPHIE AFRICAINE ? <sup>227</sup>

### Pour certains,

---

<sup>227</sup> Ces auteurs ont répondu à cette question. La liste n'est pas exhaustive : BIDIMA, J.-G., *La philosophie négro-africaine*, Paris, PUF, 1995, ELUNGU PENE ELUNGU, A., *L'éveil philosophique africain*, Paris, L'Harmattan, 1984, MONO Ndjana, H., *Histoire de la philosophie africaine*, Paris, L'Harmattan, 2009, MPALA Mbabula, L., *Pour la philosophie africaine*, Paris, Edilivre, 2015, *L'homocentrisme par-delà l'eurocentrisme et l'Afrocentrisme. Débat sur l'origine de la philosophie africaine* [en ligne]<http://www.louis-mpala.com/>, MPOYI Mukala, A., *Philosophes européens et africains. Les pensées historiques majeures*, Paris, L'Harmattan, 2015, MUTUZA Kabe, R., *Philosophie occidentale, philosophie négro-africaine*, Kinshasa, Éditions Universitaires Africaines et l'Arc-en-ciel, 2008, NGOMA BINDA Phambu, E., *La philosophie africaine contemporaine. Analyse historico-critique*, Kinshasa, FCK, 1994,

9.1.1. Il existe une philosophie africaine avant l'arrivée des européens

9.1.1.1. Placide Tempels et ses disciples, pour avoir voulu montrer cette philosophie à partir des éléments ethnologiques (mythes, coutumes, proverbes, etc.) seront traités d'**Ethnophilosophes** (Kagame, Mujinya, etc).

9.1.1.2. Pour prouver que la philosophie africaine a toujours existé et qu'elle n'a pas attendu l'arrivée des blancs, T. Obenga et H. Mono Ndjana ont publié des livres présentant l'histoire de la philosophie africaine depuis l'antiquité africaine.

#### **Pour d'autres,**

9.1.2. La philosophie africaine n'existait pas avant l'arrivée des européens.

9.1.2.1. De ce fait, il sied de critiquer les Ethnophilosophes qui prêtent aux africains une philosophie qu'ils n'ont pas et on doit dénoncer la « prostitution » du concept philosophie qui est d'origine grecque et propre au monde grec. C'est la **Critique de l'Ethnophilosophie** (F. Crahay, premier Hountondji, M. Towa, etc.)

#### **Pour d'autres encore,**

9.1.3. Il sied de rendre justice aux Ethnophilosophes et de

---

OBENGA, T., *La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère*, Paris, L'Harmattan, 1990, SOMET Yoporeka, *L'Afrique dans la philosophie. Introduction à la philosophie africaine pharaonique*, Gif sur-Yvette, Khepera, 2005, SMET, A.J., *Histoire de la philosophie africaine contemporaine courants et problèmes*, Kinshasa, FTC, 1980, VAN PARYS, J.M., *Une approche simple de la philosophie africaine*, Kinshasa, Éditions Loyola, 1993, COMTE-SPONVILLE, A., *La philosophie*, Paris, PUF, 2008.

traduire devant le tribunal de la justice philosophique les critiques des Ethnophilosophes. Sans complaisance, la **Critique des critiques** traitera les critiques d'Élitistes, de Bourgeois, de scientifiques et de philosophes immatriculés. Parmi les critiques des critiques nous pouvons citer Nyamkey Kofi, Olabiyi Babalola Yai, Mutuza Kabe, etc. C'est un combat contre l'eurocentrisme.

**N.B.** : De ce débat surgiront des ouvrages et c'est ainsi que se constituera, petit à petit l'histoire de la philosophie africaine contemporaine, comme l'on prouve l'existence du mouvement en marchant. Signalons que le second Hountondji a rebroussé chemin et vantera l'ouvrage de Tempels dans son article *L'effet Tempels* de 1991.

## **9.2. CRITERES POUR PARLER DE LA PHILOSOPHIE AFRICAINE**

**Sur quoi doit-on se baser pour qualifier un écrit de philosophie africaine ? S'agira-t-il :**

9.2.1. du genre des problèmes étudiés ?

9.2.2. de l'appartenance géographique ?

9.2.3. de la langue de production ?

2.4. de parler Sur, De et À partir de l'Afrique ?

**Nous pensons que**

9.2.5. par-delà le genre des problèmes étudiés, l'appartenance géographique, la langue de production et l'Afrique, il y a l'**Identité**<sup>228</sup>.

---

<sup>228</sup> Sur ce point nous avons eu à discuter avec Jean Éric BITANG de l'Université de Douala. Il préfère le concept nationalité à celui d'identité. Pour lui, le premier concept est plus opérationnel et à ce propos, il écrit : « L'identité est plus propice, mais il faudrait qu'on lui substitue le concept

**De ce fait, on aura, à notre humble avis, le**

9.2.5.1. Philosophe africain faisant la philosophie occidentale

9.2.5.2. Philosophe européen produisant la philosophie africaine

9.2.5.3. Philosophe africain de la philosophie africaine

**Ceci étant, on retiendra que**

**9.2.5.4. le Philosophe africain de la philosophie occidentale et le philosophe africain de la philosophie africaine font, tous les deux, partie de la philosophie africaine et de son histoire.** Alors, rien de surprenant qu'ils soient de l'expression française, anglaise, espagnole, portugaise, etc. **Tout dépend de l'IDENTITE.**

**N.B. :** Nous sommes conscient du débat que peut engendrer la notion d'identité à ne pas confondre à celle de nationalité.

---

plus opérationnel et plus concret de *nationalité* (...). Est philosophie africaine toute production philosophique dont l'auteur a la nationalité de l'un des 53 pays qui composent le continent Africain. L'africanité ne devient ici que la caractéristique de la nationalité des sujets qui philosophant et produisant de la philosophie, communiquent cette nationalité à leurs œuvres » (Jean Éric BITANG, *contre Monsieur Folscheid et pour la philosophie africaine* [en ligne] <https://jeanericbitang.wordpress.com/2011/09/28/contre-monsieur-folscheid-et-pour-la-philosophie-africaine/> (page consultée le 12 avril 2016). Prière de lire notre réaction et sa réaction à la nôtre. Il a, à dire vrai, démonté l'argumentaire du sophiste hégélien Dominique Folscheid (Folscheid D., « De la philosophie africaine et ailleurs », in *Exchoreisis*, Revue Africaine de Philosophie, n° 7, Novembre 2008, p. 1. Url : [http://exchoreisis.refer.ga/IMG/pdf/D.\\_Folscheid\\_Preface.pdf](http://exchoreisis.refer.ga/IMG/pdf/D._Folscheid_Preface.pdf)) comme nous l'avons fait avec l'hégélien Bernard Stevens.

.....

### 9.3. LES GRANDS COURANTS DE LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE AFRICAINE<sup>229</sup>

Plusieurs philosophes ont cité certains courants.

#### 9.3.1. Courants de la pensée philosophique africaine

##### 9.3.1.1. EYENGA en 1973<sup>230</sup>

- **La philosophie spontanée** depuis 1921
- **La philosophie africaine sur la trace de l'ethnologie** depuis 1945 (avec Tempels)
- **Philosophie articulée** dès 1965 (F. Crahay)

##### 9.3.1.2. KAIMBI en 1974<sup>231</sup>

- **La réhabilitation de l'homme négro-africain**
- **La réaction aveugle**
- **La phase critique**

##### 9.3.1.3. NKOMBE Oleko en 1977<sup>232</sup>

**Le courant tempelsien** (tempels, Kagame, Mulago, Lufulwabo, Gusimana, Fouda, Mujinya, Mbiti)

**Le courant idéologique** (African Personality – Blyden et Irele –, Négritude-Senghor, Césaire, Damas-,

---

<sup>229</sup> Le livre de DOSSOU Y Davy, *philosophie africaine : principaux courants et perspectives*, Paris, Edilivre, 2015 est aussi à consulter. Il insiste sur un fait : les philosophes africains anglophones n'ont pas attendu que les occidentaux leur disent qu'ils sont philosophes pour se prendre au sérieux. J.-M. Van Parys l'a souligné avant Dossou. Nous avons lu de son ouvrage que les extraits qu'Edilivre a mis en livre et nous l'avons suivi sur radio Vatican (fr.radiovaticana.va « news » 2015/06/20)

<sup>230</sup> Cf. A. MPOYI Mukala, *o.c.*, p. 181.

<sup>231</sup> Cf. *Ibidem*, p. 181.

<sup>232</sup> NKOMBE Oleko, *État actuel de la philosophie en Afrique*, dans *Science et Sagesse*. Documents du XXe anniversaire de la Faculté de Théologie Catholique de Kinshasa (25 avril 1957-25 avril 1977), Kinshasa, FTC, 1977, p.78-93.

Humanisme africain Kaunda, –, Socialisme africain-Senghor, Nyerere –, le consciencisme-Nkrumah-, L'Authenticité-Mobutu, Sakombi, Gambembo)

**Le courant critique** (Boelaert, De Souysberge, Crahay, Eboussi Bulaga, Towa, Hountondji, Njoh-Mouelle, Elungu Pene Elungu, Tshibangu wa Mulumba ; Adotevi)

**Le courant herméneutique philosophique** (Okere, Nkombe Oleko, Kinyongo, Okolo Okonda, Maurier, Laleye, Tshiamalenga Ntumba)

9.3.1.4. A.J. SMET en 1980<sup>233</sup>

- **Le courant des philosophies idéologiques** (Justification de la race africaine avec E.W. Blyden, Panafricanisme avec B.T. Washington, Marcus Garvey, W. E. Du Bois ; négritude, l'humanisme africain, le socialisme en Afrique, le consciencisme, la pensée politique de Lumumba, l'authenticité).
- **Le courant de reconnaissance de philosophies africaines traditionnelles** (recherche d'éléments philosophiques avec Stéphane Kaize, Affirmation de l'existence de philosophies africaines traditionnelles, Philosophes et philosophies en Afrique noire traditionnelle, Élaboration systématique de philosophies africaines traditionnelles, avec Tempels, Kagame, Sagesse et savoir ésotérique).
- **Le courant critique** (contestation du statut philosophie avec, entre autres, F. Crahay, Mbiti), Récusation de l'ethnophilosophie avec Eboussi Boulaga, M. Towa, P.J. Hountondji, Elungu Pene Elungu, critique des philosophes critiques avec J. Fabian, Nyamkey Koffi,

---

<sup>233</sup> Cf. A.J. SMET, *o.c.*, p. 296-299.

Olibiyi Babalola Yai ; Critique de la conception occidentale la science et de la philosophie avec, entre autres, Ngoma Binda ; Le problème des langues en philosophie africaine avec, entre autres, Tshibangu-wa-Mulumba, Tshamalenga Ntumba).

- **Le courant synthétique** (L'Herméneutique philosophique avec, entre autres, Nkombe Oleko, Kinyongo J ; Okolo Okonda ; Philosophie fonctionnelle ; Recherche de nouvelles problématiques ; Les essais historiques avec, entre autres, E. Dirven, A.J. Smet, Kinyongo J., Elungu Pene elungu, ajoutons Ladrille)

#### 9.3.1.5. ELUNGU PENE ELUNGU en 1984<sup>234</sup>

- **Les philosophies ethnologiques** (la philosophie bantoue du P. Tempels ; La philosophie bantu-rwandaise ; L'ethno-philosophie)
- **Les philosophies idéologiques** (L'Afrique à l'heure de l'idéologie ; l'Afrique à la recherche de son idéologie-panafricaine, négritude, socialisme ; la critique de l'idéologie africaine)
- **Les philosophies critiques** (leur idée de la philosophie africaine ; la destination de la philosophie)

#### 9.3.1.6. E.A. RUCH et K.C. ANYANANWU en 1981<sup>235</sup>

- **Ouvrages généraux** (Conscience mythique, Travaux généraux sur l'idéologie)
- **Ethno-philosophie** (études ethnologiques fondamentales, collections de textes, études ethno-philosophiques, études ethno-religieuses, études ethno-artistiques)

---

<sup>234</sup> Cf. A. ELUNGU Pene Elungu, *o.c.*, p. 169.

<sup>235</sup> Cf. J.M. VAN PARYS, *o.c.*, p. 69-70.

- **Philosophie culturelle** (études générales, philosophie de l'identité africaine, Authenticité africaine et Négritude, Littérature africaine moderne)
- **Philosophie idéologique africaine** (Humanisme africain, Socialisme africain, Panafricanisme).
- **Approche critique et recherche d'une voie nouvelle.**

9.3.1.7. DIMANDJA Eluy' a Kondo en 1985<sup>236</sup>

- **Les philosophies ethnologiques ou ethnophilosophie**
- **Les philosophies nationalistes et indépendantistes**
- **Le courant des philosophes critiques**

9.3.1.8. J.M. VAN PARYS résumant la philosophie africaine « anglophone » en 1993<sup>237</sup>

- **Recherche des moyens de libérer l'Afrique** (African Personality, Panafricanisme)
- **Des philosophies politiques et sociales** (consciencisme de Kwame Nkumah, Ujamaa de J.K. Nyerere, Humanisme zambien de Kenneth Kaunda)
- **Des recherches de Philosophie du Développement**

9.3.1.9. E. NGOMA – BINDA Phambu en 1994<sup>238</sup>

- **Axe idéologico-politique**
- **Axe herméneutique** (L'herméneutique comme philosophie de vie et de la force : Placide Tempels, Kagame, etc. l'Herméneutique comme philosophie et méthode, l'Herméneutique de la philosophie antique : Cheich Anta Diop, Bilolo, etc.)
- **Axe critico-prospectif** (ethnologie et Ethno-Philosophie. Le Tempelsisme à la barre : Towa,

---

<sup>236</sup> Cf. DIMANDJA Eluy' a Kondo, *a.c.*, p. 8-15.

<sup>237</sup> Cf. *Ibidem*, p. 114.

<sup>238</sup> Cf. E. NGOMA – BINDA Phambu, *o.c.*, p. 5-7.

Hountondji, Elungu, Youssouph M. Guisse ; La contre-critique : Eloge de la philosophie populaire ; Philosophie et développement de l'Afrique)

9.3.1.10. MUTUZA Kabe en 2008<sup>239</sup>

- **Courant de Pherméneutique** (Kinyongo J., Tshiamalenga Ntumba, Nkombe Oleko)
- **Le courant théologique**
- **Le courant de la critique classique** (Elungu Pene Elungu, Mudimbe)
- **Le courant de la réévaluation** des concepts (Buakasa, Musey, Mutuza Kabe)

9.3.1.11. J H. MONO Ndjana en 2009<sup>240</sup>

- **Le Panafricanisme** (Blydin, M. Garvey, Du Bois)
- **La Négritude** (Senghor, césaire et S. Adotevi)
- **L'Ethnophilosophie** (Tempels, Kagame, Fouda ; la critique : Towa et Hountondji ; une troisième voie : les Nyctosophe ; Tedanga Ipota Bembela)
- **La Renaissance africaine** (Thabo Mbeki, Steve Biko, le Nepad, etc.)
- **Égyptologie, Afrocentricité** (C. A. Diop, T. Obenga, Malefi Kete Asante, J.-P. Omotunde, Maulana Karenga, Ama Mazama)

Tenant compte des courants précédents et de la pratique philosophico-politico-économique, nous proposons ce qui suit :

---

<sup>239</sup> Cf. R. MUTUZA Kabe, *o.c.*, p. 287-288.

<sup>240</sup> Cf. H. MONO Ndjana, *o.c.*, p. 173-243.

## **9.4. GRANDS COURANTS DE LA PENSEE PHILOSOPHIQUE AFRICAINE selon Louis MPALA Mbabula en 2016**

Dans le souci d'avoir une classification argumentée, nous posons cette question :

**9.4.1. Sur quoi doit-on se baser pour parler des Grands courants incluant les petits courants ?** Cette question soulèvera le débat. Nous proposons les critères suivants :

9.4.1.1. Thèmes

9.4.1.2. Méthodes

9.4.1.3. Branches philosophiques

9.4.1.4. Un Maître à penser et ses disciples

9.4.1.5. Polémique

9.4.1.6 autres

**N.B. :** Tenant compte de ces critères, nous aurons cinq Grands courants et le sixième est à compléter. Autrement dit, le travail continue.

### **9.4.2. Grands courants idéologico-politiques et identitaires (proposés en partant du critère de thèmes)**

- **African Personality** : Edward W. Blyden
- **Panafricanisme** : B. T. Washington, Marcus Garvey, W.E. Du Bois, John Chilembwe, Navuma Tambula et Salomon Kumalo
- **Ujamaa (Socialisme africain)** J.K. Nyerere
- **Humanisme zambien** : Kenneth Kaunda
- **Consciencisme** : Kwame Nkrumah
- **Authenticité** : Mobutu
- **Négritude** : Senghor, Césaire, Stanislas Adotevi

### **9.4.3. Grand courant ethnophilosophique et critique**

(proposé à partir du critère d'un maître et ses disciples de droite et de gauche)

- **Ethnophilosophie** : P. Tempels, Kagame, Mujinya...
- **Critique de l'ethnophilosophie** : F. Crahay, Hountondji, Towa, Elungu Pene Elungu
- **Critique des critiques** : Nyamkey Koffi, Ngoma - Binda, ...

**9.4.4. Grand courant de l'herméneutique** (proposé en tenant compte de la méthode)

- Kinyongo J.
- Tshiamalenga Ntumba,
- Nkombe Oleko
- Okolo okonda

**9.4.5. Grand courant politico-économique** (proposé en partant des branches philosophiques : philosophie politique et sociale, philosophie de développement)

- **Renaissance africaine** : Steve Biko, Thabo Mbeki
- **NEPAD**
- **Prosôponisme** : Mpala Mbabula Louis

**9.4.6. Grand courant de l'Égyptologie et de l'Afrocentricité** (proposé à partir du critère de thème, de la méthode et de la polémique)

- Cheikh Anta Diop
- Théophile Obenga
- Molefi Kete Asante
- Jean Philippe Omotunde
- Maulona Karenga
- Ama Mazama
- Bilolo Mubabinge
- Mabika Nkata

**9.4.7. Et autres** : à ce niveau, nous tiendrons compte du

critère branches de la philosophie. Ainsi on aura, p.e., l'Association des Épistémologues de (de)..., etc. Nous savons que l'Association nous rapproche du courant.

N.B. : – Loin de nous de prétendre que notre classification aura l'assentiment de tout le monde. Elle a un mérite, celui de partir de certains critères, discutables sans doute.

L'histoire humaine et philosophique n'étant pas encore close, les Grands courants naîtront toujours. A d'autres chercheurs de poursuivre le travail en ayant à l'esprit que AJ. Smet est notre pionnier.

Un même philosophe africain peut appartenir à plusieurs courants à la fois. Voilà qui embarrasse tout chercheur qui voudrait classer les philosophes selon les courants.

Comme l'on peut apprendre par **pratique ou exercisation**, par **résolution des problèmes**, par **exploration**, par **création** et par **débat** ; nous invitons le lecteur ou la lectrice à poursuivre le travail ayant trait à la philosophie africaine.

## 9.5. PLACIDE TEMPELS

Son ouvrage *La philosophie bantoue* de 1945 suscita des réactions à la fois positives et négatives. Si Alioune DIOP en fit l'éloge dans sa préface, il n'en sera pas de même avec Aimé Césaire dans son *Discours sur le néocolonialisme*.

Ceux qui ont soutenu et poursuivi les études dans le sens de la philosophie bantoue de Tempels furent appelés, péjorativement, *ethnophilosophes*. Ceux qui le critiquaient, vivant et se positionnant à partir des écrits des autres, se

mettaient dans un camp de bataille. Ils s'appelaient ou furent appelés *les critiques*.

Toutefois, comme la philosophie est un champ de bataille où les armes sont la critique, un troisième groupe leva le bouclier : c'est celui des *critiques des critiques*

A dire vrai, c'est toute une *histoire de la philosophie contemporaine africaine* qui s'écrivait, mais qui avait sa manière propre de grandir.

## 9.6. DIVISION DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE AFRICAINE

Le savant Théophile Obenga propose une *histoire de la philosophie africaine* qui suivra la trame de l'histoire générale du continent africain dans son ensemble. De ce fait, il distingue les périodes suivantes de l'*Histoire de la philosophie africaine* :

- 1°. « *La philosophie égyptienne*, pharaonique, dès l'Ancien Empire (2780-2260 avant notre ère), avec les *Textes des Pyramides*, l'*Inscription de Shabaka*, les *Maximes* ou *Enseignements* de Kagemni et de Ptahhotep »<sup>241</sup>.
- 2°. *Les philosophes et penseurs d'Alexandrie, de Cyrène, de Carthage et d'Hippone*. De l'École d'Alexandrie, nous avons Démétrius de Phalère, le sophiste Diodore Cronos. De celle de Cyrène, nous avons Théodore surnommé l'Athée, Aristippe le Jeune. De celle de Carthage, un philosophe s'impose. Il s'agit de Claudius Maximus.

---

<sup>241</sup> T. OBENGA, *La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère*, Paris, 1990, p. 13. Ce livre est le premier, pensons-nous, qui donne une histoire de la philosophie antique africaine.

D'Hippone, une figure persiste : Saint Augustin.

- 3°. *La philosophie Maghrébine* : Ibn Khaldûn retient l'attention.
- 4°. « *Les écoles philosophiques médiévales de Tombouctou (université de Sankoré), Gao, Djené (Dienné)*, foyers de la culture négro-musulmane au temps des grands empires soudanais (Ghana, Mali, Gao, Songhay) »<sup>242</sup>. Le docte Ahmed Baba en fait la fierté.
- 5°. *La philosophie africaine moderne et contemporaine*, avec des noms importants comme ceux d'Anton, Wilhem Amo (...) et de Edward Wilmot Blyden, penseur nègre de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>243</sup>.

Si les historiens de l'Histoire de la philosophie africaine étudiaient chaque période proposée par T. Obenga, on aura comblé un grand « trou philosophique ».

## **9.6. LA PHILOSOPHIE AFRICAINE FACE A SON AGE REGARD CRITIQUE SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE AFRICAINE D'HUBERT MONO NDJANA<sup>244</sup>**

Philosophe africain (même s'il ne figure pas dans son propre livre), professeur titulaire et chef du département de philosophie à l'Université de Yaoundé I, Hubert Mono

---

<sup>242</sup> *Ib.*, p. 14.

<sup>243</sup> *Ib.*, p. 15.

<sup>244</sup> Ce texte est notre recension de l'ouvrage d'Hubert MONO Ndjana et il est disponible sur différents sites web. Nous le classons ici car il donne, à sa manière, ma nouvelle introduction à l'histoire de la philosophie africaine. Il date de 2011.

Ndjana a publié, aux éditions L'Harmattan de Paris, et ce en 2009, un livre *d'Histoire de la philosophie africaine*.

Subdivisé en trois parties, *Histoire de la philosophie africaine* vient exaucer la prière de Théophile Obenga. Ce dernier priait les historiens de la philosophie africaine de combler les lacunes dont différents ouvrages d'histoire de la philosophie africaine faisaient montre.

La première partie intitulée *La philosophie du passé*, a trois chapitres. Le premier a un titre propre au conte. Il s'intitule **Autrefois** et parle des Éléments de métaphysique égyptienne et de la Transition ionienne. Chercheur et historien de la philosophie africaine, Hubert Mono Ndjana fait appel à Cheick Anta Diop, Théophile Obenga, Serge Sauneron, Jean Yoyotte, Hegel, Paul Masson-Oursel pour parler du Culte solaire, de l'être et le néant, de l'immortalité, de la mâat, et du Comment l'existant vient à l'existence.

Le deuxième chapitre a un titre, encore une fois, propre à la narration : **Avant-hier**. Suivant les conseils de L.S. Senghor d'étudier certains auteurs comme des Africains contrairement à la tradition philosophique occidentale et arabe, Hubert Mono Ndjana place Philon d'Alexandrie, Florus, Tertulien, Origène, Plotin, Saint Augustin dans l'Avant-hier de la philosophie africaine. Déclinant ses sources d'information (Denis Huisman (dir), *Dictionnaire des philosophies*, 2 t. Paris, P.U.F., 1984 et Internet), Hubert Mono Ndjana présente d'un trait la pensée des philosophes précités. Si Plotin est étudié dans l'Histoire de la philosophie antique occidentale, les autres font partie de la patristique à l'exception de Florus que je découvre.

Le troisième chapitre, comme on peut le deviner, est **Hier**.

L'auteur nous signale qu'entre le dernier philosophe d'Avant-hier (St Augustin) et le premier d'Hier (Ibn Khaldun), « il s'est écoulé tout un millénaire » (p.35). Pour l'auteur, ce long espace intercalaire est dû au fait qu'il n'y a aucun écho africain de la scolastique. En outre, l'Auteur nous fait savoir qu'il y a aussi un silence africain de la Renaissance (p.35).

D'habitude, il y a des influences d'un philosophe à un autre. Ceci n'est pas le cas avec les philosophes d'Hier.

S'inspirant de Nsame Mbongo pour présenter Ahmed Baba de Tombouctou, de Claude Summer pour Zera Yacob, de Paulin Houtoudji pour Antoine-Guillaume Amo, d'A.-J. Smet pour Jacobus Capitein, de Marcel Griaule pour Ogotemmêli et de l'Internet pour Kotch Barma Fall, Hubert Mono Ndjana ne le fait pas pour Ibn Khaldun et je présume qu'il l'expose à partir des écrits du philosophe lui-même.

La deuxième partie porte le titre de *La philosophie africaine contemporaine*. Elle contient également trois chapitres. Le quatrième chapitre est consacré à *la philosophie africaine contemporaine d'expression française* où 18 philosophes sont répertoriés ; le cinquième parle de *la philosophie africaine contemporaine d'expression anglaise* où 13 philosophes sont exposés ; le sixième est consacré à *la philosophie maghrébine* et 8 philosophes y sont retenus.

La troisième et dernière partie donne *Les grands courants*. Ainsi, le septième chapitre expose le *Panafricanisme* avec 4 philosophes, le huitième la *Négritude* avec 3 philosophes, le neuvième l'*Ethnophilosophie* avec 4 philosophes, le deuxième *La Renaissance africaine* et le onzième l'*Égyptologie et l'Afrocentricité* avec 6 philosophes.

Nous avons déjà lu plusieurs livres parlant de la

philosophie africaine dont ceux de Smet, Van Parys, Mabasi, etc. Chaque livre a ses mérites et ses limites.

*L'Histoire de la philosophie africaine* d'Hubert Mono Ndjana, de par son titre, marque un pas décisif sur *La philosophie négro-africaine* de Jean-Godefroy Bidima (P.U.F., Paris, 1995), sur le *Parcours de l'histoire de la philosophie Négro-Africaine* d'Aimé Ngoi Mukena (Editions Pensées du Sud, Lubumbashi, 2004), sur *L'Odyssée de la philosophie négro-africaine (par devoir de mémoire et de vérité)* d'Emmanuel Biangany Gomanu Temp'Wo (Editions Universitaires Logos, Kinshasa, 2008) et sur *De la philosophie occidentale à la philosophie négro-africaine. Apport des philosophes zaïro-congolais* de R.E. Mutuza Kabe (Éditions Universitaires Africaines et L'arc-en-ciel, 2008).

Nous citons ces livres du fait qu'ils sont accessibles en R.D. Congo, lieu d'où nous écrivons. A l'exception de Bidima, les trois autres auteurs sont congolais. Si Aimé Ngoi Mukena évolue à l'Université de Lubumbashi (UNILU), Mutuza Kabe et Biangany Gomanu Temp'wo sont à Kinshasa.

Les ouvrages précités, y compris celui d'Hubert Mono, sont des manuels, en dernière analyse. Celui d'Hubert englobe tous les autres, quand bien même celui de Bidima serait approprié pour un cours de questions approfondies d'histoire de la philosophie négro – africaine et non africaine. Hubert parle de *l'Histoire de la philosophie africaine* qui englobe et la philosophie négro-africaine et la philosophie maghrébine et l'égyptologie et l'Afrocentricité.

De par les tables des matières, *l'Histoire de la philosophie africaine* d'Hubert se démarque des autres livres

précités qui, en dernière instance, se cantonnent à la philosophie négro-africaine contemporaine et dont les premières chapitres s'embourbent dans la définition de la philosophie, et ce par rapport à la philosophie occidentale tout en confondant le mot (philosophie) à la chose (activité philosophique). Si le mot est d'origine grecque, point n'est besoin de rappeler que chaque tradition a ou aura un mot ou groupe de mots y correspondant. Nous pensons au Merut Ne Mâat égyptien signifiant amour de la sagesse (Mubabinge Bilolo et Mabika Nkata). Sur ce point Heidegger, Lalaye et *tuti quanti* ont tort de confondre le mot à la chose. On oublie que la philosophie est liée à la vie comme les lèvres aux dents (je paraphrase Louis Althusser). Cela étant, nous pensons, à notre humble avis, que l'origine de la philosophie n'est ni égyptienne (**Afrocentrisme**), ni grecque (**Eurocentrisme**), mais humaine (**Homocentrisme**), car l'étonnement qui l'engendre est propre à tout être humain et non au grec et encore moins à l'égyptien exclusivement. La philosophie a l'âge du premier homme ou mieux de l'humanité.

De ce qui précède, nous jugeons opportun de garder le chapitre de la définition de la philosophie (si définition il y a) au cours d'Initiation à la philosophie.

Par ailleurs, Hubert parle de l'Histoire de la philosophie africaine sans la comparer ou la mettre en rapport avec la philosophie occidentale. Il va tout droit au but, à l'*Histoire de la philosophie africaine* et il y va « panoramiquement ».

Il sied de signaler qu'Hubert a évité la répétition qu'on retrouve dans d'autres écrits ayant pour objet d'histoire de la philosophie africaine ou négro – africaine. Il a montré

qu'il est urgent de rendre justice à la nouvelle génération des philosophes dont les écrits sont disponibles, car, à dire vrai, les pionniers de la philosophie africaine, semblent atteindre la « ménopause philosophique ». Mutuza Kabe, dans son livre précité, en est un exemple. Des auteurs qu'il cite, aucun n'est de la nouvelle génération et dire que son ouvrage est de 2008. Un constat amer : il ne navigue pas, pas sur la rivière, le fleuve ou la mer, mais sur Internet. Biangany Cgomanu Tamp'wo n'échappe pas au « tribalisme philosophique » ou mieux à la « Kinoiserie » (manie des habitants de Kinshasa). En dehors des ténors comme Marcien Towa, Paulin Hountondji, Eboussi Boulaga, tous les philosophes Congolais cités sur sa couverture et dont certains n'apparaissent pas dans son ouvrage sont de Kinshasa. Pour lui, l'eau stagne sous et sur le pont de Kinshasa.

Aimé Ngoi Mukena n'échappe pas à la même maladie. Dès l'apparition de son livre, nous nous avons fait l'obligation de recenser son écrit dans le journal MUKUBA apparaissant à Lubumbashi. Contrairement au regretté Feu Professeur Irung Tshitambal qui avait des difficultés à accepter notre critique philosophique, Ngoi Mukena, sportivement, a pris acte de notre critique. Son ouvrage est tourné vers le passé et ne voit pas les productions philosophiques présentes issues de son propre département de philosophie de l'Université de Lubumbashi. Mabika Nkata, Mpala Mbabula Louis, Emmanuel Banywesize, etc. sont là. Il a fallu qu'Hubert Mono Ndjana du Cameroun vienne remettre les pendules à l'heure pour que l'Abbé Louis Mpala Mbabula apparaisse sur la liste des philosophes africains d'expression française.

L'ouvrage d'Hubert Mono peut paraître, pour certains, comme relevant du subjectivisme dans le choix des auteurs. Cependant, il se justifie. Il a pris « l'option positiviste de ne traiter que d'une philosophie assignable, celle qu'on peut trouver dans les textes effectivement disponibles. Il s'agit, selon lui, de la philosophie écrite, transcrite, objective parce que accessible » (p.6). Il a raison. L'Internet est la nouvelle technologie de l'information et de la communication pour retrouver le plus vite possible, et ce à partir de sa chambre et non de la bibliothèque, des textes effectivement disponibles. A ce propos, nous invitons les philosophes évoluant au sein des institutions universitaires ou indépendantes, à avoir un blog ou un site pouvant rendre accessibles leurs productions philosophiques. C'est la meilleure voie de nous faire connaître. Beaucoup de nos ténors philosophes africains dorment sur leurs lauriers, d'où la ménopause philosophique. De ce fait, ils n'ont aucune raison de critiquer Hubert de les avoir « oubliés ». Ils ne sont plus « visibles » sur l'étoile et ils semblent avoir assouvi la « faim philosophique », celle qui poussait Socrate à se déclarer ignorant et à rechercher la connaissance. Or, Platon dit que le philosophe vieillit en apprenant.

Hubert nous présente un ouvrage dont tout enseignant de philosophie africaine ne doit se passer. Tout enseignant qui navigue saura retrouver cet ouvrage et le commander, si possible.

Hubert a exploité l'Internet et il est d'une honnêteté intellectuelle à imiter. Il décline ses sources scientifiques.

Sa table des matières est rénovée surtout en ce qui concerne les courants, à savoir la renaissance africaine, l'égyptologie et l'Afrocentricité. L'auteur n'a pas suivi la

périodisation occidentale même si dans l'introduction il fait correspondre son Autrefois à l'Antiquité, l'Avant-hier aux premiers siècles historiques et quelque peu jusqu'au Moyen – Age, l' Hier à la philosophie moderne et à l'aujourd'hui à la contemporanéité (p. 56).

A dire vrai, chaque continent a sa propre périodisation et son Autre-fois, son Avant-Hier, son Hier et son Aujourd'hui sont plus appropriés à nous le peuple « conteur ».

Les mérites de l'ouvrage d'Hubert étant données, il nous revient d'en donner les limites, et ce pour une nouvelle édition corrigée ou mieux revue et augmentée. L'ouvrage d'Hubert manque de bibliographie. Qu'il y pense pour la seconde édition. Certains des auteurs exposés dont nous-même, manquent de notice bio-bibliographique. Que l'auteur signale la date et le lieu de naissance, les diplômes obtenus et si possible le lieu où évolue le philosophe s'il est professeur. Qu'il indique son blog ou son site s'il en a un. Cela permettra aux différents chercheurs de se contacter ou de consulter nous savons qu'il est difficile de classer certains philosophes dans des courants. Mais qu'il essaie de le faire ou mieux qu'il entre en contact avec les philosophes concernés – au cas où ils auraient l'email ou le site – pour qu'eux-mêmes se classent. Ainsi l'Auteur se rendra compte qu'il y a plusieurs courants en dehors de ce qu'il considère.

Un débat peut surgir autour de certains philosophes comme St Augustin, Origène, etc. Sont-ils africains parce que nés en Afrique ou par leurs thèmes ? Comment se considèrent-ils ? Européens ou africains ? Comme l'Auteur, nous pensons qu'ils sont africains d'expression latine, arabe, etc. La culture n'efface pas l'être. Pensons à ces Africains

« naturalisés français, belges... » dont on parle en ces termes : français d'origine camerounaise, congolaise. Et si aujourd'hui le président français Hollande n'est pas parvenu à faire passer en LOI sa proposition de déchoir tout citoyen « naturalisé » français coupable de terrorisme ou d'autre crime, un jour viendra où cette proposition sera votée comme loi. Cela doit faire réfléchir sur le concept d'identité. C'est notre point de vue, discutable sans doute.

Nous nous sommes posé la question de savoir pourquoi l'Auteur fait référence à Hegel quand il s'agit de la transition ioniennne qui n'en est pas une dans son livre (p. 18). Quand Hegel parle des Égyptiens comme de « robustes garçons » (p. 18) et de Sphinx, il ne fait qu'emboîter les pas à son ancêtre Platon qui traite les Égyptiens d'avidés du gain et les Grecs avidés de savoir. C'est de l'**Eurocentrisme** et pourtant Yoyotte et Paul Masson-Oursel, sans oublier C.A. Diop ont démontré le contraire. Nous savons que certains sont tombés dans l'**Égyptocentrisme** ou l'**Afrocentrisme** », et pourtant nous devons baigner tous dans l'« **Homocentrisme** ». Passez-nous ce néologisme.

*Histoire de la philosophie africaine* redonne à la philosophie africaine son âge car on avait affaire à une Histoire partie de l'Antiquité aux Temps Contemporains ou à une Histoire qui commençait avec Tempels, et pourtant cette Histoire a l'âge du premier Africain. Nous espérons qu'Hubert sera à l'affût des productions philosophiques parlant de l'activité philosophique avant l'ancienne Égypte.

## **Chapitre dixième**

### **Traits généraux de la philosophie Africaine**

A notre humble avis et cela nous engage, comme toute philosophie, la philosophie africaine se veut un moment où :

#### **1° L'exigence réflexive**

s'exerce sur la vie, la mort, le créateur, l'univers, l'homme, etc.

#### **2° L'exigence rationnelle et critique**

s'y impose pour donner des réponses qui se distinguent de la logique des mythes, de la magie et où l'on se remet aussi soi-même en question.

#### **3° L'exigence méthodique**

s'y confirme et d'une façon spéciale la *palabre* y reste encore la méthode

pour atteindre la vérité. Car tout philosophe est en route vers la vérité.

D'autres philosophes utilisent l'herméneutique, le matérialisme, dialectique, le questionnaire. En d'autres mots, certains africains se

mettent sur les épaules des philosophes d'autres continents pour parler des problèmes africains. Tout apport bénéfique n'est pas à rejeter.

#### **4° L'exigence humaine**

veut privilégier les problèmes de l'âme africaine, car l'on est avant tout fils de son pays avant d'être citoyen du monde. Socrate n'a-t-il pas réfléchi avant tout sur la maladie (ignorance) de sa cité ? A-t-il ignoré ce qui se passait en Égypte ? Ne fût-ce que par ouï dire il savait qui en était Roi. Ainsi l'unité africaine, l'indépendance africaine et la domination sociopolitique et culturelle, la survie<sup>245</sup>... peuvent prendre le dessus sur d'autres problèmes humains que l'Afrique vit du fait qu'il est dans un village planétaire où l'ex URSS a laissé tout le poste de chef du village aux U.S.A. qui se moquent de l'ONU<sup>246</sup>, chef en carton. D'aucuns ont parlé de la fidélité à l'Afrique et de la fidélité à l'humanité (métissage culturel). Si le philosophe PHOBA voudrait, avec raison, remplacer le cri magique de « Nous sommes Africains » par celui de « nous sommes des hommes », qu'il n'oublie pas qu'il est homme AFRICAIN, fils de son milieu, toutefois nous l'invitons à être Père de son milieu. ***On parle toujours à partir d'un lieu théorique,***

---

<sup>245</sup> Cf. MUTUNDA MWEMBO, *Philosophie et culture africaine. Quelques thèmes dominants*, dans CPA 11 (1985), p. 141.

<sup>246</sup> Ceci explique pourquoi dans notre livre *Pour une nouvelle narration du monde. Essai d'une philosophie de l'histoire*, Paris, Edilivre, 2016, nous plaidons pour que l'ONU soit remplacée par la *Communauté des Nations- CDN en sigle*.

***pratique, culturel, politique et social donné.*** Quitte à ne pas s'y enfermer comme la tortue dans sa « maison ».

L'on peut remarquer que cette deuxième partie n'a pas la même extension que la première pour la simple raison que tout ce qui y est dit vaut aussi pour la philosophie africaine.

N.B. : la philosophie africaine doit aussi avoir une exigence universaliste et ainsi parler, entre autres, de la mondialisation, de l'écologie, etc.



## Conclusion

De tout ce qui précède, il serait inouï de conclure une introduction. Nous devons marquer les pas en disant un mot sur le courage philosophique et sur quelques définitions de la philosophie.

### **Le courage philosophique**

Nous n'avons pas oublié de souligner le fait qu'en philosophie l'on est souvent d'accord sur le désaccord. Cela ne doit jamais décourager les jeunes étudiants en philosophie, car comme le disait Louis Althusser à la suite de Kant, ***la philosophie est un champ de bataille où chacun doit prendre position.***

***Toute prise de position est une attitude ou tendance philosophique.***

La multiplicité des tendances philosophiques qui sont en conflit ne doit pas conduire les jeunes étudiants à sombrer dans le ***scepticisme***. Pour se faire sa propre idée, l'on est obligé de traverser la forêt des systèmes philosophiques, mais c'est au bout du chemin que l'on se rendra compte, sans le vouloir, ***qu'on s'est tracé une voie***

***oblique dans cette forêt.*** En d'autres mots, on se surprend dans une position donnée, parlant comme tel, utilisant le langage de tel et argumentant comme tel. Bref, on se voit assis sur les épaules de tel pour bien se positionner. C'est à ce moment qu'il ne faut pas jouer au jeu de cache-cache. Il faut s'assumer et avoir le courage de philosopher à la première personne, car « penser, c'est personnellement, et donc héroïquement et courageusement. On ne peut, pour penser, se faire remplacer par personne, et on ne peut remplacer personne »<sup>247</sup>. Toutefois nous devons nous empresser de glisser la remarque pertinente d'Antonio Gramsci selon laquelle le philosophe s'approprie la philosophie collective et signe de son nom. Il y a du vrai, ***car on part toujours de quelque part et on parle à partir d'un lieu théorique et pratique donné.*** Cela ne veut pas dire que le philosophe n'est rien. Il n'est pas un perroquet.

Le courage philosophique qui est le courage de la raison est une démarche, sans doute, personnelle mais située. Qu'est-ce à dire ? Nous n'exagérons pas en affirmant que le philosophe est un individu qui dit l'universel et qu'il est, en dernière instance, un miroir de son époque. N'est-il pas la conscience de son temps, de la société et de sa classe sociale ? C'est en ce sens que la remarque gramscienne vaut son pesant d'or. Tout philosophe est situé : sa nature et son temps le marquent et même la façon de poser les questions et d'y répondre est propre à une pratique historique donnée (économie, politique, religion, science...). Son génie ou son « émergence » apparaît quand il fuit le royaume collectif du « ON » pour dire, selon lui, avec le pronom « JE », ce qu'il

---

<sup>247</sup> J. VIALATOUX, *o.c.*, p. 97.

faut voir et comprendre du monde. Ainsi nous dirons que ***le courage philosophique est une prise de position raisonnée devant la multiplicité de traditions philosophiques.***

Nous devons, par ailleurs, faire voir que toute prise de position n'est pas figée ou fermée. ***Elle est ouverte***, car elle attend du temps beaucoup de surprises. Qui finit de s'étonner, de se réveiller est un être mort. Le philosophe doit se convaincre que les autres prendront position et qu'il sera vu aussi de l'extérieur. Voilà pourquoi, il doit avoir l'humilité de reconnaître ses erreurs antérieures ou mieux il doit être prêt à apprécier la ***justesse*** des thèses philosophiques des autres pour dénoncer, d'une façon autocritique, la non justesse de ses thèses philosophiques d'antan. Ainsi on parlera par exemple de Wittgenstein I et de Wittgenstein II. ***Le philosophe n'est-il pas cet homme qui est en route vers la vérité et qui doit débusquer les erreurs ?***

### **Quelques définitions de la philosophie**

Autant de philosophes, autant des définitions philosophiques. ***Si pour nous, la philosophie est le courage de penser où le « NON » ne se confond pas au « OUI »,*** car c'est sa propre vie qui est engagée, la définition de René DESCARTES mérite notre attention. Pour le père de la philosophie moderne, le mot philosophie signifie l'étude de la sagesse et que par la sagesse on n'entend pas seulement la prudence dans les affaires mais une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l'intervention de tous les arts.

Comme on le voit, la définition de Descartes que nous

retenons parmi tant d'autres invite le philosophe à ne pas être aveugle dans la vie, à savoir ce qu'il fait et à faire ce qu'il sait et dit, car il y va de sa propre vie. ***La philosophie est liée à la vie comme les lèvres aux dents.***

Notre livre n'est qu'une ***Introduction à la philosophie.*** Aux étudiants de marcher avec pour bien se mettre en route vers la vérité philosophique. Nous le savons : la route est longue, il y a des trous, des épines, des croisements et souvent il faut se frayer le chemin. C'est à la fin ou c'est à un moment donné (quand ?) que l'on se réveillera et qu'on comprendra qu'on n'apprend pas la philosophie mais que l'on apprend à philosopher, car la philosophie ne s'illustre par, ne s'applique par, elle s'exerce comme dit Althusser. Oui, « ***le destin de l'homme est de philosopher, qu'il le veuille ou non... En dépit des difficultés qu'elle présente, la philosophie est une des occupations les plus belles et les plus nobles qu'il puisse y avoir dans la vie d'un homme. Celui qui, ne fût ce qu'une fois, est entré en contact avec un vrai philosophe, se sentira toujours attiré par elle*** »<sup>248</sup>. Est-ce le cas avec ce livre ? C'est en plongeant, tant bien que mal, que l'on devient ***NAGEUR.***

---

<sup>248</sup> J.M. BOCHENSKI, *o.c.*, p. 31. Nous soulignons.

## Annexe

L'histoire de la philosophie est pleine de débats et cela fait partie de la philosophie. Nous citerons, entre autres, le débat entre les **empiristes** et les **rationalistes** en épistémologie, celui entre les **monistes**, les **dualistes** et le **pluralistes** en métaphysique, celui régnant entre les matérialistes et les idéalistes en philosophie de la nature, celui opposant les **utilitaristes**, les **formalistes** et les **naturalistes** en éthique ou philosophie morale, etc.

Comme les apprentis philosophes aiment discuter entre eux, nous leur proposons la **querelle des universaux** et nous leur demandons de prendre positions devant les différentes positions. L'histoire de la philosophie médiévale revient toujours sur ce débat.

### LA QUERELLE DES UNIVERSAUX<sup>249</sup>

---

<sup>249</sup> On peut lire des auteurs suivants pour bien se documenter sur ce débat : A. De LIBERA, *La querelle des universaux, de Platon à la fin du Moyen-âge*, Paris, Seuil, 1996, PORPHYRE, *Isagogè*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1947, E. BREHIER, *Histoire de la Philosophie*, Paris, PUF, 1981, E. GILSON, *La Philosophie au Moyen-âge*, Paris, Payot, 1962, J.-P.

La question ou la querelle des universaux fait partie des controverses relevant de la métaphysique, de l'épistémologie, de la philosophie du langage et même de la science.

La querelle des universaux naît de la question de savoir si les **universaux**, c'est-à-dire les **idées générales**, ont une *existence en soi* ou s'ils sont de *pures conceptions de l'esprit*, c'est-à-dire de simples concepts produits par l'esprit, qui s'expriment dans nos langages par des noms. Au cas où ils existeraient réellement, quels rapports entretiendraient-ils avec l'existence des particuliers ?

Alexandre d'Aphrodise, vers 200, se posait des questions sur le mode d'être de l'universel et il distinguait l'universel « immanent aux choses » de l'universel « postérieur aux choses ». Ainsi il a posé **la question du statut ontologique de l'universel**.

Dans son livre *l'Isagogè*, Porphyre de Tyr, vers 268, se posait la question de savoir si ces Universaux existaient dans la nature, et s'il en était ainsi, ils seraient des réalités subsistantes ; ou bien s'ils n'étaient que de simples produits de l'imagination. Il avait systématisé la question comme suit :

« **Les Universaux existent-ils ?**

o **En soi ?**

- **Corporels ?** (immanents au sensible)
- **Non corporels ?** (séparés du sensible)
  - **Liés aux choses sensibles ?**
  - **Séparés des choses sensibles ?**

o **Uniquement dans la pensée ?**

---

DUMONT, *La Philosophie antique*, Paris, PUF, 1966. Par ailleurs, les recherches sur Internet nous ont permis de nous recycler sur ce débat qui n'est pas facile à comprendre et sur lequel, durant le cours de l'histoire de la philosophie médiévale, les enseignants ne tardent pas longtemps.

- **Sont-ils une signification (sermo) ?**
- **Sont-ils un son (vox) ?** »<sup>250</sup>

Métaphysiquement on peut poser autrement la question : quand on parle de l'« être », celui-ci est-il dit uniquement des Universaux, c'est-à-dire des Idées, et les choses singulières n'en seraient que dérivées ? Peut-on, au contraire, dire qu'il n'y a uniquement les choses singulières qui existent concrètement et que les Universaux n'en seraient que de simples noms ? Différentes réponses ont été proposées à ces questions et selon qu'on affirme que les universaux sont antérieurs aux choses – *ante rem* –, ou après les choses – *post rem* –, ou dans les choses –, la tradition philosophique les a groupées principalement en trois écoles ou tendances, à savoir le *réalisme*, le *nominalisme* et le *conceptualisme*.

Selon la tradition c'est Porphyre qui légua à la postérité la question qui engendra la querelle des universaux. Mais il l'a « héritée » de Platon et d'Aristote. Cependant il n'a pas pris position entre les deux quand bien même il serait platonicien.

Cela étant dit, voici comment chaque école se positionne :

#### \*Le réalisme des universaux

**Platon** en est le maître de fil même si en son temps on ne parlait pas de querelle des universaux. Il est reconnu comme idéaliste et puisqu'il affirme que les Idées existent réellement, son idéalisme est dit objectif ou réel. Sachant que les universaux sont des idées générales et que les Idées de Platon en font partie, alors on parle de *réalisme des universaux* chez Platon. Pour ce dernier, les universaux sont incorporels.

---

<sup>250</sup> *La querelle des universaux* [en] <http://www.morbleu.com/la-querelle-des-universaux/> (page consultée le 30/11/2013).

Le *réalisme* pose que seuls les Universaux ou les concepts existent en soi et précèdent les choses. C'est la thèse de *ante rem*. Les Universaux existent donc indépendamment de la pensée et même indépendamment des choses auxquelles ils sont relatés : ils sont doublement autonomes. C'est la *théorie de l'essence matérielle*<sup>251</sup>.

En outre, le *réalisme* postule que, lorsque l'on attribue un prédicat à un sujet, on attribue à une chose particulière (sujet) une autre chose universelle (prédicat).

### \*Le nominalisme

Pour le *nominalisme*, les universaux ou concepts viennent après les choses (*post rem*) et ne sont que des mots (*voces*), souffles de voix. Etant des abstractions, les universaux n'ont d'existence que dans l'esprit de celui qui les forme et au moyen des mots ou des *noms* dont on les désigne, seuls les particuliers ou les individus ont de l'existence réelle.

### \*Le conceptualisme

Le *conceptualisme* est une position introduite par **Pierre Abélard** (1079-1142). Pour lui, le concept est *dans* la chose (*in re*). Amalgamés aux choses, les universaux sont saisis par l'esprit humain grâce à l'opération de l'abstraction. Autrement dit, les universaux ou concepts sont des constructions mentales, mais ils sont en rapport avec la réalité ou les choses. De ce fait, nous pouvons classer **Aristote** dans le *Conceptualisme*. Pour lui, c'est par abstraction que l'esprit se forme des concepts, mais en partant des choses sensibles. Ainsi on aura l'idée générale de l'Homme en partant des hommes particuliers.

---

<sup>251</sup> *Ib.*

Devant cette querelle, certaines théories intermédiaires ont vu le jour. **Thomas d'Aquin** (1225-1274) défendra *un réalisme des universaux modéré*. Pour lui, il est vrai que les universaux expriment bien la nature des choses, toutefois leur état d'universalité est une œuvre de l'esprit.

**Jean Duns Scot** (1265-1308, quant à lui,) adopte *un réalisme subtil* pour la simple raison qu'il enseigne que l'universalité des universaux est attribuée par l'esprit aux entités ou choses particulières, cependant celles-ci possèdent une nature commune, qui est comme telle indifférente à l'universalité ou à la particularité.

### **\*La position complexe de Guillaume d'Ockham**

La position de **Guillaume d'Ockham** (1285-1347), tout en se rapprochant du conceptualisme, est complexe. Il accepte les Universaux comme étant des *significations* des mots, ou mieux dans les mots ils signifient quelque chose. D'où deux types d'Universaux : les premiers sont des Universaux naturels, et les seconds des Universaux conventionnels. Il frôle le *nominalisme*. Oui, le particulier est réel et l'universel n'a aucune réalité hors de l'âme.

Terminons ce débat en signalant qu'on retrouve ce conflit ou débat au niveau de l'acquisition de la connaissance scientifique. Les mathématiciens sont, dans la majorité, des réalistes et les empiristes ou ceux qui s'adonnent à la méthode expérimentale sont des nominalistes ou conceptualistes. Et la question se poserait en ces termes : **le discours de la science dit-il le réel ou le construit-il ?**



# Bibliographie sommaire

## I. DICTIONNAIRE

*Dictionnaire des philosophes*. Préface de André Comte-Sponville, Paris, Encyclopédie Universalis/Albin Michel, 1998.

JULIA, D., *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Librairie Larousse, 1984.

LALANDE, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Huitième édition revue et augmentée, Paris, P.U.F., 1960.

## II. LIVRES

ABOU-REJELY, T., *Précis de philosophie*, Bruxelles/Kinshasa, De Boeck/Équatoriale, 1973.

ALTHUSSER, L., *Philosophie et philosophie spontanée des savants* (1967), Paris, François Maspero, 1974.

ARISTOTE, *La métaphysique*. Traduction de Jules Barthélemy-Saint Hilaire, revue et annotée par Paul Mathias. Introduction et dossier de Jean-Louis Poirier, S.l., Presses Pocket, 1991.

- BAUDIN, E. *Introduction générale à la philosophie. I. Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, J. De Gigord, 1927.
- BIDIMA, J.-G., *La philosophie négro-africaine*, Paris, PUF, 1995.
- BOCHENSKI, J.M., *Vers la pensée philosophique. initiation aux notions fondamentales de la philosophie*. Traduit de l'Allemand par Louis Marsiac, Paris, Société d'Édition Internationales, 1965.
- BREHIER, E., – *Les thèmes actuels de la philosophie*, septième édition, Paris, P.U.F., 1970.  
– *Histoire de la Philosophie*, Paris, PUF, 1981.
- BUASSA, M., *Père A. SMET et la philosophie africaine*, Kinshasa, F.C.K., 1998.
- BURNET, J., *L'aurore de la philosophie grecque*, Paris, Payot, 1970.
- CARATINI, R., *Vent de philo. Sur les chemins de la philosophie...*, Paris, Michel Laffont, 1997.
- CHAPELLE, A., *Introduction systématique à la philosophie*, Bruxelles, I.E.T., 1980.
- CHATELET, F., *La philosophie des professeurs*, Paris, Bernard Grasset, 1970.
- COMTE-SPONVILLE, A., *La philosophie*, Paris, PUF, 2008.
- DELEUZE, G et GATTARI, F., *Qu'est-ce que la Philosophie*, Paris, Minuit, 1991.
- De LIBERA, A., *La querelle des universaux, de Platon à la fin du Moyen-âge*, Paris, Seuil, 1996.
- DE RAEYMAEKER, L., *introduction à la philosophie*, quatrième édition revue et corrigée, Louvain/Paris, Publications Universitaires de Louvain, Béatrice-Nauwelaerts, 1986.
- DESCHOUX, M., *Initiation à la philosophie, deuxième*

- édition révisée, Paris, P.U.F., 1961.
- DILTHEY, W., *L'essence de la philosophie*, dans *Le monde de l'esprit* T.1, Paris Aubier, 19947.
- DIMANDJA Eluy'a Kondo, C., *-La problématique de la scientificité*, Kinshasa, Noraf, 2002.
- DOSSOU Y Davy, *philosophie africaine : principaux courants et perspectives*, Paris, Edilivre, 2015.
- DUBOIS, J. et VAN DEN WIJNGEART, *L'initiation Philosophique*, Kinshasa, Centre de Recherches Pédagogiques, 1972.
- DUFRENNE, M., *Pour l'homme. Essai*. Paris, Seuil, 1968.
- DUMONT, J.-P., *La Philosophie antique*, Paris, PUF, 1966.
- ELUNGU PENE ELUNGU, A., *L'éveil philosophique africain*, Paris, L'Harmattan, 1984.
- GILSON, E., *La Philosophie au Moyen-âge*, Paris, Payot, 1962.
- GRYNPAS, J., *La philosophie, sa vocation créatrice, sa position devant les sciences, ses rapports avec l'homme et la société d'aujourd'hui*, Vervier, Gérard, 1967.
- GUSDORF, G., *Mythe et métaphysique, introduction à la Philosophie*, Paris, Flammarion, 1984.
- HEIDEGGER, M., *-Qu'est-ce que la métaphysique ?*  
Traduction : Henry Corbin, présentation et commentaires : Marie Froment – Maurice, Paris, Nathan, 1985.  
– *Introduction à la métaphysique*. Traduit de l'Allemand et présenté par Gilbert Karn, Paris, Gallimard, 1967.
- JASPERS, K., *Introduction à la philosophie*. Traduit de l'Allemand par Jeanne Hersch, Paris, Plon, 1974.
- JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio « La foi et la raison »*. Aux *Évêques de l'Église catholique sur les rapports entre la foi*

- et la raison*, Kinshasa, Médiaspaul, 1998.
- JOLIVET, J., *La philosophie conduite politique*, Toulouse, Edward Privat, 1970.
- JOLIVET, R., *Traité de philosophie I. Introduction générale, logique, cosmologie*. Deuxième édition, Paris/Lyon, Emmanuel VITTE, 1945.
- KALOLA Bupe, P., *Unité et pluralité de la christologie. Vers un paradigme mythique en théologie africaine*, préface de Mayele Ilo, Paris, Edilivre, 2015.
- KINYONGO, J., *Épiphanies de la philosophie africaine et afroaméricaine*. Esquisse historique du débat sur leur existence et leur essence, Munich Kinshasa-Lubumbashi, Publications Universitaires africaines, 1989.
- KOSIK, K., *La dialectique du concret*. Traduit de l'Allemand par Roger Dangeville. (Bibliothèque socialiste), Paris, François Maspero, 1970.
- LATOURELLE, R., *Téologica scienza della salveza*, quarta edizione. Traduzione di Virginia Pagani, Assisi, Citadella, 1980.
- MABIKA NKATA, J., *La mystification fondamentale. 1. Merut Ne Maât. Aux sources négrides de la philosophie*, Lubumbashi, P.U.L., 2002.
- MARITAIN, J., *Éléments de philosophie*, cinquième édition revue et corrigée, Paris, Pierre Téqui, 1921.
- MAYELE ILO, J.-P., *Statut mythique et scientifique de la gémellité. Essai sur la dualité*, Bruxelles, Ousia, 2000.
- MERLEAU – PONTY, M., *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1953.
- MONDIN, B., – *Il linguaggio teologico, come parlare di Dio oggi ?* Roma, Ed. Paoline, 1977.

- *Introduzione alla filosofia, problemi-filosofi*, quarta Edizione, Milano, Massimo, 1970.
- MONO Ndjana, H., *Histoire de la philosophie africaine*, Paris, Harmattan, 2009.
- MOREAU, J., *Épictète ou le secret de la liberté*, Paris, Seghers, 1964.
- MORRA, G., *Filosofia per tutti*, Brescia, La Scuola, 1974.
- MPALA MBABULA, L., -ÉDUCATION À LA CONSCIENCE ET À LA RAISON.  
*Introduction à la philosophie de Masada*, Lubumbashi, Mpala, 1995.
- *La dialectique de Héraclite D'Éphèse à Georges Gurvitch*. Lubumbashi, Mpala, 2000.
- *Pour la philosophie africaine*, Paris, Edilivre, 2015.
- *Pour une nouvelle narration du monde. Essai d'une philosophie de l'histoire*, Paris, Edilivre, 2016.
- MPOYI Mukala, A., *Philosophes européens et africains. Les pensées historiques majeures*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- NGOMA Binda, *Philosophie contemporaine Analyse historique critique*, Kinshasa, F.C.K., 1994.
- NIETZSCHE, F., *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*. Traduit de l'allemand par Genevière BIANQUIS, Paris, Gallimard, 1938.
- NKERAMIHIGO., Th., *Initiation à l'acte philosophique, une introduction à la philosophie*, Kimwenza, Loyola, 1991.
- OBENGA, T., *La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère*. Préface de Tshiamalenga Ntumba, Paris, L'Harmattan, 1990.
- OKOLO OKONDA, *Hegel et l'Afrique. Thèses, critiques et dépassements*, Argenteuil, Le Cercle herméneutique Editeur, 2010.

- PASCAL., B., *Pensées.*, Texte établi et annoté par Jacques Chevalier ;  
Préface de Jean Guitton, Paris, Librairie Générale Française, 1962.
- PIAGET, J., *Sagesse et illusion de la philosophie*, Paris, PUF., 1965.
- PLATON, *Œuvres complètes. Tome VIII-2<sup>e</sup> parties : Théétète.* Texte traduit par Auguste Diès, Paris, Société d'édition « Les belles lettres », 1963.
- PORPHYRE, *Isagogè*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1947.
- REVEL, J-F., *Pourquoi des philosophes ?* Paris, René Julliard, 1957.
- RUSSELL., B., -*Ma conception du monde.* Traduit de l'Anglais par Luis Evrand, Paris, Gallimard, 1962.  
– *Histoire de la philosophie occidentale en relation avec les événements politiques et sociaux de l'Antiquité jusqu'à nos jours.* Traduit de l'Anglais par Hélène Kern, Paris, Gallimard, 1952.
- SEVE, L., *Une introduction à la philosophie Marxiste*, Paris, Ed. Sociales, 1980.
- SCHLANGER, J., *Gestes de philosophies*, Paris, Flammarion, 1994.
- SMET, A. J., *Histoire de la philosophie africaine contemporaine : courants et problèmes*, Kinshasa, Faculté de Théologie Catholique, 1980.
- SOMET Yoporeka, *L'Afrique dans la philosophie. Introduction à la philosophie africaine pharaonique*, Gif-sur-Yvette, 2005.
- SOMVILLE, P., *Parménide d'Elée. Son temps et le nôtre.* (Un chapitre d'histoire des idées), Paris, Vrin, 1976.
- SORMAN, G., *Les vrais penseurs de notre temps*, Paris, Fayard, 1989.

- STEVENS, B., *-Cours d'initiation à la philosophie*. Tome I, Louvain-la-Neuve, CIACO, 1986.
- *Une introduction historique à la philosophie*. Tome I. *Des origines à Hegel*, Louvain-la-Neuve, CIACO, 1990.
- VAN PARYS, J.M., *Une approche simple de la philosophie africaine*, Kinshasa, Éditions Loyola, 1993
- VERNEAUX, R., *Introduction générale et logique*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Beauchesne, 1964.
- VIALATOUX, J., *L'intention philosophique*, Paris, P.U.F., 1969.
- WITTGENSTEIN, L., *Tractatus logico-philosophicus suivi des Investigations philosophiques*. (Tel). Traduction de l'Allemand par Pierre Klossowski, introduction de Bertrand Russel. Paris, Gallimar, 1961.

### III-ARTICLES

- ABDOULAYE Bah, *Le problème de la philosophie africaine*, Coordination Nationale de la Formation Continué du Moyen et du Secondaire /philosophie/Documents de formation de 2004.
- BITANG, J. E., *Philosophie et religion* [en ligne] <http://jeanericbitang.wordpress.com/2011/02/07/philosophie-et-religion> (page consultée le 15/11/2013).
- CARFANTAN, S., *-Leçon 83. Sagesse et philosophie* [en ligne] [http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sagesse\\_philo.htm](http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sagesse_philo.htm) (page consultée le 15/11/2013).
- *Leçon 75. Science et philosophie* [en ligne] <http://sergecar.perso.neuf.fr/cours/sciencephilo.htm> (page consultée le 18/11/2013)
- DIMANDJA, C., *Préface*, dans KAMANA, *Destinée négro-africaine*.

- Expérience de la dérive et énergétique du sens*,  
Strasbourg, Ed. De l'Archipel, 1987.
- o *Les philosophies africaines contemporaines et la problématique du développement*, dans *Les Nouvelles Rationalité Africaines* Vol. 1, n°1, octobre 1985, p. 5-22.
- FOURNIER, F., *La différence entre la philosophie et la science*  
<http://www.cvm.qc.ca/encephi/contenu/vospages/fred04.htm> (page consultée le 7/06/2013).
- HOUNTONDJI, P., – *Histoire d'un mythe*, dans *Présence africaine* 91, 1974, p.3-13.
- *Effet Tempels*, dans *Encyclopédie philosophique universelle*, I: *L'univers philosophique*, deuxième édition, Paris, P.U.F., 1991, p.1472-1480.
- ISIAKA LALEYE, P., *La philosophie, pourquoi en Afrique ?*  
*Dans C.P.A.*  
3-4 (1973), p. 90-92.
- JAMET, H., *Qu'est-ce que la science ?* [en ligne]  
<http://www.jamet.org/Reflexions/Science/Definition.html>  
(page consultée le 15/05/2013)
- KAUMBA Lufunda, *Existe-t-il une philosophie africaine ?*  
Communication au colloque international de Barcelone organisé sur le thème « *Religion, philosophie et tradition de l'Afrique : entre Dieu, le concept et l'être humain* » par le Centre d'Estudis Africans (CEA) avec le support de la Universitat Pompeu Fabra et le financement de la generalitat de Catalunya, Barcelone, 29-31 octobre 2003.
- KEMP, P., *Ricœur ente Heidegger et Levinas, l'affirmation originaire entre l'attestation ontologique et l'injonction éthique*, dans RICŒUR, P., *L'herméneutique à l'école de la phénoménologie*.

- Présentation de Jean Greish. Paris, Beauchesne, 1995.
- KINYONGO JEKI, – *Philosophie africaine et son histoire*, dans *Archives de la philosophie africaine.*, Numéro Spécial (1979).
- La philosophie malgré tout*, dans *Critique* 369 (1978).
- La querelle des universaux* [en ligne] <http://www.morbleu.com/la-querelle-des-universaux/> (page consultée le 30/11/2013).
- MISENGA NKONGOLO, *La philosophie comme lumière qui luit dans les ténèbres*, dans *C.P.A.* 3-4 (1973), p. 115-123.
- MABASI Bakabasa, F.-B., *Science et philosophie en Afrique. Enjeux et repères d'une philosophie à l'âge de la science*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2001.
- MPALA MBABULA, L., *Recension d'une thèse de doctorat du professeur MAYELE*, dans *La Libre Opinion* 020 (Février 2000), p.7.
- *Quel « parcours de l'histoire de la philosophie négro-africaine » du philosophe Aimé NGOI Mukena ?* dans *Mukuba Edition* n°288 du 29 mars 2004, p. 6.
- *Etude critique de l'œuvre de Frédéric-Bienvenu MABASI Bakana*, dans *Quest : An African Journal of Philosophy/Revue Africaine de Philosophie*, XIX, p. 153-182.
- *La philosophie africaine face à son âge. Regard critique sur « L'histoire de la philosophie africaine » d'Hubert MONO Ndjana* [en ligne]<http://www.louis-mpala.com> depuis 2011
- MUTUNDA MWEMBO, *Philosophie et culture Africaine, quelques thèmes dominants*, dans *C.P.A.* 11 (1985), p.132-150
- MUTUZA KABE, *Qu'est-ce que la philosophie ?* dans

- Philosophie africaine*, Actes de la 1<sup>ère</sup> semaine philosophique de Kinshasa, TFC, 1977, p.21-23.
- NIAMKEY Koffi, *L'impensé de Towa et de Hountondji*, dans Séminaire d'Addis-Abeba, 1-3 décembre 1976.
- NJOH-MOUELLE, E., *La philosophie est-elle inutile ?* Conférence donnée le 9 mai 1996 à l'Institut Catholique de Yaoundé.
- NKOMBE Oleko, *État actuel de la philosophie en Afrique*, dans *Science et Sagesse*. documents du XX<sup>e</sup> anniversaire de la Faculté de Théologie Catholique de Kinshasa (25 avril 1957-25 avril 1977), Kinshasa, FTC, 1977, p.78-93.
- OLABIYI Babalola Yai, *Théorie et pratique en philosophie africaine : misère de la philosophie spéculative (critique de P. Hountondji, M. Towa et autres)*, dans *Présence africaine* 108, 1978, p.65-91.
- Qu'est-ce que la science ?* [en ligne]  
<http://tecfa.unige.ch/guides/methodo/IDHEAP/slides/metho-do-slides-15.html> (page consultée le 15/05/2013)
- SERGEYEVA, E., *La philosophie, la science des sciences ?* [en ligne]  
<http://elisabethsergeyeva.wordpress.com/dissertations/terminale/> (page consultée le 17/11/2013).



Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : [client@edilivre.com](mailto:client@edilivre.com)

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)



Tous nos livres sont imprimés  
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-334-17749-8

ISBN pdf : 978-2-334-17750-4

ISBN epub : 978-2-334-17748-1

Dépôt légal : août 2016

© Edilivre, 2016

*Imprimé en France, 2016*